COLLECTION J. VERMOT

SÉRIE A 2 FRANCS LE VOLUME

VICOMTE WALSH

LETTRES VENDÉENNES

OU

CORRESPONDANCE DE TROIS AMIS

EN 1823

NOUVELLE ÉDITION

[illegible]

PARIS

J. VERMOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

LETTRES

VENDÉENNES

I

COLLECTION J. VERMOT. — SÉRIE A 2 FR. LE VOLUME.

ALPHONSE BALLEYDIER.

VEILLÉES MILITAIRES. 1 volume.
VEILLÉES DE FAMILLE. 1 volume.
VEILLÉES MARITIMES. 1 volume.
VEILLÉES DU PEUPLE. 1 volume.
VEILLÉES DE VACANCES. 1 volume.
VEILLÉES DU PRESBYTÈRE. 1 volume.

VICOMTE WALSH.

CONTES ET NOUVELLES. 1re série. 1 vol.
CONTES ET NOUVELLES. 2e série. 1 vol.
SOUVENIRS HISTORIQUES. 1 vol.
YVON LE BRETON. 2e édit. 1 vol.
GILLES DE BRETAGNE ou le Fratricide, Chronique du quinzième siècle. 6e édition. 2 volumes.
LETTRES VENDÉENNES ou Correspondance de trois amis en 1823. 2 vol.
TABLEAU POÉTIQUE des Fêtes chrétiennes. 1 volume.
TABLEAU POÉTIQUE des Sacrements. 2 volumes.
TABLEAU POÉTIQUE de la Foi. 3 vol.

A. DEVOILLE.

LA CHARRUE ET LE COMPTOIR. 2e édition. 1 volume.
LE TOUR DE FRANCE. 1 volume.
MÉMOIRES D'UNE MÈRE DE FAMILLE. 1 volume.
LE CERCLE DE FER. 1 volume.
LE PROSCRIT. 1 volume.
LES PRISONNIERS DE LA TERREUR. 1 volume.
LES TRAVAILLEURS. 2e édition. 1 vol.
MÉMOIRES D'UN CURÉ DE CAMPAGNE. 1 volume.
UN INTÉRIEUR. 2 volumes.
LA PRISONNIÈRE DE LA TOUR. 1 vol.
LE SIÉGE DE PARIS. 1 volume.
L'ÉTOILE DU MATIN. 1 volume.
LA CLOCHE DE LOUVILLE. 1 volume.
LA CROIX DU SUD. 1 volume.
MÉMOIRES D'UN VIEUX PAYSAN. 1 vo.
LA FIANCÉE DE BESANÇON. 2 volumes.
LES CROISÉS. 2 volumes.
ÈVE DE MANDRE. 1 volume.

A. NETTEMENT.

VIE DE Mme LA MARQUISE DE LA ROCHEJAQUELEIN. 1 volume.

Mme D'ALTENHEIM.

(Gabriel e Soumet.)

LES MARGUERITES DE FRANCE, suivies des Nouvelles filiales. 1 volume.
LES DEUX FRÈRES ou Dieu pardonne. 1 volume.
LES ANGES D'ISRAEL ou les Gloires de la Bible. 1 volume.

A. CORDIER.

(de Tours.)

VEILLÉES AU COIN DU FEU. 1 volume.
LA LYRE DES ENFANTS. Charmant recueil de poésies enfantines. 1 volume.
VEILLÉES FLAMANDES. 2 volumes.
Mme ÉLISABETH DE FRANCE. 1 vol.

J. LOISEAU DU BISOT.

VEILLÉES AMUSANTES.

POUJOLAT.

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE.

ALFRED DES ESSARTS.

LE TOUR DU CADRAN. 1 volume.

Mme LA COMTESSE DROHOJOWSKA

LES FAUX VISAGES. 1 volume.

CHATEAUBRIAND.

LE GÉNIE DU CHRISTIANISME, édition revue. 1 volume.
ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM. 1 volume.
LES MARTYRS, LE PARADIS PERDU, et ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. Edition revue. 1 volume.
ÉTUDES HISTORIQUES. Voyages et Mélanges. 1 volume.

TH. BELAMY

ROME, IMPRESSIONS ET SOUVENIRS. 2 volumes.

DE L'ESPINOIS.

VIE DU DAUPHIN. 1 volume.

SCHMIDT.

CONTES DU CHANOINE SCHMIDT. 4 vol.

***

LES DEUX MOULINS, suivis des Marais d'Arles. 1 volume.

BORDOT.

LÉGENDES, Récits et Souvenirs. 1 vol.

Paris. — Imprimerie de ÉDOUARD BLOT, rue Saint-Louis, 46.

LETTRES

VENDÉENNES

OU

CORRESPONDANCE DE TROIS AMIS

EN 1823

DÉDIÉES AU ROI

PAR

M. LE VICOMTE WALSH

DIXIÈME ÉDITION

I

PARIS

J. VERMOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

33, QUAI DES AUGUSTINS, 33

AU ROI.

SIRE,

Je n'aurais jamais osé supplier Votre Majesté de m'accorder l'insigne faveur de lui dédier mon ouvrage, si je n'avais trouvé quelque garantie dans son titre seul, les **Lettres Vendéennes.** En relisant tous ces traits, ou nobles, ou touchants, que j'ai recueillis sur les lieux où ils s'étaient passés, j'ai trouvé cette foi vive qui rappelle celle des premiers chrétiens, cet honneur si pur qui ressemble tant à celui de nos anciens preux.

J'ai pensé que le récit vrai d'une suite d'actions que la religion et le dévouement savent seuls inspirer, pouvait être offert à un Roi modèle de piété et d'honneur. L'histoire des Bayards de nos jours ne peut-elle pas être déposée aux pieds du petit-fils de saint Louis et du successeur de François premier !

Je suis avec le plus profond respect,

De Votre Majesté,

Le plus fidèle sujet,

Vte WALSH.

DILECTO FILIO

Vicecomiti WALSH.

Nannetes.

LEO PP. XII.

Dilecte fili, salutem et apostolicam benedictionem!

Reddita abs te nobis fuerunt, *Litterarum Vendeensium* volumina duo, fructus ingenii studiique tui publicæ utilitatis. Legimus ex iis aliquas, eâque lectione mirificè delectati sumus. Earum similes esse omnes satis publico. Quod significas suffragio, Rege ipso præeunte, declaratur; itaque juvabit, favente Domino, quandocumque requiem aliquam tot curarum nostrarum habere liceat,

pascere adhùc animum præclara illa christianæ virtutis et immobilis in legitimam potestatem fidei exempla tanquàm subjecta oculis intuendo. Interim tibi gratulamur, agimusque gratias pro officio, et quàm minimè dubiâ pietatis significatione, tibi familiæque tuæ supplex imploras, apostolicam benedictionem peramanter impertimur.

Datum Romæ, apud sanctum Petrum, die 1° *Decembris anno* 1827.

Pontificatus nostri anno V.

G. GASPARINI, SS. D. N. ab epist. Latinis.

A NOTRE CHER FILS,

Le vicomte WALSH, à Nantes.

LÉON XII, SOUVERAIN PONTIFE,

Salut et bénédiction apostolique!

Notre cher fils, nous avons reçu vos deux volumes de *Lettres Vendéennes,* fruit de votre talent et de votre savoir, et conçues dans des vues d'utilité publique. Nous avons lu plusieurs de ces lettres, et cette lecture nous a merveilleusement intéressé. Nous pensons qu'elles ont toutes le même attrait, comme l'annoncent déjà les suffrages du Roi et du public. Aussi quand il plaira au Seigneur de nous accorder, dans la multitude de nos occupations, quelques loisirs, nous aimerons à nourrir, de nouveau, notre esprit des beaux

exemples de vertu chrétienne et d'inébranlable fidélité au pouvoir légitime, racontés par vous, dans cet ouvrage.

En attendant, nous vous adressons les félicitations et les remercîments qui vous sont dus, et nous vous donnons affectueusement, à vous et à votre famille, la bénédiction apostolique que vous avez demandée avec une vive et expressive piété.

Donné à Rome, le 1er *décembre* 1828, *l'an V de notre pontificat.*

Signé G. GASPARINI, Secrétaire[1].

[1] Plusieurs éditions des *Lettres Vendéennes* ont paru depuis que leur auteur a reçu cet auguste suffrage. L'éditeur serait coupable de n'avoir pas illustré de cette lettre si flatteuse le livre dont il publie aujourd'hui la huitième édition, si M. Walsh la lui avait communiquée lorsqu'elle lui a été adressée; mais c'est tout dernièrement, et par hasard, que la connaissance de cette haute et imposante approbation est venue à l'éditeur, et qu'il a pu obtenir de l'auteur des *Lettres Vendéennes* copie de la lettre du Souverain Pontife.

PRÉFACE

DE LA CINQUIÈME ÉDITION (1837).

De nos jours, ce qu'il y a de plus commun, c'est de rencontrer et d'entendre des hommes vous dire, sans rougeur sur le front : *J'ai changé de principes, ce que j'ai écrit, il y a vingt ans, je ne l'écrirais pas aujourd'hui, je ne pense plus comme je pensais alors.*

Je n'aime pas ce langage, il me semble comme un prélude ou comme une excuse du *cynisme des apostasies*. Eh ! mon Dieu ! il y a dans l'homme assez d'inconstance, assez de tendance au changement, sans que l'on cherche à ôter à la versatilité ce qu'elle a de triste et de peu noble. Moi, je l'avoue, je tiens à honneur de pouvoir déclarer en toute vérité, qu'il n'y a pas une page, pas une ligne, pas un mot, écrits par moi, il y a vingt ans, que je ne voulusse réécrire à présent que je me fais vieux.

Oui, des *Lettres Vendéennes* que j'ai écrites, il y a seize ans, je ne raierai rien. Et savez-vous pourquoi je n'aurais pas une ligne à effacer ? C'est que j'y ai mis autre chose que des opinions. La pensée qui m'avait fait raconter les douleurs et les gloires de

pays fidèle avait été une pensée de religion et de patrie.

Ces pensées-là ne s'en vont point des cœurs élevés.

Il y a seize ans que l'on a lu, pour la première fois, avec intérêt, les *Lettres Vendéennes*, on lira leur huitième édition encore avec attrait, et ce ne sera point à cause du talent (j'avoue qu'il y en a fort peu); mais la pensée qui m'a fait prendre la plume saisira aussi celui qui aura ouvert mon livre, et il le lira sans ennui, parce qu'il trouvera dans mes pages ce que lui-même aura au fond de l'âme.

A tous les écrivains qui veulent être lus pendant plus d'une semaine, je leur dirai qu'il leur faut se bien garder de choisir le sujet de leurs œuvres à la surface de la société. S'ils le prennent là, s'ils ne vont pas plus avant pour le trouver et le travailler, qu'arrivera-t-il? Une de ces tourmentes, un de ces bouleversements que le temps amène dans sa marche rapide, viendra, et, en peu d'instants, aura remué, enlevé, dispersé comme un sable léger toutes *les opinions*, et alors ce qu'ils auront décrit ne se retrouvera plus. Si, au contraire, ils sont allés chercher leurs inspirations dans les *principes*, leur travail restera et n'aura pas été vain.

Dans ces longues caravanes qui traversent les déserts, il se trouve des voyageurs de caractères, d'études et de talents différents; celui-ci s'asseoit sur

le sol brûlant de l'aride plaine jaune, ou sur la fraîche mousse de l'oasis pour copier, à l'aide de la loupe, la petite plante qui y pousse, le brin d'hysope qui y croît.

Celui-là, c'est le grandiose qu'il cherche, c'est le rocher sur lequel Moïse s'est assis ; c'est la pyramide, où dorment les Pharaons, qu'il dessine avec enthousiasme et respect.

Vienne le terrible vent du désert, vienne la tempête de sable, l'homme qui aura dessiné minutieusement le brin d'herbe, ne retrouvera plus son modèle, tandis que celui qui aura exquissé dans sa route la pyramide et le rocher, les reverra encore quand la tourmente sera passée.

Le brin d'herbe que le vent emporte, c'est *l'opinion !*

Le rocher qui demeure immuable, c'est le *principe !*

Heureux donc les hommes qui ont appuyé leurs opinions sur de bons principes. On ne les verra point parmi les apostats, et leur vie ne sera pas toute barriolée d'inconstances et de serments divers.

Si les Vendéens ont une si bonne part de gloire, si Napoléon les a appelés un peuple de géants, c'est qu'ils ont été *des hommes de persistance.*

On leur a dit : Nous allons vous donner un Dieu nouveau.

Ils ont répondu : Nous ne voulons pas changer de Dieu, nous voulons adorer celui de nos pères.

On leur a dit : Au lieu d'un Roi, vous allez avoir une République, vous serez plus libre qu'avec votre Roi, vos nobles et vos prêtres.

Ils ont répondu : Nous avons été heureux avec notre Roi, nos nobles, nos prêtres, nous voulons les garder.

Et quand avec le sabre et la bayonnette, le canon et la guillotine, on est venu leur imposer une *liberté* souillée de sacriléges, de rapines et de meurtres, ils se sont levés pour résister.

Certes, c'était mieux qu'une *opinion*, c'était là un *principe*, qui leur faisait prendre les armes ! c'était pour défendre les autels de leur Dieu, le trône de leur Roi, les chaumières et les tombeaux de leurs pères. N'est-ce pas là toute la patrie ? Et n'est-il pas juste de s'armer pour le plus sacrédes principes ?

C'est donc parce que j'ai redit quelque chose de grand et de bien, que mon livre a eu de la durée. Si j'avais écrit sur des choses qui passent, mes pages seraient passées avec elles. Il y a longtemps que je crois que le succès d'une œuvre littéraire vient plus de la bonne pensée qui la fait entreprendre, que du talent que l'on y met. Quand une pensée est vraiment bonne, Dieu la bénit.

Lorsque j'eus l'honneur de présenter à S. M. Charles X le premier exemplaire des *Lettres Vendéennes*, il me dit : *On m'a parlé de vos lettres, et d'après ce que j'en sais, c'est mieux qu'un bon livre*

que vous publiez, c'est une bonne action que vous faites.

Ces paroles du vieux roi ont porté bonheur à mon premier ouvrage. Ces paroles je ne les aurais pas répétées, si Charles X était encore au château des Tuileries, mais depuis qu'il me les a dites, il a été exilé, il est mort dans l'exil, avec sa piété et la résignation d'un fils de saint Louis, et maintenant j'en suis trop fier pour les taire, je les redis avec reconnaissance, ma gratitude ne s'arrête ni devant c bannissement, ni devant la tombe, elle se ferait plutôt muette devant la prospérité, car alors elle pourrait ressembler à de la flatterie.

D'autres opinions furent également favorables aux *Lettres Vendéennes ;* des hommes graves et religieux, chargés de l'éducation de la jeunesse les donnèrent en prix dans les colléges et dans les séminaires. C'est là le succès qui m'a fait le plus de bonheur ; s'il n'y avait eu que des *opinions* dans mon livre, on l'aurait laissé aux salons, on y a vu des *principes* et on l'a distribué comme récompenses dans les écoles.

A présent que pareil honneur m'a été fait, je dois chercher à en rester digne ; aussi, les jours qui se sont écoulés, depuis la publication des *Lettres Vendéennes*, je ne les ai pas laissés passer sans travail. J'ai publié le *Tableau poétique des Fêtes Chrétiennes.*[1]

[1] Voir la liste des ouvrages au commencement de ce vol.

Adam, premier tableau biblique, et divers autres ouvrages.

Pensant qu'il était bon de mettre sous les yeux des jeunes gens, les mœurs de la vieille patrie, j'ai raconté *la Chronique de Gilles de Bretagne*, et j'ai tâché, en restant fidèle à l'histoire, d'y faire voir tout ce que la jalousie fraternelle peut inspirer de bassesses et de cruautés.

Après tous ces ouvrages qui peuvent être rangés dans les bibliothèques des jeunes gens, j'en médite un nouveau qui leur sera spécialement dédié : *Histoire de la Révolution française, racontée par un père à ses enfants*.[1]

Et que l'on ne croie pas qu'en remontant dans le sanglant passé des quarante dernières années, ce soit pour appeler des haines et des malédictions sur les hommes qui ont fait tant de malheurs à la France; non, si je vais fouiller dans la poussière des ruines, c'est pour y découvrir des traces de belles actions, de modestes vertus, de généreux dévouements et de saintes résignations.

Je vais prendre une à une toutes nos mémorables journées, je les redirai tour à tour comme j'ai redit les histoires de la Vendée, et j'en ferai découler, je l'espère, pour mes jeunes lecteurs, les enseignements que Dieu ne manque jamais de mêler aux châtiments de sa justice.

[1] Depuis lors publiées sous ce titre : *Journées mémorables de la Révolution française*, 5 vol. in 8°

Nantes, 1er décembre 1823.

A Monsieur le Rédacteur du Constitutionnel.

Monsieur,

Dans votre numéro du 28 novembre dernier, vous dites qu'*une quarantaine d'habitants de Pornic, la plupart propriétaires ou magistrats, viennent de vous adresser une lettre pour se plaindre de mes inventions à la Radcliff, et pour m'accuser d'avoir voulu flétrir une ville qui ne doit inspirer que d'honorables sentiments.*

Vous avez donné place à l'accusation, votre impartialité donnera, j'en suis sûr, place à la justification. On m'accuse d'*inventer*, voilà comme je réponds : Ouvrez le premier tome de l'*Histoire de la guerre de la Vendée*, par Alphonse de Beauchamp, vous y lirez, page 104, à l'article Pornic :....... *Les royalistes restés prisonniers furent massacrés avec des raffinements de cruauté qui révoltent : on enterra tout vif, jusqu'au cou, le jeune Flaming, et on le lapida ensuite ; on promit la vie à douze autres prisonniers, s'ils creusaient une fosse assez profonde pour recevoir tous les morts, et à peine l'eurent-ils creusée, qu'on les fusilla sur les cadavres de leurs compagnons d'armes.*

Il y a des horreurs auxquelles on ne peut rien ajouter, celle-là est du nombre; je n'ai fait que copier. Mais pour ne pas faire retomber le sang des royalistes sur Pornic, j'ai dit :

Le peuple de Pornic montre encore avec horreur l'endroit où les pauvres brigands ont été massacrés, il se souvient du nom de Flaming, et le répète avec éloge. Les assassins, je vous le demande, Monsieur, montrent-ils le lieu qu'ils ont ensanglanté, et répètent-ils avec éloge les noms de leurs victimes?

Comment expliquer maintenant l'accusation de MM. les signataires de la lettre? *Des propriétaires, des magistrats*, ont-ils pu être si longtemps sans lire un ouvrage qui a été lu par tous les partis ? Un livre qui a été publié sous l'empire, et qui est parvenu à sa quatrième édition ? L'*Histoire de la guerre de la Vendée* n'est pas de ces ouvrages qui passent inaperçus : surtout dans nos provinces, il a été fort recherché. Beauchamp a raconté, il y a plusieurs années, la prise de Pornic; aucun habitant, pendant tout ce laps de temps, n'a réclamé contre ce qu'il a écrit. N'ai-je pas dû prendre pour constant, pour historique, ce que j'ai trouvé dans son livre ? D'où vient donc, je le demande encore, une réclamation si tardive, et qui a presque l'air d'être haineuse ? Les signataires de la lettre médisent de leur propre ville; ils vous écrivent, monsieur le rédacteur, que *M. F., caché dans la place de Pornic, après le com-*

bat, aurait été trahi par un homme du peuple (de Pornic) *auquel il s'était confié, et tué en plein jour, sur la place du marché, par le commandant de la garde nationale !!!*

Moi, je n'ai rien dit de si révoltant ! moi, je n'ai pas dit qu'un habitant de Pornic eût trahi un malheureux blessé qui lui avait demandé asile et protection ! moi, je n'ai pas dit qu'un commandant de la garde nationale avait tué un prisonnier désarmé. Malgré ce que vous disent les signataires de la lettre, mon cœur se refuse à le croire : le sang des royalistes n'a point été lâchement répandu par les habitants de Pornic !

Depuis quatre ans, je vais, chaque été, prendre les bains de mer à Pornic : comment messieurs les propriétaires et magistrats, signataires de la lettre que vous citez, avec lesquels j'ai eu sans doute plusieurs fois l'honneur de me trouver, ne se sont-ils pas adressés directement à moi pour me prouver que j'avais été induit en erreur ?

Je dois aussi quelques explications à l'auteur de l'article dirigé contre moi : il ne veut voir, dans l'auteur des *Lettres Vendéennes*, qu'un homme intolérant, exclusif, bien résolu d'avance à ne trouver dans les rangs opposés aux Vendéens que *crime*, *incapacité*, et *lâcheté*. J'ai prouvé que les signataires de la lettre lisaient peu, que du moins ils n'avaient pas lu Beauchamp ; je prouverai que celui qui m'accuse

de cette injustice n'a pas ouvert les *Lettres Vendéennes* qu'il condamne. S'il les avait ouvertes, il aurait vu que je rends hommage à la valeur, à l'humanité, à la générosité, partout où elles se trouvent; il y aurait vu, aux pages 28 du premier volume 66, 76, 107, 109, 226 du second; aux pages 12, 24, 149, 233, 248, 288 et 293 du troisième, édition in-12, les noms de Weissen, de Chouardin, de Canclaux, de Beisser, Quétineau, Hugo, Houdry, Travot, Kléber, Bacot, Saget, Richer, etc., etc., cités avec éloge! Et ces hommes ne servaient pas dans les rangs vendéens, ils étaient leurs ennemis; mais ils ont montré ou du courage, ou de l'énergie, ou de l'humanité, et j'ai cité leurs noms. Sans doute, j'ai été *partial* pour les défenseurs de l'autel et du trône : rester *impartial* entre le *bien* et le *mal* m'a toujours semblé coupable. Les Vendéens soutenaient la bonne cause; ils défendaient les autels de leur Dieu, le trône de leur Roi, les chaumières et les tombeaux de leurs pères : n'est-ce pas là toute la patrie ? Un homme qui s'y connaissait, et que *le Constitutionnel* cite souvent, appelait les Vendéens *un peuple de géants*. J'ai admiré ce peuple sans chercher à abaisser ses ennemis: en diminuant la valeur de leurs adversaires, j'aurais diminué leur gloire; je m'en suis bien gardé.

Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments,

Vicomte Walsh.

TABLE SOMMAIRE.

VOLUME PREMIER.

pect. — *Dolmen* de Bagneux. — Ancien palais des rois d'Aquitaine, visité souvent par Dagobert, aujourd'hui changé en ferme appelée *Goberderie*. — Église de Notre-Dame de Cunault, bâtie par Dagobert, et dont le chœur est aujourd'hui transformé en grange. — Haine d'un parti contre les *individus* et contre les *choses* qui rappellent d'anciens souvenirs. — Restes, près de Doué, d'un amphythéâtre attribué au roi d'Aquitaine. — Il reçut pendant la guerre de la Vendée un grand nombre de prisonniers royalistes. — Vieillards, femmes, jeunes filles, firent à pied le voyage d'Angers à Doué, liés ensemble par une longue corde. — Tous les hommes y furent massacrés, en présence des femmes. — Ces infortunées déposées ensuite dans un château-fort près de Saumur, succombèrent en grande partie aux maladies et aux mauvais traitements. — Fontevrault, autrefois abbaye royale, est aujourd'hui une maison destinée aux vagabonds et aux femmes de mauvaise vie. — Le Mont Saint-Michel, célèbre par les pèlerinages des rois, est occupé par des détenus. — Histoire du bienheureux Robert d'Arbrissel, fondateur de l'abbaye de Fontevrault. — Henri II, roi d'Angleterre, y fut inhumé. — Richard Cœur-de-Lion avait enrichi l'église d'un morceau de la vraie croix. — Son corps y fut déposé, ainsi que celui de plusieurs princes célèbres. — Gabrielle de Rochechouart-Mortemart, sœur de la marquise de Montespan, fut abesse de Fontevrault — Château de Trève, à deux lieues de Saumur, célèbre par la paix signée, entre le comte de Blois et Foulques-Néra, comte d'Anjou. — Il appartient aujourd'hui au baron de Castelnau, héritier du comte de Stapleton. — Pays de Saumur, riche en souvenirs. — Recherches historiques sur le haut et le bas Anjou, par M. Bodin. — L'antiquaire ne peut pas détester le vieux temps. — Histoire d'un inconnu, qui vint s'établir, en 1632, dans le desert des Gardelles. — Vains efforts tentés pour connaître son nom. — Son expression était martiale et fière. — On a cru que c'était le comte de Moret, fils de Henri IV.

VOLUME II.

FIN DE LA TABLE.

LETTRES
VENDÉENNES.

LETTRE PREMIÈRE.

Eugène à René.

Mont-Valérien, 1er février 1823.

Vous avez tort, mon cher René, de plaindre Léon; jamais il n'a été plus heureux que depuis la grande résolution qu'il a prise. Comme vous, j'étais naguère plein de compassion pour lui... Aujourd'hui c'est presque de l'envie qu'il m'inspire.

Jamais son amitié n'a été plus prévenante et plus douce; quelque chose de grave s'y est joint : ce n'est plus sur les plaisirs qui passent qu'elle s'appuie. Il a voulu donner de la durée à ses sentiments, et il l'a demandée à la religion. Ne nous en affligeons pas, nous serons aimés plus longtemps. Une sérénité qui vient d'en haut embellit sa noble figure; l'habit de missionnaire lui va à merveille et ne cache point ce qu'il est.

Venez le voir, venez causer avec lui, et vous ne le plaindrez pas.

Léon vous invite à venir pendant que je suis avec

lui ; et moi, je joins ma prière à la sienne : nous serons si heureux de nous retrouver tous les trois ensemble ! Ce sera voler quelques jours de votre congé à votre mère; mais elle ne vous en voudra pas d'accorder quelques instants à l'ami de votre enfance. Une mère, comme elle, choisit pour son fils un ami comme lui ! Venez; elle vous pardonnera.

A peine avais-je eu le bonheur d'embrasser Léon, que son premier besoin a été de parler de vous. Ni le temps, ni le nouvel état auquel il s'est voué, n'ont pu changer son cœur : il nous aime toujours, et n'a pas cessé de s'intéresser à ce qui nous concerne. Venez donc lui prouver aussi que vous n'avez pas changé.

Je suis arrivé ce matin à la communauté, et j'ai passé la journée dans la chambre de notre missionnaire; elle n'a pour toute élégance qu'une grande propreté; un beau crucifix d'ivoire, une statue de la Vierge, reine des anges, quelques tableaux de piété, une petite bibliothèque, voilà tout ce que j'y ai remarqué... J'oubliais de grandes et solennelles pensées sur l'éternité, qui sont écrites au-dessus de son prie-Dieu.

Il a plu tout le jour. Vers le soir, la pluie ayant cessé, nous sommes sortis. En passant devant les trois croix du Calvaire, nous avons vu des villageois, des femmes et leurs enfants, qui priaient, après les travaux du jour, aux pieds de celui qui a dit :

« Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, je vous soulagerai. »

Léon s'est mis à genoux parmi ces bonnes gens. J'ai suivi son exemple : sa prière a été courte.., peut-être, par égard pour moi... Il s'est relevé, a pris mon bras et a voulu me faire parcourir la montagne de la croix. Arrivé à l'ancien cimetière des Ermites, il m'a montré Paris qui se déployait au-dessous de nous, et m'a dit : « D'ici, que Paris est beau !... beau à mépriser ! Voyez, Eugène, toutes ces lumières qui commencent à briller dans son immensité ; c'est le signal des fêtes... l'agitation des plaisirs va succéder à l'agitation des affaires et des travaux ; mais toutes ces lumières n'éclaireront-elles que des joies innocentes ?

« Ici, mon ami, la nuit amène le repos ; vous allez l'éprouver, et vous pouvez mander à René que ce qu'il appelle nos mortifications et nos austérités, sont moins fatigants que ces plaisirs que le monde impose à ses favoris, ou plutôt à ses esclaves. »

La cloche sonna. « C'est l'heure du repas, ajouta Léon, venez le partager. Ici, la journée finit vite : après, nous irons à la prière. »

J'obéis, et pour vous le prouver, mon cher René, bien qu'il ne soit encore que neuf heures, je vous quitte et vous souhaite le bonsoir. Adieu, écrivez; faites mieux, arrivez tout de suite, et aimez-nous toujours. EUGÈNE.

LETTRE II.

René à Eugène.

Orléans, le 15 février 1823.

Certes, mon cher Eugène, je ferai tout mon possible pour aller voir Léon et vous ; dites-lui bien que j'en ai un grand désir. Depuis son retour de la Terre-Sainte, je soupire après le moment où je pourrai l'embrasser et écouter le récit de ses voyages.

Mais on parle plus que jamais de la guerre; ce n'est pas l'instant de demander un congé : Léon aime trop que l'on fasse son devoir pour m'engager à manquer au mien.

Soldat de Dieu, il me dira : Va délivrer les Rois, et j'obéirai. Je suis sûr qu'avant peu nous en recevrons l'ordre. Nos ministres ne veulent point d'une paix qui serait le déshonneur. S'ils irritent l'impatience française, en ne donnant pas tout de suite le signal des combats, c'est qu'ils savent que la guerre est toujours un fléau pour les peuples, et qu'elle doit être la dernière raison des Rois... Quand je pense aux hommes qui sont à la tête des affaires, je n'ai point d'inquiétude ; je me dis : Ceux-là se connaissent en honneur comme en fidélité, reposons-nous sur eux et ne les accusons pas.

Vous m'assurez que j'ai tort de plaindre Léon, et

qu'il est parfaitement heureux; il en a l'air, cela est possible; il croit l'être, cela se peut encore; mais jamais je ne me persuaderai que le jeune homme, que la nature et la fortune avaient enrichi de tous leurs dons, qui joignait à la considération que donne un beau nom, les succès qui accompagnent l'esprit; que ce jeune homme, beau, riche, aimable et dans la force de l'âge, puisse quitter le monde et tous ses plaisirs sans emporter de regrets; ces regrets ne se feront pas sentir, pendant l'exaltation du sacrifice; mais, l'enthousiasme passé (et tout enthousiasme passe), ils se trouveront au fond de ce cœur qui ne pourra plus s'affranchir, et qui se sera fait esclave pour toujours. Léon a beau être missionnaire, il est homme encore, et l'homme n'aime point s'avouer qu'il s'est trompé; aussi l'ami qui s'est séparé de nous emportera son secret dans la tombe; il ne nous dira jamais : Plaignez-moi!

Mais je ne l'en plaindrai pas moins. Les années que nous avons passées ensemble étaient-elles donc sans charmes? Notre amitié n'était-elle pas enviée et digne de l'être? Un de nous avait-il un succès qui ne fût ressenti par ses amis? Une peine venait-elle qui ne fût également partagée? Chaque jour nous nous voyions; nos plaisirs, nos chagrins, nos fortunes, tout nous était commun; et vous croyez, cher Eugène, que Léon peut s'empêcher de regretter le bonheur d'une telle amitié? Non, il s'en sou-

viendra toujours, et le souvenir de cet enchaînement de fêtes, de banquets, de folies, viendra le tourmenter dans sa retraite, et le troubler dans ses méditations.

Cher Eugène, ne lui montrez pas ma lettre; son parti est pris depuis deux ans; mes réflexions ne serviraient à rien.

Quand je le verrai, je ferai semblant de le croire heureux... Mais, je le sens d'avance, j'aurai de la peine à retenir mes larmes, en l'embrassant.

Adieu, cette pensée m'attriste; je voudrais être avec vous. Ermite que vous êtes, écrivez-moi souvent; vous n'avez que cela à faire.

Tout à vous, RENÉ.

LETTRE III.

Eugène à René.

Mont-Valérien, 18 février 1823.

Malgré tout notre désir de vous avoir avec nous, mon cher René, nous ne pouvons vous en vouloir de ne pas venir nous joindre dans ce moment: l'honneur parle, vous devez rester. En France, sa voix est mieux entendue que partout ailleurs: j'en atteste cette impatience générale qui se fait ressentir chez tout ce que la révolution n'a pas perverti.

Dans nos villes, dans nos campagnes, on s'écrie:

Comment ! un roi, un Bourbon est dans les fers, tout près de l'échafaud ! et l'on hésite encore !... Trente années de guerre et de malheurs ont pesé sur nous, nous sommes encore au milieu des ruines, et nous ne faisons que commencer à goûter les douceurs de la paix... Mais la paix serait la honte ! aux armes, délivrons Ferdinand ! En Angleterre, avant d'entreprendre une guerre on demande : — *Que nous rapportera-t-elle ?* On ne la fait que comme spéculation; en France, on dit : — L'honneur le veut, *en avant, en avant !*

D'après votre désir, je n'avais point montré votre lettre à Léon, il m'a demandé à la voir, il avait reconnu votre écriture; j'ai cherché à faire ce que vous me disiez, à lui cacher vos réflexions. Vous ne voulez pas, m'a-t-il dit, que je voie les sermons de René ; je sais qu'il me désapprouve ; son amitié pour moi, et son enivrement pour le monde lui font regretter le parti que j'ai pris. Il est au milieu des écueils, et il me plaint, moi qui suis au port. Je suis sûr qu'il pleure sur moi ; laissez-moi lire ce qu'il écrit de *ma folie,* pour que je puisse lui répondre et le rassurer sur mon bonheur.

Je n'ai pas résisté davantage, et je lui ai remis votre lettre ; il l'a lue avec attention ; j'ai vu des larmes venir dans ses yeux, en même temps qu'un sourire sur ses lèvres ; puis en me tendant la main, il m'a dit avec émotion :

« Il est doux d'avoir des amis comme René et comme vous, mon cher Eugène ! il est doux de s'aimer comme nous nous aimons, et la religion qui est tout amour, ne me commande point d'oublier ceux qui m'aiment : elle m'a ordonné, il est vrai, de vous quitter quelques instants sur la terre, de me séparer de vos joies et de vos fêtes ; mais elle ne m'a pas dit de cesser de vous aimer ; dans les sacrifices qu'elle m'a imposés, il n'y a rien eu de si amer ! J'écrirai à René, a-t-il ajouté, et j'espère le convaincre que ce qu'il appelle *l'enthousiasme du moment* n'est pas passé et ne passera pas, car cet enthousiasme vient de la religion et durera comme elle.

« L'amour pour les choses d'ici-bas s'évanouit comme tout ce qui tient à la terre ; mais l'amour de Dieu est éternel comme celui qui l'inspire : chaque jour, il y a de nouvelles faveurs pour le cœur que cet amour embrase.

« *L'amour pour la religion,* a dit un écrivain illustre, *peut s'élever au dernier degré d'enthousiasme, puisque le chrétien aime Dieu comme la souveraine beauté, et le Ciel comme sa patrie.* »

Adieu, bien cher ami, je crois que la première lettre que vous recevrez sera de Léon ; ne lui faites pas attendre votre réponse : des souvenirs d'amitié lui font tant de bien ! Adieu, vous savez si nous vous aimons.

LETTRE IV.

René à Eugène et à Léon.

Orléans, 25 février.

Nous venons de recevoir l'ordre de départ. Dans deux jours le régiment quitte Orléans et se rend à Bayonne.

Je viens d'obtenir d'aller à Bordeaux en passant par la Vendée ; je vais voir Tours, Saumur, Angers, Nantes, et ce Bocage devenu si célèbre, et ces champs de beaux souvenirs et ce *peuple de géants ;* je ne puis vous dire, mes chers amis, combien je suis heureux de cette permission que le colonel vient de m'accorder avec beaucoup de grâce. Il m'a dit : *Je vous permets de prendre le plus long chemin, parce que je suis sûr que vous n'arriverez pas trop tard au pied des pyrénées. Allez voir le pays où votre père a combattu pour Dieu et pour le Roi ; en traversant les champs où son sang a coulé, vous pourrez dire : Et moi aussi, je vais combattre pour une noble cause.*

C'est aux cris de : Vive le Roi ! que nos soldats ont reçu l'ordre de départ. Leur bon esprit éclate dans tous leurs propos : ils sont impatients, ils voudraient doubler les étapes pour arriver plus tôt à la Bidassoa.

Vous, cher Eugène, qui êtes condamné à rester en France, et qui êtes si nécessaire à votre excellente mère, ayez soin de me donner des nouvelles de tout ce que nous aimons ; vous avez le loisir de voir et de raconter, ne m'oubliez pas ; Léon priera pour moi. Sous la tente, je penserai à lui et à vous ; mais je n'aurai pas toujours le temps de vous le dire ; vous ne m'en voudrez pas de mon silence, ce ne sera jamais celui de l'oubli.

Quand nous ferons séjour dans quelque ville, je vous écrirai, et vous donnerai quelques notes sur le pays et ses habitants, mais je crains que nous n'allions trop vite : avec un Bourbon et des soldats comme les nôtres, nous aurons assez de temps pour vaincre, mais pas assez pour bien observer.

Adieu, voilà nos conventions faites, vous écrirez souvent, et moi quelquefois ; je vous manderai des victoires, et vous ,vous m'enverrez des détails de vos voyages et de vos *explorations.*

Adieu encore, embrassez pour moi Léon ; vous avez beau dire, je le plains toujours et ne l'en aime que plus. Je vous quitte pour écrire à ma mère ; prouvez-lui qu'une mère royaliste ne doit pas pleurer, quand son fils s'éloigne pour une si sainte cause. Donnez-moi souvent de ses nouvelles, et empêchez-la de s'inquiéter : Dieu sera avec nous.

LETTRE V.

Léon à René.

Mont-Valérien.

Eugène vous aura mandé, mon très-cher René, combien nous avons parlé de vous ; à peine avais-je eu le bonheur de l'embrasser, après une absence de plus de deux ans, que mon premier besoin a été de m'enquérir de tout ce qui vous touchait.

Je voulais savoir si vous étiez heureux, si l'on avait été un peu juste envers vous, et si les longs services de votre famille et votre propre dévouement avaient été comptés pour quelque chose. Votre père a fait noblement le sacrifice de tout ce qu'il possédait ; il n'avait point hésité entre les richesses et l'honneur : la pauvreté était devenue votre partage, et vous ne murmuriez pas... On vous a rendu une épée et le droit de défendre votre Roi : peut-on rien désirer de plus?

Un prince qui apprécie tout ce qu'il y a de bon et de noble, a su vous distinguer ; je m'en réjouis, et pour vous et pour la bonne cause; car n'allez pas croire, cher René, que je sois devenu indifférent au bien de mes amis et au bonheur de la France. La religion, loin de rétrécir le cœur ne fait que l'agrandir ; et son divin auteur lui-même nous donne le

double exemple de l'amitié et de l'amour de la patrie. Il aima Jean, et le laissa s'endormir sur son sein; et il pleura sur Jérusalem, en pensant au jugement qui menaçait cette cité coupable.

Croyez donc, cher ami, qu'en me séparant du monde, je ne me suis point séparé de vous; je ne perdrai point le souvenir de votre vieille amitié. Je ne partagerai plus, il est vrai, ce que vous appelez vos plaisirs; mais je jouirai de vos succès, de votre avancement; et si jamais vous aviez besoin de mes consolations, vous me verriez accourir près de vous, et vous prouver que rien n'a pu changer mon cœur.

Vous craignez pour moi les suites de l'enthousiasme, et vous vous alarmez de mes vœux; vous dites à Eugène : Il ne sentira pas du regret, pendant l'exaltation du sacrifice, mais *l'enthousiasme passé, ces regrets se trouveront au fond de ce cœur qui ne pourra plus s'affranchir et qui se sera fait esclave pour toujours.*

Mon ami, ces mots *pour toujours* qui vous effraient, sont justement ce qui me rassure.

Oui, *pour toujours*, j'ai renoncé à l'inconstance de mes désirs... Je n'aurai plus de ces volontés d'un moment, de ces résolutions d'un jour, de ces opinions qui échappent, et de ces sentiments qui passent.

Oui, *pour toujours*, j'ai fait le sacrifice de ma volonté, et je l'ai fait pour être heureux.

J'avais joui dans toute sa plénitude de ce que le

monde appelle *liberté*, et cette *liberté* n'a été pour moi que des chaînes qui souvent m'ont blessé.

Combien de fois, au milieu du tourbillon de plaisirs qui nous emportait ensemble, n'ai-je pas soupiré après le repos ?... Combien de fois, me suis-je dit, au sein de la dissipation : La vie ne m'a-t-elle été donnée que pour la remplir ainsi de futiles amusements ? Et faudra-t-il qu'elle s'évanouisse comme ces fêtes qui ne laisseront pas de souvenirs ?

Ces pensées graves venaient souvent me surprendre... je ne savais pas le moyen de me les rendre salutaires... Dieu a eu pitié de moi... Reposez-vous sur lui du soin de mon bonheur !... Il paie au centuple ce que l'on fait pour lui, et depuis le jour où je me suis consacré à ses autels, depuis que j'ai déposé entre ses mains ma volonté pour ne plus la reprendre, je me suis trouvé plus heureux et plus fort contre le malheur que je ne l'avais jamais été dans le monde. Eh bien ! oui, cher Eugène, je n'aurai plus de ces plaisirs qui vous transportent; mais cette vague inquiétude, mais ces espérances trompeuses qui les accompagnent, ne m'affligeront plus.

Je ne verrai plus l'éclat des fêtes et la pompe des cours; mais ces intrigues si viles, cette envie si basse, ne viendront plus m'attrister.

L'amour qui m'a séduit, et qui vous séduit encore, la gloire des armes qui a rempli mon cœur, et qui fait aujourd'hui battre le vôtre, ne m'agiteront

plus ; mais un autre amour que celui qui passe, mais une autre gloire que celle qui coûte tant de sang et de larmes, s'empareront de mon âme et rempliront ma vie.

Honorer et faire honorer Dieu, enseigner aux hommes la vraie science du bonheur, la religion ; consacrer mes jours au service de mes frères, au bien de mon pays, tels seront désormais mes occupations et mes devoirs.

Croyez-vous, cher Réné, que cet emploi soit sans charmes ! et dites-le moi, ne faut-il pas au missionnaire, comme à celui qui s'est élancé dans la carrière des armes, un dévouement sans bornes, et le mépris de la mort ?

A la voix de l'honneur, vous allez vous jeter au plus fort des dangers, vous sourirez au milieu des périls, vous irez planter le drapeau blanc sur les plus hautes murailles défendues par l'ennemi.

Eh bien ! moi, à la voix de la religion, je volerai aussi au devant de la mort sans la craindre ! et moi aussi je suis soldat !

Vous tenez l'épée qui tue,

Je porte la croix qui sauve... Tous les deux, nous devons être prêts à quitter ce que nous avons de plus cher, pour voler partout où le devoir nous le prescrira.

Les rois de la terre sont quelquefois ingrats, le Roi du ciel ne l'est jamais.

Les lauriers que vous cherchez se flétrissent; ils meurent comme le guerrier qui les a moissonnés.

Ceux que je désire sont immortels comme celui qui les donne.

Je vous le demande en toute vérité, ai-je donc choisi la plus mauvaise part ?

La cause qui vous empêche de venir passer quelque temps avec nous est si belle, que je me consolerai presque de ne pas vous voir dans ce moment-ci. Eugène est fort occupé à mettre en ordre quelques fragments que j'ai rapportés de mon voyage de Terre-Sainte. C'est un simple journal qui ne peut avoir d'intérêt que pour l'amitié : aussi, ce n'est que pour Eugène et vous que je les ai écrits. Adieu, n'oubliez jamais, celui qui vous aimera toujours.

Léon, prêtre.

† † †

LETTRE VI.

René à Eugène.

Saumur.

Je n'ai pu m'arrêter que quelques heures à Tours, mais ce peu de temps suffit pour connaître et admirer cette jolie ville; son pont est magnifique, se

rues sont régulières, ses maisons bien bâties, et les environs charmants.

A Tours, mes yeux seuls ont été occupés, je n'ai fait que voir ; à Saumur, j'ai été ému.

C'est là que j'ai vu les premières traces du passage d'*un peuple de géants.*

C'est là que des paysans vendéens sont venus attaquer et emporter d'assaut une ville couverte par de bonnes positions, défendue par plus de quatre-vingts canons, de nombreux ouvrages, et qui avait pour garnison une armée entière de républicains.

Saumur est riche en antiquités ; ses environs sont couverts de *dolmen,* de *tombelles* et de *peulvans ;* mais ce n'étaient plus des pierres druidiques, des tombeaux celtiques et des retranchements romains que je cherchais : ces débris des vieux temps m'auraient bien rappelé des souvenirs de gloire et de conquête, mais pour la première fois, je restai indifférent aux sensations qu'ils font naître ; une seule gloire m'occupait, ce n'était plus celle des Romains, c'était celle des armées royales. A peine descendu à mon auberge, je demandai un guide qui pût me raconter le siége et la prise de la ville par les Vendéens.

A cette demande, mon hôte me regarda avec plus d'attention qu'il n'avait fait jusqu'alors, et me dit : Je vois bien que Monsieur est *des nôtres ;* ce n'est pas tous les jours que j'ai le bonheur d'en recevoir...

Puis, élevant la voix, il ordonna à une servante de retirer mes effets qui avaient été portés dans la chambre bleue, et de les mettre dans la plus belle chambre de l'hôtel.

Il ajouta : C'est moi-même, Monsieur, qui vous servirai de guide, et qui vous raconterai toute l'affaire, vous pourrez me croire, *j'y étais.*

Je suis trop heureux, répondis-je, et je lui tendis la main ; il me la serra et nous sortîmes.

Mon guide semblait un homme de 50 à 55 ans ; sa taille était haute, sa figure douce et noble ; une large balafre se voyait sur son front dégarni de cheveux ; dans sa démarche et ses manières, il y avait quelque chose d'assuré et de respectueux ; nous passâmes devant une église, il ôta son chapeau, fit le signe de la croix... Je reconnus le soldat des armées catholiques et royales.

Il me conduisit d'abord sur l'esplanade du château : « C'est là, me dit-il, en me montrant les ruines de la vieille église de l'abbaye de Saint-Florent, que Cathelineau parvint à gravir à travers une grêle de balles ; M. Désessarts était avec lui ; de cette position élevée, ils regardaient tous les deux la bataille, et Cathelineau que je suivais toujours, voyant que l'attaque était mal conduite, m'appela : je n'étais pas loin, il me dit :

« Prends dix hommes ; il faut qu'un de vous parvienne à M. Henri de la Rochejacquelein, et lui dise

que s'il n'emporte pas tout de suite le camp de Varrins, l'armée royaliste est perdue. Pars. »

« Je partis; dix hommes de ma compagnie vinrent avec moi. Les bleus, comme s'ils avaient entendu l'ordre de Cathelineau, ne nous épargnaient pas; six de mes camarades furent tués; un de mes neveux qui n'avait que dix-huit ans, fut blessé à mort à mes côtés. Je voulais lui donner quelques soins : Non, non, mon oncle, me dit-il, ne perdez pas votre temps auprès de moi, allez porter l'avis de Cathelineau à M. de la Rochejacquelein ; Dieu aura pitié de moi. Vive le Roi !

« Je fus obligé de faire ce qu'il me disait : j'avais le cœur bien gros en pensant à lui et à sa pauvre mère, qui me l'avait confié.

« J'arrivai à M. Henri; je lui redis ce que Cathelineau m'avait ordonné de lui dire; il me répondit en riant : Eh, mon ami, vous voyez bien que nous y travaillons. Voilà M. de Baugé qui vient se joindre à nous, et l'ennemi va se trouver entre deux feux. Puis, prenant son chapeau qui était orné d'un beau plumet blanc, il le jeta par dessus les retranchements, et cria : *Qui va me le chercher ?*

« Moi et bien d'autres nous voulions y courir, mais lui-même y arriva avant nous, et sauta dans le camp au milieu des ennemis !

« Nous y fûmes bientôt aussi; Cathelineau y était accouru avec Désessarts et Stofflet.

« M. de Baugé, de l'autre côté, avait franchi un large fossé, renversé un mur, et s'était réuni à nous; on se battait corps à corps, c'était une vraie boucherie ; dans le désordre de la mêlée, des Vendéens tiraient sur des Vendéens !... Le colonel Vessein, qui commandait la cavalerie des bleus, tua un grand nombre de nos canoniers sur les pièces qu'ils venaient de prendre et qu'ils ne voulaient pas abandonner; ses cavaliers périrent tous : lui-même fut obligé de se retirer seul et tout couvert de blessures.

« Sur le pont Fouchard, M. de Lescure battait aussi les républicains : une balle vint le frapper au bras ; à la vue de son sang, une grande terreur s'empara de nos soldats. Jusqu'alors ils avaient cru qu'il ne pouvait être blessé, et qu'un bon ange détournait de lui les balles et les baïonnettes ; quand ils le virent se retirer pour étancher le sang qui coulait en abondance, ils se mirent à fuir, en criant : *Nous sommes perdus ! il est blessé !*

« Dommaigné, à la tête de notre cavalerie, se jeta à la rencontre des cuirassiers de la république, qui commençaient à charger les fuyards ; ils avaient beau être tout couverts de fer, nos *gars* ne reculaient pas devant eux. Mais un coup de mitraille vint renverser Dommaigné, qui tomba sous les pieds des chevaux ; alors seulement, le découragement gagna les nôtres ; ils cédaient le terrain ; le brave Loiseau de la Trémentine faisait tout ce qu'il pouvait pour

les arrêter pour sauver son général ; mais lui-même fut blessé, après avoir tué trois hussards sur le corps de Dommaigné. En voyant nos pertes, les bleus redoublaient de courage; notre déroute allait être complète... M. de Lescure reparut agitant son épée ; il revenait au combat et criait : A moi ! Vendéens ! ma blessure n'est rien... Je puis me battre encore... Vive le roi !

« Le voilà ! le voilà ! répéta-t-on aussitôt de toutes parts. Vive le roi ! vive le roi ! et ceux qui fuyaient s'arrêtèrent et retournèrent avec lui.

« Le malheureux Loiseau de la Trémentine qui gisait parmi les morts, se releva, et tout faible et tout sanglant, il prit une pique et chargea avec l'infanterie. A leur tour les bleus *prirent la déroute*, et rien ne les arrêta.

« M. de La Rochejacquelein n'était pas resté dans le camp de Varrins ; avec M. de Baugé, il s'était acharné à la poursuite des républicains ; ils étaient entrés avec eux dans la ville ; aucun des nôtres n'avait pu les suivre, et ces deux Messieurs s'y trouvaient seuls. Ils ne tremblaient pas, on tremblait devant eux ! Un bataillon qui descendait du château les rencontra, jeta les armes et rentra en désordre. Eux, continuaient de parcourir à cheval les rues qui étaient toutes jonchées de fusils qui partaient sous leurs pas : rien ne les effrayait. Près de la salle de spectacle, ils s'arrêtèrent enfin; Henri de La Roche-

jacquelein se mit à tirer sur les fuyards ; M. de Baugé chargeait la carabine, et lui abattait les bleus.

« Ils étaient seuls, et cependant personne n'eut l'idée de venir sur eux ; un seul dragon osa, à bout portant, leur tirer un coup de pistolet ; il les manqua. M. Henri ne le manqua pas, il l'étendit mort à ses pieds.

« Jamais ce brave jeune homme n'avait été si terrible. Je le vois encore, la tête et le cou nus, avec sa ceinture rouge, ses habits couverts de sang et de poussière : il me reconnut quand j'arrivai avec Cathelineau, et il me dit : Ça va bien.

« Oui, répondis-je, grâce à vous.

« Grâce à Dieu, répliqua-t-il.

« Oui, ajouta Cathelineau, c'est Dieu qui donne la victoire. Quand il n'y aura plus de bleus dans Saumur, nous irons le remercier et chanter un *Te Deum*.

« Ce moment-là vint bientôt : il ne restait plus que la garnison du château ; elle voulut résister : M. de Bauvollier la somma de capituler. C'était le soir, une grande foule était venue à la lueur des flambeaux. Les femmes qui avaient leurs maris renfermés dans le château, levaient les bras vers eux, et les suppliaient de se rendre.

« A cette sommation, à ces prières, la garnison répondit par une décharge de mousqueterie ; nos soldats indignés, voulaient mettre le feu au château.

Joly, qui y commandait, envoya un parlementaire; on ne voulut pas l'entendre.

« Mais le lendemain, MM. Bernard de Marigni et de Bauvollier y entrèrent et réglèrent la capitulation. Elle portait :

« Que les officiers seuls seraient renvoyés sur parole; que les quatorze cents hommes composant la garnison du château seraient tous prisonniers.

« Et nous eûmes le plaisir de voir ces fiers républicains qui se vantaient de faire trembler le monde, défiler devant nous qu'ils appelaient brigands, et nous remettre leurs armes, laissant de plus en notre pouvoir quatre-vingts pièces de canon, des milliers de fusils, de la poudre, du salpêtre, et la ville importante de Saumur.

« Nous n'oubliâmes point de remercier Dieu d'une si grande victoire, et dès le soir, toutes les églises furent remplies. Nos chefs, MM. de Lescure, La Rochejacquelein, Donnissan, Cathelineau, Stofflet, de Bauvoilier, Baugé, Desessarts, Marigni et une foule d'officiers et de soldats, avec des chapelets à leur boutonnière, des images du sacré cœur de Jésus sur la poitrine, accoururent se prosterner devant les autels. Nos prêtres dans les chaires, nous disaient que nous serions toujours victorieux, si nous restions toujours fidèles aux lois de Dieu, et c'était une magnifique chose que de voir cette foule de drapeaux qu'on avait apportés dans les églises, tout noircis de

poudre, et tout déchirés de balles, s'incliner et se relever toutes les fois que le nom de Jésus était prononcé.

« Jamais je n'ai vu de telles actions de grâces : on chantait des cantiques au bruit de toutes les cloches ; mille cierges brûlaient sur les autels, et des feux de joie sur les places publiques. On criait vive le Roi ! vive la Religion ! On se félicitait, on s'embrassait, on pleurait de joie. Hélas ! plus d'un pleurait de chagrin en pensant à ceux qui étaient morts en combattant, à ceux qui ne voyaient pas la victoire.

« Moi, je cherchai à découvrir le corps de mon neveu. J'allai à l'endroit où je l'avais laissé mourant : je ne le retrouvai plus... Qu'est-il devenu ? Je ne l'ai jamais su. S'il est mort, que le bon Dieu, dans son paradis, le récompense de sa fidélite. S'il vit encore, que le bon Dieu me le rende ; je jure de lui servir de père, et lui laisser un jour mon auberge : car sa mère n'existe plus, le chagrin l'a tuée. »

En disant ces derniers mots, le Vendéen essuya, du revers de sa main, des larmes qui s'échappaient malgré lui.

Ah ! m'écriai-je en l'embrassant, heureux, trois fois heureux ceux qui sont morts pour Dieu et pour le Roi ! Ne pleurez pas, mon vieux soldat, il y a bien des consolations dans une conduite comme la vôtre.

Nous entendîmes sonner deux heures : c'était

l'heure du dîner; nous reprîmes le chemin de l'hôtel. Je fis dîner mon hôte avec moi; il me donna de son meilleur vin des Coteaux: nous bûmes au Roi, aux Bourbons, à la délivrance de Ferdinand.

« Vous allez en Espagne, me dit le Vendéen; c'est encore une Vendée que la guerre que vous allez faire. On m'a assuré que les bons Espagnols avaient une croix sur leurs drapeaux, avec cette devise: Dieu et le Roi. C'est tout comme nous. Allez, Monsieur, à votre âge, on est bien heureux de faire une guerre comme ça: on a des souvenirs pour toute sa vie, et ces souvenirs-là ne pèsent point sur la conscience. On se dit: si je me suis battu, si j'en ai tué quelques-uns, c'était pour la bonne cause, et alors on est plus tranquille. »

Je trouvais un grand charme à causer avec ce brave homme; mais cependant après le dîner, je le laissai à ses occupations, et j'allai me promener seul dans la ville et aux environs.

Je ne partirai que demain au soir, et je vous écrirai encore. Adieu. Cette lettre est pour vous deux: entre amis tout est commun. Adieu.

Tout à vous.

René.

LETTRE VII.

Réné à Eugène.

Saumur.

Je serais ingrat, si, arrivé à Saumur, et après y avoir éprouvé les nobles émotions que j'ai cherché à vous transmettre hier, je ne bénissais la mémoire de Louis-le-Débonnaire.. De Louis-le-Débonnaire ! allez-vous vous écrier ; et pourquoi ce roi plutôt qu'un autre ?

Comme je l'ignorais hier, vous ignorez peut-être encore aujourd'hui que c'est à ce fils de Charlemagne que l'on attribue la fameuse levée que j'ai suivie depuis Tours jusqu'ici, et qui est, sans comparaison, le plus beau chemin de France, et peut-être du monde.

Depuis les environs de Blois jusqu'aux portes d'Angers, dans une étendue de plus de cinqante lieues, c'est une merveille continuelle, et que l'on ne se lasse pas d'admirer.

Venant de Tours, j'avais à ma gauche le fleuve majestueux de la Loire ; et la digue qui me portait avait pu seule, depuis des siècles, arrêter la puissance des flots que j'entendais gronder au-dessous de moi,

et sauver de leurs inondations les riantes campagnes qui se déployaient à ma droit

D'un côté, j'avais le grand, l'imposant, le terrible; de l'autre, la fraîcheur et la grâce.

Honneur ! honneur donc au fils de Charlemagne !

Saumur, que plusieurs vieux chroniqueurs nomment *la gentille, bien assise et bien aérée ville de Saumur,* remonte au quatrième siècle; alors elle s'appelait la ville de Mur. Ce n'est que beaucoup plus tard que son nom devint *Saulmeur,* c'est-à-dire *sous le mur,* sous le mur du château qui la défendait, et qui, à ce que l'on croit, avait été bâti par Pepin, père de Charlemagne.

Dans ces temps, que nos *philosophes* appellent barbares, on croyait que la ville qui n'avait que des remparts était mal défendue, et que, pour assurer sa durée, il fallait y appeler Dieu. Aussi, Pepin y éleva-t-il une église, sous l'invocation de saint Jean. Cette église y existe encore; elle a appartenu aux religieux de Saint-Florent, aux chevaliers de Malte: les rois l'ont visitée, enrichie. Aujourd'hui elle sert d'écurie à l'auberge de Saint-Jean. Esprits forts, réjouissez-vous, la *superstition* perd ses asiles au profit de l'*industrie:* une église de moins, une profanation de plus quel triomphe pour vous!

Dans ma dernière lettre, en vous racontant la prise de Saumur par les Vendéens, j'ai cité le pont Fouchard. C'est là, si vous vous le rappelez, que M. de

Lescure, blessé, revint au combat; que Dommaigné fut foulé aux pieds des chevaux, et que le brave Loiseau de la Trémentine se leva du milieu des morts pour combattre encore. Le cri de guerre de ces soldats chrétiens était : *Dieu et le Roi !* et la gloire a suivi ce noble cri. Mais de nos jours, sur ce même pont, d'autres soldats ont fait entendre un autre cri. La France se souviendra du cri des Vendéens ; elle tâchera d'oublier l'autre.

A l'extrémité du vieux pont Fouchard, dont il ne reste plus que de faibles débris, s'élève l'antique église de Nantilly. Son architecture ferait croire qu'elle remonte au cinquième siècle : elle a dû être la première où, les habitants de Mur aient adoré le vrai Dieu. En y entrant, j'ai pensé au *Te Deum* chanté par les Vendéens, le soir de la prise de Saumur. Je me suis rappelé ces mots de mon hôte; *Une foule de drapeaux blancs s'inclinaient et se relevaient quand le prêtre prononçait le nom de Jésus.*

Dans le Vendée, cette expression *une foule de drapeaux* est exacte ; dans les combats, ils étaient toujours en gand nombre, les paysans aimaient à les voir flotter sur leurs têtes, à les orner de rubans, de croix et de devises. Un de mes amis me disait que les Vendéens ont conservé ce goût pour les drapeaux, et pour tout ce qui leur rappelle le métier des armes. Il n'y a point de fêtes parmi eux sans étendard et sans coups de fusil. Quand S. A. R. Mon

seigneur le duc d'Angoulême vint à Beaupréau, c'était vraiment *une foule d'étendards* à fleurs de lys qui s'étaient élevés autour du fils de France. Non-seulement chaque division, mais chaque village, chaque hameau avait alors le sien.

Dernièrement, dans un château près de Bourbon-Vendée, les paysans étaient rassemblés et dansaient dans la cour : une députation vendéenne arriva, portant le vieux drapeau de Charette tout usé de guerres, et tout chargé de gloire. A sa vue, les danses et les chants cessèrent, les vieillards qui étaient assis se levèrent et découvrirent leurs cheveux blancs, les jeunes hommes et les petits enfants ôtèrent leurs chapeaux, et les femmes s'inclinèrent avec respect en le voyant passer.

Si le temps est beau demain, je parcourrai un peu les environs de Saumur. Je vous l'ai mandé, ils sont riches en monuments druidiques; le *dolmen* de Bagneur est surtout remarquable. Quinze grandes pierres le composent. Toutes, sont encore debout. Le temps a plus respecté ce simple monument des premiers âges, que les édifices élevés à grands frais pour durer autant que le monde, et dont on ne retrouve plus de vestiges.

Je voudrais aussi visiter un ancien palais des rois d'Aquitaine, qui se trouve à peu de distance d'ici. Dagobert, en sa qualité de comte d'Anjou, y venait souvent. Ce manoir, donton voit encore les restes,

n'était qu'une espèce de grande ferme, entourée de granges et d'étables. Les rois vivaient alors d'une manière champêtre; leurs sceptres ressemblaient à des houlettes de pasteurs; ils ne les déposaient que pour prendre l'épée : l'un et l'autre étaient bien dans leurs mains.

Cette royale demeure se nomma d'abord, en mémoire de Dagobert, la *Dagoberderie*; par abréviation, son nom est devenu la *Goberderie*.

Ce roi fit bâtir dans ce pays plusieurs belles églises, Celle de Notre-Dame de Cunault est la plus curieuse. Elle est aujourd'hui coupée en deux; la partie du chœur est transformée en grange. Ne serait-il pas temps que l'on s'occupât de racheter d'une plus longue profanation les autels du Dieu de nos pères ? de sauver de la destruction qui les menace, les monuments de notre histoire ?

Il ne faut pas se le dissimuler, la haine que certain parti porte à la noblesse, s'étend plus loin qu'aux *individus* : elle atteint les *choses* qui rappellent d'anciens souvenirs. Ce parti voudrait sans doute que la France fût de plus en plus fertile. Il y élèverait des ponts, des chaussées; il y creuserait des canaux; il y bâtirait des usines, des manufactures, des prisons, des salles de spectacles... Mais les vieux temples, les gothiques châteaux, les hautes tours crénelées, il n'en veut plus : ce sont des témoins de notre histoire; ils redisent la piété de

nos pères, la vaillance de nos preux. Les hommes nouveaux veulent une France nouvelle ; tout ce qui date de plus loin que 1789, ils se réjouiraient de le voir effacer de nos annales, de le voir disparaître de nos campagnes.

A Douai, Dagobert éleva aussi une église. Près de cette église, se trouvent les restes d'un ancien amphitéâtre. Il ne passe pas pour un ouvrage des Romains, on l'attribue au roi d'Aquitaine.

Dans nos jours de sanglante mémoire, les arènes de Douai reçurent un grand nombre de prisonniers royalistes. Ils venaient d'Angers : les cachots de cette ville étaient remplis, il fallait faire place à de nouvelles victimes. Ces malheureux firent la route à pied ; vieillards, femmes, jeunes filles, tous étaient liés ensemble par une longue cordes; et, par un raffinement de cruautés, les filles n'étaient point attachées à côté de leurs mères !

Pas une douleur de corps, pas une peine du cœur, n'échappait à nos bourreaux, et c'était pour eux un plaisir de les faire endurer à ceux qui étaient remis en leur pouvoir.

Madame Charles de la R. Saint-A.., en frémissant encore, m'a raconté que sa mère, madame de T..., avait été du nombre de ces victimes. Quatre de ses filles étaient attachées à la même corde qu'elle.

Dans cette longue chaîne de martyrs, il arrivait quelquefois que l'âge et la faiblesse faisaient tomber

sur le chemin, ou quelque vieillard, ou quelque femme; aussitôt, à coups de plats de sabres, des monstres les forçaient à se relever, en leur criant: Allons, debout, marchez ! ce n'est pas ici que vous devez mourir !

Arrivé au pont de Cé, le cortége fit halte, et là, devant les victimes, il fut agité si l'on irait plus loin. La Loire coulait au-dessous d'elles, un instant suffisait... Le conseil hésitait entre le fleuve et la guillotine, qui, placée sur un tombereau, précédait le cortége... La marche ne recommençait pas. Tout-à-coup le signal est donné, les prisonniers sont traînés sur la place publique ; ils y sont rangés pour recevoir la mort. Des canons sont braqués sur eux. Les malheureux se disent adieu et se montrent le ciel; les mères cherchent leurs filles... Un cri s'élève, il part de la troupe : *Non, non, nous ne tuerons pas des vieillards et des femmes*. Et le peuple applaudit aux soldats.

Les membres du comité révolutionnaire, effrayé de cette résistance, et dans l'espoir de trouver moins d'humanité ailleurs, ordonnèrent le départ. A Brissac, les royalistes furent jetés dans les souterrains du château ; ils y passèrent la nuit. Le lendemain ils arrivèrent à Douai ; ce fut là qu'un affreux spectacle devait encore être donné aux malheureuses femmes. Elles sont traînées dans les arènes, et là devant elles, tous les hommes, compagnons de leur

route, périssent sur l'échafaud... Il n'en reste plus. Elles croyaient que leur tour était venu : mais non, les bourreaux étaient rassasiés de sang ; celui des femmes ne fut pas répandu : elles furent conduites plus loin. Arrivées dans un château-fort, près de Saumur, on leur jeta de la paille, et on leur dit : « C'est ici que vous devez vivre ; vous méritiez la mort, la république vous a pardonné ! » La maladie des prisons ne tarda pas à faire de grands ravages parmi ces femmes entassées dans des salles humides et malsaines. Dans cette prison, madame de T... vit mourir trois de ses filles, trop jeunes pour supporter tant de souffrances !... Se pressant autour de leur mère, sur le peu de paille que la pitié leur avait donnée, ces innocentes créatures mouraient en se tenant par la main... Une d'elles, morte depuis vingt-quatre heures, restait couchée parmi ses sœurs, comme si elle eût dormi encore. Les gardiens de la prison la laissaient là ; il fallait qu'il y eût un certain nombre de morts avant qu'on pensât à les enlever.

Je voulais, aujourd'hui, ne vous parler que des temps passés, et voilà que malgré moi, je suis revenu aux malheurs de nos jours : ce n'est pas ma faute, tant de choses les rappellent ! La révolution a laissé du sang partout ! ...

Pour me sauver de ces souvenirs, je voudrais pouvoir aller dans cette royale solitude, où les filles des

rois et des grandes dames du siècle venaient chercher une paix que le monde n'avait point à leur donner...

Mais que trouverais-je à Fontevrault ? des vagabonds et des femmes de mauvaise vie ; c'est avec les rebuts de la société que l'on a peuplé naguère les plus beaux monuments et nos plus nobles retraites.

Le mont Saint-Michel, où les rois venaient en pèlerinage, tenaient d'augustes assemblées, et distribuaient des récompenses chevaleresques, est aussi livré à des *détenus :* l'église est devenue un atelier ! Là où il y avait de la sainteté et de la gloire, on a mis le crime et la honte !

Vous figurez-vous ces malfaiteurs et ces prostituées, dans ces vastes salles, sous ces beaux cloîtres, où les disciples du vénérable Robert venaient chanter les louanges du Seigneur ?... Voilà *ces grandes dérisions de la fortune* qui font saigner le cœur !

Quatorze princesses du sang royal ont été abbesses de Fontevrault ; le bienheureux Robert d'Arbrissel, prêtre breton, fondateur de cette illustre abbaye, avait voulu, par humilité, sans doute, que la puissance fût donnée au sexe faible, et lui-même remit sa crosse d'abbé à Pétronille de Chemillé, qui devint ainsi la première supérieure de cette tribu sainte.

Quand la religion commence une œuvre, les choses vont vite... Le missionnaire breton, sorti de

la forêt de Craon, par ordre du pape Urbain II, prêche une nouvelle croisade. Son éloquence attire, sa douceur retient autour de lui une foule qui augmente chaque jour.

Il quitte la Bretagne, vient en Anjou, et cette multitude avide d'entendre sa parole le suit.

Plus de trois mille personnes de tout âge, de tout sexe, ont quitté leurs familles pour s'attacher à ses pas.

Le départ des croisés est retardé. Où Robert fixera-t-il sa troupe toujours croissante ?... Il voit les déserts de Fontevrault : un vallon solitaire, une source d'eau vive le décident. C'est ici, s'écrie-t-il, qu'il faut nous arrêter... Et aussitôt ses nombreux disciples coupent des branches d'arbres, élèvent de petites cabanes de feuillages ; d'autres creusent dans le tuf des loges et des cellules ; un oratoire est le premier des travaux ; il les domine tous. Des fossés profonds séparent les hommes d'avec les femmes.

Les bourgs, les villages, les villes fournissent à l'envi à la pieuse colonie naissante les vivres et les vêtements. De grands personnages viennent la visiter. Cinq églises, dont une ressemblant à une cathédrale, remplacent le modeste oratoire; les offrandes y abondent; l'or, l'argent, les pierreries y sont apportés par des mains royales.

Trois cloîtres magnifiques, des galeries, des ter-

rasses, d'immenses bâtiments composent, que dis-je, composaient cette abbaye, où l'on affluait de toutes parts. Les familles les plus distinguées y envoyaient leurs filles pour y être chrétiennement élevées. En effet, ces jeunes personnes, destinées par leur rang à briller dans le monde, pouvaient, à Fontevrault, se convaincre de la vanité des grandeurs. D'illustres princesses s'y réfugiaient à l'ombre des autels : il y a donc plus de paix qu'auprès du trône ?

Dans la retraite élevée par un pauvre prêtre, les puissants monarques et les reines voulaient y reposer, après leur mort. Près du cimetière des religieuses, on voyait le *cimetière des rois.*

Henri II, le premier des Plantagenets, qui, par droit de naissance, monta sur le trône d'Angleterre, avait son tombeau à Fontevrault. Sa statue s'y voit encore. Ce malheureux père, après avoir maudit ses deux fils, mourut à Chinon. A peine expiré, il fut délaissé par sa cour, et son corps, dépouillé non-seulement de la pourpre, mais de tout vêtement, restait étendu sur une table. Ceux qui s'était agenouillés devant lui, étaient allés se prosterner devant les princes qui étaient maudits. Un jeune page, qui n'avait point encore appris à être ingrat, voyant l'abandon de son ancien maître, ôta pieusement son manteau, et en couvrit le royal cadavre.

Richard-Cœur-de-Lion, qui était venu souvent

visiter l'abbaye de Fontevrault, avait enrichi l'église d'un morceau de la vraie croix, et de beaucoup d'autres reliques apportées de la Terre-Sainte. A sa mort, il demanda à être enterré aux pieds de Henri II, son père. Sa volonté fut accomplie ; son corps fut déposé dans l'abbaye, et son cœur à Rouen[1].

Près de Richard, était placé le cœur de son frère Jean *Sans Terre ;* une coupe d'or le contenait.

Éléonore de Guienne, fatiguée d'ambition et de grandeur, était venue se reposer à Fontevrault ; elle y mourut. Sa tombe se voyait aussi dans le cimetière des rois.

Élisabeth d'Angoulême, reine d'Angleterre, reposait auprès d'elle ; plus loin, Jeanne, sœur de Richard-Cœur-de-Lion, reine de Sicile, et Raimond VII son fils...

Toutes ces tombes, comme vous pouvez bien le penser, ont été ouvertes, brisées et profanées... Ainsi les princes de cette illustre maison d'Anjou, qui a donné des rois aux trônes de Jérusalem, d'Angleterre, de Naples et de Sicile, ces puissants monarques qui avait voulu dormir *leur sommeil* dans cette terre d'Anjou, leur première patrie, n'ont pu *iouir tranquillement de leurs tombeaux.* Comme à

[1] Il repose encore près le maître-autel de la cathédrale de Rouen, avec cette noble et modeste inscription : *Hic jacet cor Richardi, cognomine Cor Leonis.*

St-Denis, des hommes impies et sacriléges sont venus chercher de l'or dans les sépulcres de Fontevrault et jeter au vent les cendres des Saints et des Rois !

Parmi les abbesses de l'abbaye de Fontevrault, il faut nommer cette belle et spirituelle Gabrielle de Rochechouart-Mortemart, sœur de la marquise de Montespan... Cette dernière vint dans les environs de Saumur, alors que son règne fut passé ; elle y fit bâtir une modeste retraite; et là, elle demandait à Dieu de pouvoir oublier et pardonner... Cette femme si fière et si impérieuse s'humiliait et obéissait à une *religieuse* et à un *prêtre*. Elle ne trouvait plus de repos qu'en suivant les pieux avis de sa sœur et du père Latour, son directeur. Tout était bien changé pour elle, et la grâce d'en haut succédait à la faveur des rois.

Dans sa retraite de Jaguencau, Madame de Montespan couchait sur la dure ; ses chemises et ses draps étaient de toile jaune, la plus rude et la plus grosse, mais cachés sous de la toile fine et blanche ; elle portait sans cesse des bracelets, des jarretières et une ceinture à pointes de fer ! Le bonheur qui demande de telles expiations est-il le bonheur ?

A deux lieues de Saumur, à l'endroit où le comte de Blois et Foulques-Néra, comte d'Anjou, avaient déposé les armes et fait une trêve, s'élève une haute tour qui est très-bien conservée et qui porte encore le nom de Château de Trève. Elle a appartenu à M.

de Stapleton, un de ces fidèles Irlandais qui avaient suivi Jacques II en France. En Anjou et en Bretagne, plusieurs de ces familles dévouées aux Stuarts avaient été récompensées de leur fidélité par la fortune. Aujourd'hui la tour de Foulques-Néra appartient au baron de Castelnau, héritier du Comte de Stapleton.

Ce pays de Saumur est plus riche en souvenirs que tout ce que j'ai parcouru jusqu'à ce jour. J'ai trouvé chez un libraire, auprès de mon auberge, quatre volumes de *Recherches historiques sur le haut et bas Anjou*, par M. Bodin. Je n'ai encore fait qu'entr'ouvrir cet ouvrage que j'emporterai avec moi, car il me semble plein d'intérêt. Je m'attends à trouver plusieurs pages qui ne seront pas en harmonie avec mes opinions ; l'auteur en professe qui ne sont pas les miennes ; mais je le lirai sans prévention. L'homme qui fait son étude du passé, qui se plaît à y faire des recherches, ne peut pas être de ce parti exclusif, de cette école moderne qui a juré de n'admirer que ce qui date des trente dernières années de l'ère de notre révolution.

Je ne me figure pas un antiquaire détestant le vieux temps ; je ne concevrais pas davantage le patriotisme de ce Français qui ne compulserait les vieilles archives de la France que pour y trouver des torts à nos pères. Celui qui remue la poussière des siècles doit avoir dans le cœur, un culte pour ces choses que le temps a consacrées. Sans cela il

ressemblerait à ces sacriléges, qui n'approchent des tombeaux que pour les profaner.

Ouvrant au hasard l'ouvrage de M. Bodin, j'ai commencé par lire une histoire pleine de charme et d'intérêt : c'est celle d'un inconnu qui vint, en 1632, s'établir dans un lieu solitaire et sauvage, à deux lieues de Saumur.

Une croix de bois s'élevait auprès de son ermitage, et disait au pauvre qui passait dans le désert du Gardelles, que là, il pourrait s'arrêter, et qu'une main charitable partagerait avec lui le pain de l'aumône. Celui qui avait choisi cette solitude pour y vivre ignoré, sut résister à toutes les instances qui furent faites pour le connaître. Les ministres, l'archevêque de Tours, l'évêque d'Angers, l'abbesse de Fontevrault firent de vains efforts pour savoir qui il était. Jamais rien de certain ne fut découvert. L'inconnu avait dans ses manières quelque chose de noble et de distingué ; sous la robe d'ermite, on croyait reconnaître l'homme de cour. Quand on lui demandait son nom, il répondait : » *Je m'appelle Jean-Baptiste. J'ai une mère, sans père ; je suis un enfant surnaturel ; je ne suis pas pourtant illégitime.* »

Sur l'entrée de la grotte il avait écrit :

MONACHUS NUDUS, TOTIUS MUNDI DOMINUS.

Quand son regard n'était pas élevé vers le ciel pour la prière, ou fixé sur la terre par la médita-

tion, son expression était martiale et fière. Il avouait qu'il avait porté les armes, et il ajoutait qu'il n'était pas propre à la guerre.

Quelques personnes ont cru que cet ermite était le comte de Moret, fils de Henri IV.

Ce qui pouvait confirmer dans cette opinion, c'était sa ressemblance avec le bon roi. D'après les mémoires du temps, elle était frappante.

Enfin, comme la plante qui croît dans les lieux déserts, et qui passe avec tous ses parfums, sans que les naturalistes aient su lui donner un nom, celui qui n'avait voulu être connu que de Dieu, mourut à 84 ans, ignoré dans sa solitude, après avoir édifié par ses vertus les frères qui étaient venus vivre auprès de lui, et qui répandirent des larmes amères, quand la mort vint l'endormir du sommeil du juste.

Il fut enterré dans la petite chapelle de son ermitage, dont il ne reste plus que quelques pierres. De beaux chênes croissent dans cet endroit redevenu triste et sauvage ; ils ont été plantés par le père Jean-Baptiste, dont le nom est encore prononcé avec vénération par les paysans du canton.

Dans nos mœurs actuelles, cette histoire a presque l'air d'être fabuleuse : un ermite est si loin de nous! pour dégoûter du monde, ce n'est pas le *malheur* qui manque aujourd'hui ; mais pour se séparer de la société, c'est la *force* qui ne se trouve pas.

Comment, en effet, concevoir de nos jours, un

homme qui aurait connu l'aisance de la vie et qui abandonnerait sa maison, sa famille, ses amis pour aller se cacher dans les bois, vivre de quelques racines, et se désaltérer à la source du rocher ? Si nos journaux disaient qu'un tel homme existe, on ne les croirait pas, et l'on s'écrierait qu'ils pillent la *Vie des Saints.*

Vous voyez, mes chers amis, comme j'ai employé ma soirée d'auberge. Après avoir parcouru la ville de Saumur et quelques-uns de ses environs, je me suis amusé à vous écrire tout ce que j'y ai vu et tout ce que l'on m'a raconté. Vous trouverez peut-être que j'en ai écrit bien long; mais l'histoire du solitaire inconnu n'est pas pour vous, Eugène ; elle est pour Léon. Adieu.

René.

LETTRE VIII.

René à Eugène.

Poitiers.

Je suis arrêté dans la course que je désirais tant faire ; je n'ai qu'aperçu les côteaux vendéens, et il faut m'en éloigner. Un ordre m'est arrivé, le lendemain du jour où je vous écrivais, de rejoindre tout de suite mon régiment à Poitiers, en repassant

par Tours. Je ne puis vous dire combien je suis contrarié de ne pouvoir me rendre à Bordeaux et de là à Bayonne en traversant le pays fidèle. J'aurais voulu aiguiser mon sabre sur le tombeau d'un Vendéen.

Me voilà donc à Poitiers. Mon régiment y sera demain. Pour me désennuyer, je parcours la ville. Elle est grande, vieille et laide. Le cours Blossac est ce qu'il y a de plus remarquable. Hier, à l'hôtel où je suis descendu, j'ai été témoin d'une scène extraordinaire, entre mon hôtesse et un voyageur. Je m'en vais vous la raconter, cela m'aidera à passer ma soirée d'auberge.

Il y avait longtemps que j'étais arrivé et installé dans une chambre assez propre; j'avais déjà remarqué son ameublement. Sur les rideaux de mon lit, en camaïeux rouge et blanc, j'avais retrouvé toute l'histoire d'Henri IV et de Sully; et sur ma cheminée, de chaque côté de la petite glace, les portraits du Roi et de nos Princes.

Tout cela m'avait prévenu en faveur de la maîtresse de l'hôtel, femme grasse et fraîche, d'une quarantaine d'années et d'un accueil avenant. Le temps était si mauvais que je ne pouvais sortir. Condamné à rester oisif dans ma chambre, et ne sachant que faire, je me mis à ma fenêtre.

Je vis un voyageur à cheval s'arrêter à la porte de l'auberge : sa mise était celle d'un officier : une

grande redingote bleue, boutonnée jusqu'au cou, une cravate noire, une casquette polonaise et de longs éperons. Il appela le garçon d'écurie; il allait descendre de cheval, quand mon hôtesse parut à sa porte.

« — Ne vous donnez pas la peine de descendre, dit-elle à l'étranger, je ne puis vous loger, Monsieur.

« — Eh pourquoi donc, Madame ? demanda le voyageur : toutes vos chambres ne sont pas prises : est-ce que vous auriez de la rancune ?

« — Rancune ou non, répliqua la maîtresse de l'hôtel, vous ne logerez pas ici, c'est moi qui vous le dis. Qui se ressemble s'assemble. Allez où l'on vous aime : allez chez vos semblables : vous savez bien que ce n'est pas ici...

« — La tête vous a tourné ma bonne femme; une aubergiste ne refuse pas des voyageurs.

« — Une aubergiste refuse qui bon lui semble, et je vais vous le prouver en vous fermant la porte au nez. » Sans en dire davantage, mon hôtesse rentra et ferma la porte avec violence, en répétant : « En vérité, il serait trop dur d'être condamné à recevoir ces gens-là ! »

Le voyageur n'insista pas plus et s'éloigna.

Dans mon oisiveté je regrettai de voir finir si vite une conversation dont le début promettait. Pour couper la longueur de la soirée, je demandai du thé, ce fut la maîtresse de l'hôtel qui me l'apporta, Après avoir posé le plateau sur la table, elle me dit :

« Monsieur n'a plus besoin de rien? j'espère que Monsieur trouvera le thé bon, je l'ai fait avec soin. Monsieur ne s'ennuierait pas tant, s'il y avait spectacle. Pour se distraire, j'ai vu tantôt que Monsieur se mettait à sa fenêtre.

« En effet, répondis-je j'y étais quand vous avez si bien reçu un étranger qui vous demandait à loger. Pourquoi donc l'avoir renvoyé ainsi?

« Si Monsieur a le temps de m'entendre, je lui raconterai pourquoi, et il verra que je n'ai pas eu tort. Notre pain serait en vérité bien amer si nous étions forcés de recevoir et de servir des hommes de cette espèce : des ennemis de Dieu et du Roi. »

En parlant ainsi, la brave femme s'était assise près du feu, m'avait versé une tasse de thé et commença l'histoire que je vais vous redire :

« Nous avions ici, dans une rue voisine, un vieux gentilhomme que tout le monde respectait : il s'appelait le marquis de La M...: il avait deux fils qui émigrèrent, quand on commença à brûler les châteaux et à massacrer les nobles.

« Une fille restait au marquis de La M... mais elle était religieuse : elle avait été bien pieusement élevée; et cependant, quand le jour de l'épreuve arriva, cette jeune demoiselle tourna mal. Elle fut la seule de la communauté qui se réjouit, quand les patriotes vinrent dire aux religieuses qu'elles étaient libres (comme si des hommes pouvaient délier d'un ser-

ment fait à Dieu). Toutes les sœurs du couvent pleuraient et gémissaient devant la statue de la sainte Vierge : elles étaient prosternées et embrassaient son image. Les soldats furent obligés de les frapper pour les mettre hors du cloître. Une seule avait jeté son voile et oubliait ses vœux, c'était mademoiselle de La M... Elle courait comme une folle, se mêlant à la troupe et criant : *vive la liberté!*

« La supérieure, entraînée par deux patriotes, vint à passer près d'elle ; elle l'entendit proférer ce cri des révolutionnaires, et lui dit : Mon enfant, vous criez *vive la liberté !* Souvenez-vous que cette liberté sera terrible pour vous...

« En peu d'intants, toutes les religieuses furent poussées dans les rues. Cela faisait grand'pitié. Ces malheureuses ne savaient où aller. La populace les insultait ; les bons n'osaient guère se prononcer pour elles : cependant elles furent toutes recueillies.

« L'homme que vous venez de voir tout à l'heure était un de ceux qui étaient allés assiéger le couvent et maltraiter les femmes qui y vivaient en paix.

« Il a voulu se faire passer pour militaire, il a laissé croître des moustaches, s'est donné un uniforme et de grosses épaulettes... et la prise d'un couvent de femmes est son plus bel exploit... Il n'a jamais vu le feu, et il parle toujours de *gloire* et de *victoire*. Il n'a jamais porté le fusil qu'à la porte des prisons et aux pieds des échafauds et il vante sans

cesse la liberté et l'humanité. C'est un de ces hommes, comme il y en a tant, un de ces vétérans de la révolution ; où il y avait du péril et de la gloire, on ne les voyait pas ; mais où l'on pouvait piller et gagner de l'argent, on les trouvait toujours.

« Mademoiselle de La M..., qui venait d'oublier ses vœux, se fit conduire chez son père par cet homme.

« En renonçant à Dieu, elle semblait avoir aussi avoir rénoncé à la pudeur. Elle marchait le front haut, sans voile, le regard hardi : elle avait encore sa robe de religieuse, et sur ce vêtement noir une écharpe tricolore.

« Ainsi vêtue, elle arriva chez son père.

« Le marquis de la M..., vieux et infirme, était assis dans un grand fauteuil. Il venait d'entendre dire que les religieuses étaient renvoyées dans leurs familles. Il reconnaissait bien que c'était un malheur. Mais quel est le père qui ne se console pas du malheur qui rapproche de lui son enfant ! il se réjouissait, car il croyait revoir sa fille innocente... Il entend du bruit dans l'hôtel... C'est elle, se dit-il c'est ma fille... Je ne serai plus seul. Elle vivra ici, dans la retraite : elle partagera son temps entre Dieu et son vieux père ; elle me consolera de l'absence de ses frères. Allons la recevoir...

« Il se levait avec peine... la porte du salon s'ouvre, et sa fille paraît !...

« — Mon père ! s'écrie-t-ell en courant audevant

de lui, mon père ! je suis délivrée de la tyrannie de la superstition... il n'y a plus de couvents !... Vive la liberté !...

« C'en était trop pour le vieillard : il ne put faire un pas en avant, il retomba sur son fauteuil et se couvrit le visage... — O ma fille ! dit-il à travers ses sanglots, était-ce ainsi que je devais te revoir ?

« — Mon père, vous devriez vous réjouir ; hier j'étais esclave, aujourd'hui je suis libre, répondit celle qui venait d'être parjure.

« — Et tes vœux ! et tes vœux ! Dieu les avait reçus, qui a pu t'en délier ?

« — La nature qui s'en indignait, la sagesse qui parle enfin aux peuples ; voilà, mon père, ce qui m'a rendu ma liberté, voilà ce qui a brisé d'indignes liens.

« — Ah ! que j'envie le sort de ta mère ! s'écria avec un douloureux accent le malheureux vieillard... elle n'a point vu ton apostasie !... Pourquoi ai-je tant vécu ? Mes fils sont loin de moi, et l'enfant qui me reste...

« Il n'en put dire davantage, ses larmes étouffèrent sa voix. Il sonna, un domestique vint ; il s'appuya sur son bras, regarda sa fille, leva les yeux et les mains vers le ciel, et sortit du salon.

« Restée seule, la fille coupable sentit un grand poids sur son cœur : le mécontentement d'un père est si lourd à porter !

« Pour s'en distraire, elle se disait : — Les préjugés d'un vieillard s'effaceront... Mon père finira par me voir sans peine... Et pourquoi me rejetterait-il ? N'est-ce pas la loi qui m'a rendu la liberté !

« Elle cherchait ainsi à se tromper elle-même. Inquiète, agitée, elle marchait dans le salon. Elle leva les yeux, ils rencontrèrent un tableau au-dessus du fauteuil du vieillard. C'était le portrait de sa mère. Elle ne put en supporter la vue. Elle détourna ses regards, ils tombèrent sur une glace. Elle s'y vit, et recula à la vue de l'écharpe tricolore tranchant sur son vêtement noir... Elle l'arracha, monta dans son appartement, mais n'y trouva pas le repos. Une première faute l'éloigne. Ce n'est que par l'habitude du crime que le méchant parvient à se faire une espèce de calme et de tranquillité. La malheureuse n'en était pas encore là.

« Le lendemain elle se montra devant son père avec les vêtements du monde. Elle ne le fit pas sans rougir : lui ne put la regarder qu'à travers ses larmes.

« Elle ressentait la honte, lui, la douleur.

« Bientôt l'homme qui était allé assiéger le couvent, et qui avait ramené mademoiselle de La M... dans sa famille, pensa à l'épouser. Elle était riche. La différence des rangs les séparait ; mais l'Assemblée venait de décréter qu'il n'y avait plus de noblesse, plus de rangs, plus de distinction, et le patriote se présenta avec assurance.

« M. de La M... rejeta son offre; le révolutionnaire ne se découragea pas : il savait qu'une faute rabaisse celle qui l'a commise. Il s'adressa à la religieuse qui avait méprisé ses vœux. Il fut agréé par elle, et le mariage sacrilége se fit.

« Après un tel scandale, le malheureux père ne voulut plus voir sa fille... Mais elle ne cessa pas d'avoir des intelligences dans la maison paternelle. Elle voulait se venger du mépris de sa famille ; elle y épiait tout pour en faire un crime.

« Les lois d'alors déclaraient coupable le père qui donnait du pain à ses enfants émigrés. M, de La M... venait de commettre ce crime : il avait envoyé de l'argent à ses fils.

« Il fut dénoncé, dénoncé par sa fille !... Le comité révolutionnaire le manda à sa barre et prononça sa sentence. Elle ne satisfit qu'à moitié la fille dénaturée. Ce n'était pas la mort, ce ne fut que les galères !..

« Attaché à un malfaiteur, le vieux gentilhomme fut obligé de traverser la ville et de suivre la chaîne d'ignominie.

« Ses cheveux blancs, son air vénérable, arrachaient des larmes à tous les yeux, et il n'y avait pas un cœur honnête qui ne maudît celle qui l'avait dénoncé. Lui seul pardonnait, et répétait : Je suis moins à plaindre qu'elle, les fers ne sont pas si lourds à porter qu'une mauvaise action.

« Pendant le long et douloureux trajet, la rési-

gnation et la patience du vieillard ne se démentirent pas. C'était dans la religion qu'il puisait cette force; et il priait souvent. Le scélérat qui marchait enchaîné à côté de lui, lui dit :

« *Camarade*, à quoi bon vos prières ? S'il y avait un Dieu, seriez-vous attaché à la même chaîne que moi?

« — Parce que Dieu m'éprouve, dois-je le méconnaître ? répondit l'infortuné père. Qui priera, si ce n'est le malheureux?

« Oui, ajouta le voleur, celui qui a été criminel et qui tombe dans les fers peut encore croire en Dieu et le prier, parce qu'il se dit : J'ai fait le mal, et je suis puni ; mais vous qui avez été toute votre vie ce qu'on appelle un véritable chrétien, un parfait honnête homme; s'il y a un Dieu, pourquoi êtes-vous traité comme moi ! S'il y avait un Dieu, il y aurait justice : et en existe-t-il sur la terre ? Vous voilà avec vos soixante ans de vertus et de bonnes œuvres l'égal d'un galérien !...

« — Qui vous a dit, répliqua le vieillard, qu'au temps de ma prospérité, je n'ai pas péché par orgueil, et que l'humiliation que j'endure aujourd'hui ne soit une juste punition ? Faut-il donc, parce que la main de Dieu me châtie, que je la méconnaisse ! Non, je l'ai bénie, quand elle me comblait de bienfaits, et je la bénirai encore.. Et vous, qui êtes condamné à souffrir avec moi, vous serie moins à

plaindre, si vous reconnaissiez une Providence.

« — Voulez-vous donc que j'aie encore plus de remords? répartit le malfaiteur.

« — Non, dit le chrétien, je ne voudrais vous donner que du repentir, si vous êtes criminel : le repentir, c'est la seconde innocence des hommes.

« Ainsi celui qui avait fait le bien toute sa vie trouvait encore le moyen d'enseigner la vertu dans les fers. Sa résignation, sa douceur, lui attiraient des égards, des respects, de la part des hommes coupables qui l'entouraient. Une patience si constante, une vertu si douce, finirent par toucher des cœurs endurcis : plusieurs malfaiteurs se convertirent ; et le pieux vieillard, en voyant leur repentir, ressentit un grand bonheur et remercia Dieu ; et cependant il était courbé sous le poids des fers.

« De longues années se passèrent ; les fils du marquis de La M... n'entendaient plus parler de leur père ; ils combattaient dans les rangs fidèles.

« Leur sœur, épouse aussi malheureuse qu'elle avait été fille coupable, voyait sa fortune dissipée rapidement par l'homme qui lui avait donné la honte de son nom, et qui la rendit bientôt pauvre.

« A sa pauvreté elle ne craignit pas de joindre une nouvelle horreur... Elle se rappela que les lois de ces jours affreux accordaient une prime à la dénonciation, et, sortant de sa demeure, la fille qui avait voulu être parricide, se dit : Allons deman-

der le prix de mon *civisme*, et elle parut à la barre.

« — Que veux-tu ? lui cria le président du comité révolutionnaire.

« — Le prix promis par la République à ceux qui la servent.

« — Qu'as-tu fait pour elle ?

« — J'ai dénoncé mon père... Et sa main s'étendait pour recevoir l'or qu'elle avait gagné par son crime... Mais un mouvement d'horreur avait saisi l'assemblée, la foule et les juges eux-mêmes. Elle fut chassée de l'enceinte, et poursuivie dans les rues par le peuple indigné.

« Aujourd'hui le souvenir de sa conduite, de son père, le mépris des anciens amis de sa famille accablent son âme ; elle n'a point de repentir ; mais des remords déchirants, des visions horribles la tourmentent sans cesse.

« La fille coupable croit voir son père lui tendre ses mains chargées de chaînes, et ses frères lui demander du pain. Elle ne dort plus : sa figure est devenue hideuse ; elle a vieilli avant le temps. Elle a quitté le quartier habité longtemps par les siens, elle est allée se cacher dans une petite maison d'un faubourg éloigné ; elle n'a plus d'argent, plus de jeunesse, plus de paix du cœur... Ainsi seule et délaissée, que ses pensées doivent être affreuses ! Elle a renié son Dieu !... dénoncé son père !... son père, qui

est mort loin de tous ses enfants, et sous les fers dont elle l'a chargé !... »

Je crois, mon cher Eugène, n'avoir rien changé au récit de mon hôtesse. Elle était fort animée en me racontant cette histoire, et je prenais un grand plaisir à l'écouter. Il y a dans le peuple de ce pays-ci une espèce d'éloquence, quand il parle de nos malheurs : il les a sentis si vivement, qu'il les redit avec verve et chaleur. Mon Vendéen de Saumur, mon hôtesse de Poitiers, m'ont prouvé ce que j'avance. Puissiez-vous penser de même, et ne pas vous ennuyer des volumes que je vous envoie !

Adieu, je tâcherai de vous écrire encore pendant la route. Adressez-moi vos lettres à Toulouse.

LETTRE IX.

Eugène à René.

Mont-Valérien.

Grand merci de vos lettres, mon bon René ; elles nous font beaucoup de plaisir. Continuez à nous écrire ainsi pendant votre route. Comme vous, je n'écris jamais autant qu'en voyage. Quand j'ai couru tout le jour, le soir, je sens le besoin de dire à mes amis ce que j'ai vu, ce que j'ai admiré : on admire mal tout seul. Pensez donc à nous, et mettez-nous

de moitié dans tout ce que vous verrez. Pour vous y encourager, je vous dirai que vos lettres font le plus grand bien à Léon, elles le délassent de tous ses travaux. Dans ce temps de pénitence, il en est accablé; tout le monde d'un *certain monde* veut venir à lui; sa voix est si vive, sa charité si grande, son esprit si éclairé!

Quand vient le soir, il rentre dans sa chambre; il m'y trouve, nous lisons vos lettres; nous parlons de vous, de ma mère, et le temps coule trop vite.

N'ayant ni siége, ni bataille, ni histoires terribles à vous raconter, je me bornerai, mon cher ami, à vous redire ce qui se passe autour de nous.

Tandis que vous descendez dans la plaine, et que vous marchez vers les batailles, ici, comme les enfants de Lévi, nous levons les mains vers le ciel, et nous prions sur la montagne. O cher René! que j'envie votre sort et l'épée que le Roi vous a donnée! Quelle sainte guerre vous allez faire! C'est une autre croisade. En avant! *Dieu le veut.*

Oui, il le veut pour vous, il ne le veut pas pour moi: ma place est auprès de ma mère... puisqu'elle n'a plus que moi pour exister.

Comme notre France va jouer un noble rôle! il est écrit qu'elle sera toujours puissante. Elle l'a été dans le mal; elle le sera dans le bien. Elle a renversé les trônes; sous un Bourbon, elle va les relever. Et celle qui a fait trembler le monde le sauvera.

Ici, chaque jour, nous appelons Dieu à notre aide ; les réunions deviennent toutes pieuses ; les salons retentissent de la parole sainte.

Lundi, j'étais dans la rue de Varennes. Ce n'était plus l'amabilité, la bonté et l'esprit, qui m'attiraient chez mesdames de... ; c'était le désir d'entendre un homme qui a quitté toutes les séductions du monde, pour s'attacher à la croix.

C'était pour la première fois que l'abbé D... de B... parlait en public. Je puis dire en public, car les trois salons que vous connaissez bien, étaient remplis par la société la plus distinguée de Paris.

S. A. R. Monsieur, Madame, Duchesse d'Angoulême, madame la duchesse de Berry, s'y trouvaient. Ils devaient y être, car l'orateur chrétien allait parler pour de pauvres royalistes.

En voyant une si noble réunion, en pensant à celui qui allait plaider la cause de la fidélité malheureuse, à ceux pour lesquels le ministre de Dieu allait élever la voix, je me disais : Tout se trouve ici pour être sublime !

En effet, quel sujet plus imposant que l'honneur pauvre, chrétien et résigné !

Quel auditoire plus fait pour se laisser attendrir que tous ces grands qui ont connu l'infortune ! que ces princes qui ont souffert comme de simples hommes ! et quel orateur plus digne de plaider la cause de gentilshommes que la fidélité a rendus pauvres,

qu'un R... qui a foulé aux pieds les richesses !

La jeunesse, l'inexpérience du prêtre, me faisaient craindre qu'il ne restât au dessous de son sujet. Jamais je ne m'étais plus trompé : il me parut sublime !

Voici son texte : *Pauper læsus, et tacebit.*

Je me rappelle ce passage :

« Ministre du Dieu de l'Évangile, ministre du Dieu des pauvres, je viens les recommander tous à votre charité. Ils sont tous les membres de Jésus-Christ ; mais, dans cette grande famille de malheureux, il y en a pour lesquels je veux vous parler spécialement aujourd'hui : ce sont ceux qui ont connu de meilleurs jours, ceux qui jadis ont été riches, et auxquels l'honneur a donné la misère. Nous ne les voyons pas dans nos rues tendre la main ; mais le pain leur manque... et plus d'un est mort de faim !.. mort sans se plaindre. *Pauper læsus et tacebit.*

« Voyez ce vieillard ; un reste de fierté vous dit qu'il a tenu l'épée : il vient à passer devant la maison de ses pères ; mais il ne s'y reposera pas, elle a été vendue ; un étranger l'habite. Il s'arrête, et regarde le toit où il est né, où sont nés ses fils, ses fils que la guerre a moissonnés ! De tendres et d'amers souvenirs oppressent son cœur... La douleur se joint au besoin et à la fatigue : il tombe sur la voie publique, et appuie sa tête sur la borne de l'héritage qui n'est plus à lui. Résigné, il ne murmure point, il ne détache point son cœur de la cause qu'il a em-

brassée... Que dis-je ? il lui fera encore un noble sacrifice ! Il a perdu son rang, sa fortune, ses enfants, que lui reste-t-il à offrir ! son silence : il l'offre à son Roi ! *Pauper læsus, et tacebit.* »

Je ne puis vous redire l'effet qu'a produit ce passage : mon cœur l'a retenu peut-être plus que ma mémoire.

Peu de jours après avoir si bien plaidé la cause des victimes de la révolution, M. l'abbé D... de R... parla en faveur de l'œuvre de saint Joseph, à l'hôtel d'H... Il ne s'agissait plus d'émouvoir sur de nobles misères : il fallait nous montrer une génération entière d'ouvriers que l'irréligion attend aux portes de Paris, pour s'en emparer et les corrompre ; il fallait nous dire comment les sauver. Il l'a fait avec succès.

Il nous a révélé toutes les ressources que le zèle et la charité peuvent inventer. Il nous a fait voir que si l'impiété allait au-devant des jeunes ouvriers qui arrivent de province, la religion envoyait aussi à leur rencontre ; qu'elle leur indiquait des maisons, des ateliers où Dieu est adoré, où la corruption n'entre pas.

L'Association de saint Joseph a désigné dans chaque quartier d'honnêtes et d'habiles ouvriers, dans tous les genres, chargés de recevoir ou de procurer de l'ouvrage à celui qui vient pour se *perfectionner* à Paris, et qui souvent n'y trouve que honte, remords et misère. N'est-il pas touchant de voir la

charité aller ainsi veiller à l'entrée des villes ! comme une mère qui attend ses enfants, elle s'asseoit sur le chemin public; elle leur tend les bras du plus loin qu'elle les voit; elle les mène en lieu de sûreté; elle les arrache à cette secte impie qui flatte la jeunesse pour la perdre, et qui ne parle jamais que d'*indépendance* et de *droits* à ceux qui doivent obéir et servir. Tout ce bien que la charité entreprend aujourd'hui, est rendu facile par les hommes de *bonne volonté* qui sont à la tête de l'administration. Avant d'être appelés aux affaires, ils édifiaient par leurs bonnes œuvres; et c'est à la vertu autant qu'à l'habileté que le Roi a confié notre garde.

Jamais tant d'établissements utiles n'ont été proposés; jamais ils n'ont été réalisés avec autant de promptitude qu'aujourd'hui.

La semaine n'a pas assez de jours pour les réunions pieuses : hier, c'étaient les Orphelines qui excitaient l'intérêt et qui attiraient la foule, dans la nouvelle maison que la ville de Paris vient de donner à cet établissement, fondé par madame de Carcado.

Des tentures blanches, des guirlandes de verdure m'annoncèrent qu'une auguste personne était attendue. J'entendis de douces voix qui chantaient des cantiques, où les mots de providence, de bienfaitrice se répétaient souvent.

Je regardai dans la cour, et je vis la seconde providence, la bienfaitrice... c'était madame la duchesse

de Berry. Toutes ces petites filles qui n'ont plus de pères, plus de mères, entouraient cette si jeune princesse qui n'a plus d'époux. Elles portaient toutes au cou une médaille du duc de Bordeaux. Hélas ! et lui aussi n'a plus de père ! Il y avait dans cette scène un accord de malheurs qui remuait toutes les âmes, et je ne la voyais qu'à travers mes larmes.

S. A. R. entra dans la modeste salle préparée pour la recevoir ; elle vint s'asseoir au milieu des orphelines ; elle examina leurs ouvrages, et avec une grâce timide elle distribua des prix. Je la vis rougir quand le prêtre, M. l'abbé de La B..., lui dit : « Filles des rois, entourée de la pompe des palais, le front ceint de pierreries éclatantes ou d'étoffes précieuses, vous êtes moins touchante qu'avec le diadème de charité qui vous pare ici au milieu de ces pauvres enfants... »

En entendant le discours de l'abbé de La B..., je pensais aux jeunes orateurs chrétiens du moment actuel, et je me réjouis d'en compter un de plus entrant dans la sainte carrière avec un beau nom et un beau talent.

Dans peu de jours, il y aura une autre assemblée de charité pour les petits prisonniers. Celui qui avait eu l'idée de séparer ces apprentis du crime d'avec leurs maîtres en corruption, n'a vu que le commencement de son œuvre ; c'était l'abbé Arnoux. Son zèle l'a dévoré ; il est mort tout jeune et tout chargé de vertus.

Je n'en finirais pas, mon cher René, si je vous redisais tout le bien que l'on entreprend et que l'on fait ici. Vous voyez que pendant que vous allez combattre les soldats de la révolution espagnole, fille de la révolution française, nous, nous combattons ici les mauvais principes et les funestes doctrines. Adieu. Si ma lettre ressemble à un sermon, prenez-vous en au lieu que j'habite.

LETTRE X.

René à Eugène.

Poitiers.

Demain, je pars; mon colonel m'envoie en avant: j'ai ordre de ne m'arrêter qu'à Toulouse. Je suis pressé d'arriver; c'est là, mon cher ami, que vous devrez m'écrire.

J'ai employé les trois jours que j'ai passés ici à visiter tout ce que la ville contient de remarquable: c'est peu de chose. La cathédrale passe pour être le plus bel édifice; elle manque d'élévation. La nef principale ne domine pas assez les bas côtés. Je préfère à cette église celle de Sainte-Radegonde; cela dépend peut-être de l'heure où j'y suis allé. Vous savez que chaque chose a son moment : une vieille église n'est jamais si imposante que le soir.

Il y a une grande harmonie entre ses ombres et celles du jour qui s'éteint.

Quand je suis entré à Sainte-Radegonde, la lueur mourante du crépuscule, traversant les vitraux gothiques, venait se mêler à la lueur des lampes et des cierges qui brûlaient au-dessus du tombeau de la Sainte. Rien ne troublait le silence du sanctuaire, et l'on y respirait encore l'odeur de l'encens du *Salut* qui venait de finir ; de pauvres femmes, des ouvriers priaient à l'entour de la tombe de la Sainte. Ils se reposaient, par la prière, des travaux de leur journée.

Celle qu'ils invoquaient était aussi venue chercher le repos auprès des autels. Radegonde, à dix-huit ans, belle, aimable et reine, était descendue du trône pour se reposer dans la retraite : car la pauvreté n'est pas seule à avoir ses ennuis ; la grandeur a aussi les siens.

Vous savez, cher Eugène, que j'ai toujours porté envie aux âmes pieuses. Je croyais près de moi ceux que le monde appelle malheureux ; prosternés et priant avec espérance, parce qu'ils priaient avec foi ; et la misère de notre bonheur est telle, que j'enviais ceux que l'on regarde avec compassion.

Appuyé contre un pilier de la chapelle souterraine, je laissais aller mes pensées : des vers du poète que j'aime le mieux (de Lamartine) me revinrent dans la mémoire ; mon cœur les répéta :

Favoris du Seigneur, souffrez qu'à votre exemple,

Ainsi qu'un mendiant aux portes d'un palais,
J'adore aussi de loin, sur le seuil de son temple,
Le Dieu qui vous donne la paix.
Ah ! laissez-moi mêler mon hymne à vos louanges;
Que mon encens souillé monte avec votre encens.
Jadis les fils de l'homme, aux saints concerts des anges,
Ne mêlaient-ils pas leurs accents ?

Après avoir vu le tombeau de la sainte reine, on me mena à la chapelle du *Pas de Dieu*.

On raconte que la piété de l'épouse de Clotaire était si grande, que les anges et Dieu même ne dédaignaient pas de converser avec elle. Un jour elle venait de prier avec ferveur pour le bonheur de la France, Notre-Seigneur lui apparut tout rayonnant de gloire ; la trace de ses pieds divins s'imprima sur le pavé de la cellule et s'y voit encore. Pour empêcher tout pied humain de fouler cet endroit sacré, on l'a recouvert d'une cage de fer.

Vous avez peut-être oublié mon hôtesse, cette brave femme qui est si royaliste, qu'elle ne veut pas recevoir dans son auberge des ennemis du Roi. Depuis qu'elle m'a vu écouter avec plaisir l'histoire de la religieuse parjure, elle ne laisse pas échapper une occasion de causer avec moi : je suis loin de l'éviter; je trouve un grand intérêt à l'entendre.

Elle me disait ce matin, en me voyant regarder un portrait de M. de Lescure, qu'elle a dans le salon des hôtes : « C'est un saint et un héros que vous regardez là, Monsieur. Je suis née dans ses domaines.

Mon père était un bon laboureur des environs de Clisson. J'étais bien jeune alors; mais je me rappelle encore que, le dimanche, nous allions danser au château; les dames qui y étaient, venaient se mêler à nos rondes. Dans ce temps, on ne parlait point encore de guerre; on ne songeait qu'à s'amuser. Mes trois frères, qui étaient déjà grands, avaient l'honneur de chasser avec les amis et les parents de M. *le marquis ;* c'est à la chasse qu'ils ont d'abord appris à tirer et à obéir. Quand M. de Lescure les avait postés quelque part, ils y seraient restés toute la nuit plutôt que de revenir sans un ordre de lui.

« Quand ma mère et mon père nous amenaient au château, c'était un grand bonheur : on nous recevait si bien ! Les maîtres n'étaient point fiers; ils causaient avec nous de tout ce qui nous intéressait; et ce qu'ils faisaient pour nous, ils le faisaient pour tous les autres : aussi ils étaient adorés.

« Petit à petit les jours de danse et de chasse devinrent plus rares. On commença à dire dans le pays que le peuple allait être bien plus heureux qu'autrefois : et plus on nous le répétait, et moins nous avions de joie et de bonheur.

« Des inconnus parcouraient nos campagnes ; ils nous disaient de nous défier des *nobles ;* que c'étaient nos plus grands ennemis; qu'ils avaient fait une ligue avec les prêtres pour nous rendre escla-

ves..... Mais ces propos-là ne prenaient pas dans nos pays; quelques bourgeois de petites villes les répétaient, on ne les croyait pas davantage : on savait que la jalousie les faisait parler.

« Je me rappelle qu'un dimanche, mon père et mes frères étaient partis de bon matin pour aller à l'église; ma mère était malade, j'étais restée à lui lire la messe. Il n'y avait pas deux heures que mon père avait quitté la métairie, il revint. Nous l'entendîmes qui parlait très-haut, près de la maison. Beaucoup de monde le suivait. Ma mère me dit : Va voir ce que c'est. J'ouvris la porte; je vis mon père. Il était rouge et animé : ses yeux brillaient comme des éclairs. Il entra..... La chambre fut bientôt pleine. Nous voilà revenus, dit-il à ma mère, nous voilà revenus sans avoir entendu la messe; notre curé n'a pas voulu prêter le serment à la nation, et cette nuit, des *patriotes* sont venus l'arracher de sa cure. Les pauvres femmes et les vieillards qu'il nourrissait le pleurent; mais nous le délivrerons!...

« En prononçant ces paroles avec force, mon père détacha du mur un crucifix qui y était suspendu; il le plaça sur la table, et étendant le bras, il s'écria : Mes amis, jurons tous sur l'image de Jésus-Christ de délivrer son ministre. Nous le jurons! nous le jurons! dirent tous les hommes en s'avançant autour de la table et en levant la main.

« Dieu vous entend et vous bénira, dit ma mère. Un vieillard ajouta : Mes enfants, nous n'avons pas entendu la messe aujourd'hui, prions ensemble. Il tira son chapelet; tous se mirent à genoux et le récitèrent à voix haute.

« Le chapelet durait encore. Tout-à-coup nous entendons un grand bruit auprès de la maison. Aux armes! aux armes! criait-on autour de nous. Mon père s'élance à la cheminée, il y prend son fusil; mes frères l'imitent. Avant de sortir de la chaumière, mon père avait passé son chapelet autour de son cou; les autres paysans en font autant. Le jeune Guillon, qui était mon prétendu et que j'aimais comme moi-même, s'approcha de moi, et me dit : Marie, je n'ai point de chapelet, donnez-moi le vôtre. Il se mit à genoux, et je lui attachai mon rosaire et mon sacré-cœur de Jésus sur la poitrine. A présent, s'écria-t-il en se relevant, où trouverai-je un fusil? — Venez, lui répondis-je; et j'en décrochai un qui était dans une petite chambre à côté. Il m'embrassa, me dit adieu : je l'aimais trop pour le retenir. Je le vis courir dans les champs pour rattraper mon père. Il se retourna, cria : *Vive le Roi!* Je voulus lui répondre; mais je n'en pouvais plus, et je me mis à fondre en larmes. Ma mère vint à moi, et, en me prenant par la main, elle me reprocha doucement ma douleur. — Tu ne l'aimes donc pas, me disait-elle, tu pleures? et il va faire

son devoir ; il va se battre pour son Dieu et pour son Roi... Aimerais-tu mieux qu'il restat ?

« — Oh ! non, ma mère, m'écriai-je ; je veux qu'il fasse son devoir, mais je crains...

— « Ne crains rien, répartit ma mère : *Dieu est avec lui.*

« J'essuyai mes larmes ; nous remîmes la maison en ordre, et de temps en temps j'allais à la porte pour écouter. On ne les entendait plus. Enfin, vers le soir, nous crûmes distinguer du bruit ; c'était un cavalier qui galopait et qui venait de notre côté. Nous sortîmes, et bientôt nous reconnûmes le plus jeune de mes frères.

« En nous apercevant, il cria : — Nous l'avons ! nous l'avons ! M. le curé est délivré ; *les patriotes* sont en pleines déroute ; nous nous sommes bien conduits, ma mère : mon père a été content de nous !

« — Et Guillon ? allais-je dire. Mon frère me comprit et ajouta : Il s'est battu comme un lion, et les balles qui tombaient autour de nous comme la grêle, ne l'ont pas touché.

« Il n'y avait que quelques heures que j'avais pleuré de chagrin, et voilà que maintenant je pleurais de joie.

« Mon frère se hâta de nous apprendre qu'auprès de Maucontant ils avaient trouvé un rassemblement de plus de quarante paroisses, commandé par M.

d'Asson ; que Châtillon serait attaqué le lendemain ; que mon père nous ordonnait de venir le rejoindre tout de suite, parce que dans la nuit, on devait nous arrêter dans notre chaumière, où les patriotes disaient qu'il y avait des assemblées de *nobles et de prêtres*.

« Allons, dit ma mère, il faut obéir ; voilà les mauvais jours qui commencent. O mes enfants ! il faut quitter notre maison. Qui sait quand nous y reviendrons ? Mais que la volonté du bon Dieu soit faite !...

« Que la volonté de Dieu soit faite ! répétai-je ; et je pensai à Guillon que j'allais revoir, à mon père, à mes frères avec lesquels j'allais me trouver.

« Après avoir pris ce que nous avions de plus précieux dans nos armoires et nos coffres, nous cachâmes ce que nous ne pouvions emporter, et ma mère et moi montâmes sur le cheval de mon frère qui marchait à côté de nous.

— Ma pauvre mère regardait souvent en arrière pour voir encore une fois notre maison. Moi, je portais tous mes regards en avant pour apercevoir un peu plus tôt la troupe royaliste. Elle venait de faire halte dans un bois pour y passer la nuit. Quand nous la rejoignîmes, il faisait tout à fait sombre. On ne voyait pas, mais on entendait, à une certaine distance, cette multitude d'hommes qui allaient et venaient, causaient et riaient ensemble. Dans ce

bruit confus, des voix s'élevaient plus haut : c'étaient celles des chefs qui donnaient des ordres. Des sentinelles nous reconnurent avant de nous laisser entrer dans le bois, et nous permirent de passer. Nous allâmes rejoindre beaucoup de femmes qui, ainsi que nous, avaient eu peur des bleus.

« Mon père, mes frères et Guillon arrivèrent bientôt. Nous voilà tous réunis, dit mon père : allons mes amis, à la garde de Dieu, à la guerre comme à la guerre. Il faut que les femmes des royalistes aient du cœur comme leurs maris. Guillon donna son manteau à ma mère, et l'étendit pour elle sur un tas de feuilles sèches. Ma mère le remercia en souriant, et m'appela en disant : Il y a place pour deux, n'est-ce pas, mon ami ?

« — En vérité, s'écria une femme qui était près de nous, vous vous arrangez pour dormir ; il s'agit bien de ça : nous allons avoir la messe un peu après minuit. Il faut que nous travaillions à l'autel ; car aujourd'hui les méchants s'emparent des églises, et ne nous laissent que les bois pour prier. Mais c'est égal, le jour de la justice viendra, et il sera rendu à chacun selon ses œuvres.

« C'est bien vrai, ajouta une de ses voisines, voilà que ça commence déjà : des dix bleus qui sont allés l'autre nuit arrêter M. le curé, six ont été tués aujourd'hui. Demain les autres le seront : car ils se sont réfugiés à Châtillon, et avant demain soir, nous

y seront pour y brûler leur arbre de liberté et leurs drapeaux tricolores.

« Pendant que l'on causait ainsi, nous vîmes cinq ou six personnes qui venaient de notre côté. Une d'elles portait une torche. A la lueur nous reconnûmes M. le curé, celui que mon père avait délivré. Il donnait le bras à M. Baudry d'Asson. Nous nous levâmes toutes, et le bon vieillard se mit à nous parler avec sa douceur et sa gaîté ordinaires. Il demanda si l'on avait tout ce qu'il fallait pour l'autel. Les femmes répondirent que tout était préparé, et qu'il n'avait plus qu'à désigner l'endroit où il voudrait dire la messe. Ce sera répliqua-t-il, au pied du grand chêne de la bonne Vierge. Il y a là un rocher qui portera la pierre sacrée, et puis, vous le savez, on implore jamais en vain la Mère du Sauveur. L'image devant laquelle nous allons prier a fait plus d'un miracle.

« Oh ! oui, dirent plusieurs voix dans la foule, *Notre-Dame du gros chêne* a bien annoncé nos malheurs. Des personnes très-respectables assurent qu'elles l'ont vue répandre des larmes le jour où les *patriotes* sont allés insulter notre bon Roi, la Reine et la famille Royale jusque dans leur palais.

« Ce qu'il y a de certain, ce que tout le monde sait, c'est que, plus d'une semaine avant le 10 août, la bonne Vierge refusait toutes les fleurs qu'on lui portait ; les roses dont on la couronnait

étaient changées en fleurs noires et tristes.

« Une autre fois, nous voulions chanter devant elle des cantiques de joies, et malgré nous, nous entonnâmes la complainte des Sept-Douleurs et le *Stabat Mater*.

« La nuit était avancée, nous allâmes tout préparer pour la messe ; nous mîmes des planches sur le bloc de rocher ; la pierre sacrée fut posée au milieu ; attachée aux branches des arbres, une grande voile blanche formait comme un dais. Au dessus de l'autel, sur le tronc du gros chêne, on appuya un crucifix : c'était celui qui avait reçu le serment de mon père et de sa petite troupe. Ma mère l'avait apporté avec ce que nous avions de plus précieux.

« A quelques pieds au-dessus du crucifix, dans une petite niche tapissée de mousse et toute entourée de fleurs nouvelles, se voyait l'image miraculeuse de la Sainte Vierge. On avait aussi mis des lis et des roses blanches dans des gobelets d'argent qui ornaient l'autel. La nuit était si calme, que la flamme des cierges était à peine agitée.

« A l'entour du vieil arbre, il y avait un grand espace vide ; c'était là que la foule s'était prosternée, des torches placées de distance en distance l'éclairaient. Les femmes étaient les plus rapprochées de l'autel, et les hommes armés de fusils, de fourches et de faux, formaient, derrière elles, comme une une muraille de défense.

« La messe commença. Tout le monde priait avec tant de ferveur, il y avait un tel silence, que les rossignols, trompés, chantaient, comme s'ils avaient été seuls dans la forêt...

« Au moment de l'élévation, de jeunes filles entonnèrent le cantique : *Adorons ici notre Dieu*

« Alors vraiment, je crus voir Dieu descendre au milieu de ses défenseurs. Jamais ma foi n'avait été aussi vive. Je priai pour tous ceux que j'aimais : ma mère, mon père, mes frères n'étaient pas seuls dans ma pensée.

« Le prêtre venait de communier, nous entendons quelques coups de fusils, sur la lisière du bois.

« C'étaient les sentinelles avancées qui avaient été surprises par l'arrivée des bleus. La fusillade augmente ; les femmes effrayées jettent des cris perçants ; on cherche en vain à les rassurer. Nos soldats, formant toujours une défense autour d'elles, font face à l'ennemi. Un grand nombre de patriotes a pénétré dans l'épaisseur du bois. A leurs cris de *Vive la République !* nous répondons par des cris de *Vive le Roi ! Vive la religion !* Les torches sont éteintes, le combat s'engage dans l'obscurité. Je crus que j'allais mourir ; je me jetai près de ma mère, et j'embrassai l'autel. On ne voyait un peu que lorsque les fusils venaient à partir : c'étaient comme des éclairs qui se succédaient. J'aperçus mon père, entouré de ses enfants et de Guillon : il se battait en désespéré. Les

bleus continuaient d'arriver comme un torrent qui grossissait toujours. Nous entendîmes bientôt quelques-uns des nôtres qui criaient : « Sauve qui peut ! *égaillez-vous*, les gars ! »

« Non, non, répétaient les chefs, résistons et repoussons hors du bois ces hommes impies qui insultent Dieu et les rois... Nous, nous adorons Dieu, et il nous donnera la victoire.

« Toutes les paroles, tous les efforts furent vains : la frayeur s'était emparée de nos paysans ; rien ne pouvait plus les arrêter ; ils fuyaient dans tous les sens, à travers les *fourrés* de la forêt... Alors je fus séparée de ma mère. Je l'appelais... j'appelais mon père... mais sa voix se perdait dans le bruit de la déroute et de la bataille... Il faisait si noir, que l'on voyait à peine à deux pas devant soi...

« Tout à coup, une grande lueur me montre qu'en croyant m'éloigner, je n'avais fait que tourner à l'entour de l'autel... j'en étais encore tout près. Un tas de hardes et d'effets abandonnés, dans le désordre de la fuite, avait pris feu, et éclairait l'espace qui entourait le gros chêne.

« Quelques gobelets d'argent qui brillaient sur l'autel, où peut-être le désir du sacrilége, avaient tenté des soldats patriotes. J'en vis plusieurs qui s'élançaient de ce côté.

« Le prêtre, qui n'avait point encore quitté son aube, reparut alors : d'une main il tenait le calice

qu'il avait voulu soustraire aux profanations; de l'autre, le crucifix. « A moi! royalistes! s'écriait-il; à moi ! les impies outragent votre Dieu! souffrirez-vous qu'ils renversent son autel, et qu'ils foulent aux pieds son image? »

«Quelques hommes qui s'étaient éloignés revinrent à la voix du curé. Parmi eux, je reconnus Guillon; il accourait le premier. Il n'avait plus de chapeau; son front était entouré d'un mouchoir tout ensanglanté; mais sa blessure ne l'empêchait pas de se battre. Il arrive à l'autel; ses amis le suivent. Le prêtre est encore une fois entouré de royalistes; il élève le crucifix; il exhorte à combattre pour Dieu et le Roi; il promet le ciel à celui qui mourra pour une si sainte cause...et lui-même meurt à l'instant; une balle vient le frapper... il tombe.

« La frayeur s'empare de nouveau de ceux qui étaient accourus pour le défendre. Ils cherchent à se sauver; quelques-uns y parviennent; d'autres succombent... Guilion est debout encore, et se bat avec une nouvelle fureur : il a vu un *patriote* marcher sur la poitrine du prêtre expirant, arracher le crucifix de sa main raidie par la mort, et fouler aux pieds l'image de Dieu.

« Entouré d'ennemis, couvert de blessures, perdant son sang, Guillon résiste toujours. Les patriotes, étonnés d'une valeur si opiniâtre, lui crient : «Rends-toi! rends-toi! »

« Rendez-moi mon Dieu ! » répondit-il, et il expire.

« Il n'y avait plus rien à prendre, plus de sacrilége à commettre, plus de soldats royalistes à tuer; les ennemis s'en allaient. En passant près de l'arbre où je m'étais cachée, ils me virent et me prirent. J'aurais pu me sauver, que je n'aurais pas essayé de le faire. Pour que l'on me tuât à côté de Guillon, je me mis à crier : Vive le Roi ! Ils n'y firent pas attention, et me conduisirent à Châtillon. Il y avait bien d'autres prisonnières que moi !...

« Le lendemain, Châtillon fut pris par les royalistes. Mes frères et ma mère me découvrirent dans une maison où je m'étais cachée pour pleurer. Hélas! je ne connaissais pas toutes mes pertes ? je ne pleurais que Guillon, et mon père aussi avait péri dans la forêt.

« Voilà, Monsieur, comme la guerre a débuté pour moi. Depuis, ma mère est morte en prison, et mes frères sont morts sur des champs de bataille. Je suis la seule qui reste de la famille. Je garde le souvenir de ceux que j'ai perdus; je prie le bon Dieu pour eux ; je fais quelque bien avec l'argent que je gagne, et je supporte la vie : car tous les malheurs qui ne viennent pas de nos fautes peuvent être supportés. »

Adieu cher Eugène. Je vous envoie cette longue histoire, parce qu'elle peint le commencement de la guerre. Adieu écrivez-moi.

LETTRE XI.

Léon à René.

Mont-Valérien.

Il faut que nous soyons justes avec vous, mon cher René, et que nous répondions par des *histoires* à celles que vous nous envoyez. Hier, je racontais à Eugène une conversion à laquelle j'ai travaillé ; et il y a pris un tel intérêt, que je crois qu'elle en aura aussi pour vous.

La misère que nous voyons à Paris ne ressemble point à celle des provinces ; tous les jours nous sommes appelés chez des malheureux qui manquent de tout, et cependant il y a encore autour d'eux, et même dans leurs manières, quelque chose qui contraste avec la pauvreté, un souvenir de luxe ou de plaisir, là où il n'y a pas de pain. La misère du mendiant que vous rencontrez à la porte de l'église vous fait moins de mal que cette misère déguisée, et est bien plus facile à secourir. Dernièrement, j'ai vu tout ce que cette pauvreté qui veut se cacher a de cruel et de pénible. Le Vendredi-Saint, j'avais assisté à l'office à Notre-Dame, et je m'étais mêlé à un groupe de peuple qui se rapprochait d'un des autels pour l'adoration de la croix.

La vaste basilique était presque vide, et cette absence de fidèles ajoutait à la tristesse du jour. Le crucifix venait d'être exposé sur un autel; les vieillards, les femmes, les petits enfants, quelques soldats, s'agenouillaient tour à tour et baisaient respectueusement le bois sacré. Je remarquai, pendant cette cérémonie, dix à douze jeunes gens que j'aurais pris pour des artisans, si un air de paresse, si une démarche nonchalante et une mise qui n'était pas celle des ouvriers, ne m'avaient fait voir que c'étaient de ces êtres inoccupés, dont Paris compte un si grand nombre; de ces malheureux qui, sur nos places publiques et sur nos promenades, traînent péniblement, pendant le jour, leur dangereuse oisiveté, et qui, le soir, obstruent les portes des salles de spectacle et veulent du plaisir... quand ils n'ont pas de pain.

Ces jeunes esprits forts riaient, causaient ensemble, et tournaient en ridicule ce qui se passait sous leurs yeux. J'en distinguai un parmi eux : l'expression de sa figure me semblait douce et agréable. Il avait beau chercher à rire, quelque chose de triste se voyait dans ses traits flétris; il avait l'air gêné, au milieu de ses camarades, et cependant il semblait craindre de les quitter.

Une femme qui venait d'adorer la croix passa auprès de ce groupe; elle tenait son chapelet à la main, et priait avec ferveur : elle fut insultée par

de grossiers propos. Elle ne répondit point. Je la vis seulement lever les yeux ; elle les fixa un instant sur le jeune homme que j'avais remarqué. Je le vis rougir. La femme continua à marcher vers la porte. Avant d'y arriver, elle détourna encore la tête. l'embarras de celui que je croyais son fils redoubla d'une manière visible. Il s'éloigna dans une aile de l'église ; ses compagnons le suivirent, et bientôt ils sortirent tous.

Je restai à dire mon office près de la croix exposée à la vénération des fidèles. Ils se succédaient et venaient en silence baiser les plaies divines et les autels dépouillés. Dans le nombre, je reconnus le malheureux qui m'avait paru moins corrompu que ceux qui l'entouraient ; il était revenu seul, et se glissait comme furtivement du côté de la croix.

Souvent il regardait en arrière pour s'assurer que ses compagnons ne le voyaient pas. Ils s'arrêta pendant quelque temps, auprès d'un pilier : ses lèvres étaient agitées ; elles murmuraient sans doute une prière que sa mère lui avait apprise, et dont il se ressouvenait encore. Il reporta ses regards vers la porte, et, ne voyant aucun de ses amis, il tomba à genoux ; ses grands yeux bleus déjà à moitié éteints se tournèrent vers le ciel. Il pria ainsi pendant quelques minutes, et, se levant vint se prosterner devant le crucifix. Comme il se baissait pour y porter les lèvres, je pus voir de près la misère de ce pau-

vre jeune homme. Sa veste trop étroite, sa chemise en lambeaux, me laissait apercevoir sur sa poitrine amaigrie un ruban noir portant un scapulaire.

Ce signe de piété sur cet être que j'avais vu, il n'y avait que peu d'instants, en si mauvaise compagnie, me frappa. Je continuai à suivre tous ses mouvements. Quand il se releva de l'adoration, son visage si pâle, était animé par une douce rougeur ; mais cette rougeur ne dura pas longtemps : je la vis s'effacer sur ses traits, et la pâleur que j'avais d'abord remarquée reprendre sa place. L'office divin était terminé ; on sortait de l'église. Je suivis le jeune inconnu. La femme que j'avais cru sa mère attendait et priait, debout, près de la porte. Elle reconnut celui qu'elle cherchait ; elle prit de l'eau bénite, et avec un sourire de tendresse et de bonheur, elle lui tendit la main. Il toucha cette main, et fit le signe de la croix. A peine étaient-ils hors de l'église, que la femme s'appuya sur le bras de l'adolescent. Je ne m'étais pas trompé, c'était bien sa mère.

« Oh ! mon enfant cela te portera bonheur... Le bon Dieu aura pitié de nous... As-tu prié pour moi et pour lui ? » Le fils, attendri, porta la main qu'il tenait dans les siennes à ses lèvres, à ses yeux, et la mouilla de ses larmes... ce fut là toute sa réponse.

Ils traversèrent la place, prirent une petite rue détournée, et entrèrent dans une maison dont l'extérieur annonçait la pauvreté.

J'écrivis sur mes tablettes le nom de la rue et le numéro de la maison, et je me proposai bien d'y prendre des informations. J'y voyais la possibilité de sauver une âme et de soulager un peu la misère.

Le lendemain, je revins ; je frappai à la porte ; la mère m'ouvrit. Je lui dis que c'était à elle que je voulais parler. Elle me pria de la suivre. Nous montâmes un mauvais escalier; arrivés au cinquième étage, elle me fit entrer chez elle.

Son fils, étendu sur un grabat, dormait ; sa figure était tachetée de plaques rouges, sa respiration agitée. Elle me le montra, et me dit en essuyant une larme : « Pauvre enfant ! il est bien souffrant. » Elle prit une de ses mains. « Il a froid, et cependant voyez comme son front est couvert de sueur. » Elle ôta son châle et l'étendit sur lui.

« Ce sera pour lui que je vous parlerai, Monsieur, ajouta-t-elle ; c'est pour le secourir que Dieu vous envoie vers nous : que son nom soit béni ! »

Pendant que cette femme me parlait et qu'elle se penchait sur son enfant pour l'examiner, je regardais la chambre où j'étais. Des guitares, des lyres, des couronnes de fleurs artificielles et des lauriers fanés étaient appendus aux murs, où l'on ne voyait plus que quelques lambeaux de tapisseries. Des manteaux de soie usés et couverts de paillettes étaient jetés pêle-mêle avec des vêtements grossiers.

Au milieu de tous ces objets, au moins très-pro-

anes, je fus frappé de voir sur la cheminée, parmi les porcelaines cassées, un petit crucifix en bois noir.

La pauvre mère, après avoir posé bien doucement ses lèvres sur le front brûlant de son fils, m'offrit une chaise. Je lui racontai que, la veille, à Notre-Dame, j'avais remarqué son enfant; que d'abord, je l'avais vu dans un groupe de jeunes gens qui se moquaient de nos saintes solennités, et qui étaient venus insulter Dieu jusque dans son temple; que, bientôt après, j'avais été étonné de le reconnaître parmi les fidèles qui adoraient la croix; qu'à ce signe de religion, j'avais espéré pouvoir sauver son âme en lui donnant des instructions et des avis, et que ce désir m'avait amené chez elle.

« Ah! s'écria-t-elle, Dieu a eu pitié de moi, et c'est lui, Monsieur, qui vous envoie vers nous.... pour vous intéresser davantage à mon fils, apprenez tous nos malheurs. Nous n'avons pas toujours été dans l'infortune. Quand je me suis mariée, j'avais de l'aisance. Mon mari était bien jeune; il aimait le plaisir, le spectacle surtout. La vue d'un théâtre le transportait; il y passait presque toutes ses soirées. Bientôt il prit en dégoût toute espèce de travail. Cependant nos moyens diminuaient. Je venais d'accoucher de mon Charles. Je fus longtemps malade. Je ne pouvais plus travailler. La misère commençait à se faire sentir. Je voyais l'ennui de mon

mari se changer en humeur, quand le soir, je n'avais point à lui donner l'argent nécessaire pour aller à la comédie. Il s'emportait, menaçait de me quitter. Je lui montrais notre enfant : cela le ramenait un instant ; mais bientôt l'ennui revenait, et j'avais le chagrin de le voir sortir en jurant et en se plaignant de son sort. Le mien devint bientôt digne de pitié. Je fus abandonnée par l'homme que j'avais aimé plus que tout autre, par celui auquel j'avais donné tout ce que je possédais, par le père de mon Charles... C'était moi qui nourrissais mon pauvre enfant. Il en souffre aujourd'hui. Celui qui a bu un lait aigri par le chagrin, s'en ressent toute sa vie.

« Aussitôt que je pus sortir, je fis des recherches pour retrouver mon mari. Je le croyais attaché à quelque théâtre. Je ne me trompais pas. Je parvins à découvrir son logement. J'y allai avec notre enfant. Une femme étrangère me refusa la porte.... Je revins chez nous le cœur bien gros. La petite créature que je portais m'embrassait et souriait, et moi, je ne faisait que pleurer... Le temps a calmé ma douleur ; mais elle est encore comme un poids sur mon âme, et elle me tuera bientôt.. Hélas ! pourquoi vous parler de moi ? Cest Charles qu'il faut sauver. Voilà quinze ans que je souffre et que je me tais : car je ne puis me plaindre à mon fils des torts de son père ! Il y a bientôt trois ans qu'un homme vint, le soir, à la maison. Je n'y étais pas. Il dit à

Charles que son père demandait à le voir, et lui indiqua sa demeure. Quand je rentrai, mon fils me raconta ce qui s'était passé ; et me demanda ce qu'il fallait faire.

« Obéir tout de suite, lui répondis-je ; aller, sans perdre un moment, chez ton père. Il souffre peut-être ; peut-être est-il bien malade. Mon enfant, l'étranger qui est venu de sa part... a-t-il parlé de moi?

« — Non, maman, répliqua Charles.

« — C'est égal... j'irai te conduire jusqu'à la porte. Je donnai à mon fils ses meilleurs habits, je bouclai ses beaux cheveux blonds ; et m'enveloppant dans un grand châle, je sortis avec lui.

« Après bien de la peine, nous arrivâmes au logement indiqué. Voilà la porte, dis-je à Charles, monte vite ; s'il est malade tu redescendras tout de suite me chercher. Je vais t'attendre dans cette église, à deux pas d'ici. J'attendis bien longtemps. Charles ne revenait pas. On allait fermer les portes de l'église ; je fus forcée de sortir. J'allai me placer près de la maison de celui que j'aimais encore, et qui ne pensait plus à moi. Craignant de rester à cette heure sur le seuil de la porte, j'entrai dans la maison. On me demanda ce que je voulais. Je réponds : Mon fils qui est chez M. Isidore. — Chez M. Isidore ! répliqua l'homme qui venait de me questionner. Ah bien ! s'il est là, il n'est pas près de redescendre ; il restera jusqu'à la fin.

« — Jusqu'à la fin ! m'écriai-je avec effroi. Monsieur, Monsieur, expliquez-vous ! Est-il donc si malade ? L'inconnu ne m'entendit pas ; il s'en était allé, Mon inquiétude était devenue trop forte ; je ne pouvais plus y tenir. Je montai le petit escalier ; tout en haut, je trouvai une porte entr'ouverte, je vis beaucoup de lumière ; et des éclats de rire et des chansons répétées en chœur vinrent jusqu'à moi.

« Ah ! que cette joie me fit de mal ! Charles la partageait, et déjà, peut-être, il ne pensait plus à sa mère ! Mon cœur fut près de se briser. Je voulus tout savoir. J'entrai, et, de la chambre où j'étais parvenue, je pus distinguer, dans une pièce voisine, mon fils à côté de son père ; ils étaient à table avec douze ou quinze autres personnes. Entre cette table surchargée de mets, de bouteilles et de fleurs, et l'appartement délabré où cette scène se passait, il y avait un grand contraste de luxe et de misère. Immobile, je regardais ; je fus aperçue par une femme... par celle qui m'avait déjà une fois empêché de voir Isidore. Elle me demanda pourquoi je me trouvais là, et ce que je voulais.

« — Je veux mon fils répondis-je.

« — Il est avec son père, me dit cette femme ; il y restera quelques jours. Retournez chez vous, nous vous le renverrons. En disant ces mots, elle me prenait par le bras pour me faire sortir.

« Alors je ne me possédai plus. Charles ! mon

Charles ! viens à ta mère ! on la chasse, on ne veut pas qu'elle te voie.

« Point de scène, ajouta-t-elle ; ne venez point ici troubler notre joie ; allez-vous-en. Et elle allait encore mettre la main sur moi. Je me sauvai d'elle ; et poussant la porte, qui était entr'ouverte, je m'élançai dans la chambre de mon mari en criant : mon fils ! mon fils ! rendez-moi mon fils !

« Bravo ! bravo ! dit l'homme que j'avais tant aimé, c'est une superbe entrée de mélodrame ! » Et un long éclat de rire suivit ces cruelles paroles.

« Je n'en entendis pas davantage. Je tombai sans connaissance. Quand je repris mes sens, j'étais chez moi, couchée sur mon lit ; Charles était à mes côtés. Je bénis le ciel ; et tout ce qui venait de se passer ne me parut plus qu'un affreux rêve. Mais je devais bientôt voir que c'était plus qu'un rêve.

« Mon fils, toujours bon pour moi, n'était plus le même. Notre misère et la triste vie qu'il menait avec moi lui semblaient insupportables. Chez son père, il avait cru voir le plaisir ; on n'y parlait que de fêtes, de danses et de spectacles : chez moi, il ne trouvait que tristesse, solitude et abandon.

« Pauvre enfant ! il ne fut donc pas bien coupable. Un jour il me quitta encore ; mais alors je me portais bien. Son père était venu le chercher, pendant que j'étais à l'église. En rentrant, une de mes voisines me remit un billet qui me disait :

« Charles perd son temps avec vous; je le re-
« prends. Il m'appartient, et sera heureux avec
« moi. Je viens de lui avoir un engagement à un
« de nos premiers théâtres; il y brillera bientôt.
« Ne faites aucunes démarches pour le r'avoir, elles
« seraient toutes inutiles. « ISIDORE. »

« Sur un coin du billet, mon fils avait écrit à la hâte, et à l'insu de son père : « Maman, je t'aimerai toujours. » Ce peu de mots m'empêcha de mourir de douleur; car, sans l'espérance d'être encore aimée de mon fils, qu'est-ce qui aurait pu me décider à vivre ? Ma solitude n'était-elle pas devenue trop affreuse pour être supportée ?... Il était si facile de me délivrer de toutes mes souffrances !... un seul instant suffisait. Souvent j'avais entendu lire dans les journaux des récits de suicides. On ne les blâmait jamais; ils étaient toujours racontés comme des choses ordinaires. Sans laisser une mémoire flétrie, je pouvais donc me détruire. Ah ! j'aurais succombé à cette tentation de l'enfer, sans l'espoir que Charles m'aimait encore, et qu'un jour, il reviendrait à moi.

« Ce jour tarda bien à mon impatience; mais enfin il arriva. Le chagrin et l'excès de travail m'avaient exténuée; je tombai tout à fait malade ; je ne pouvais plus me servir. Une de mes voisines vint me soigner, et m'amena bientôt une de ces dames

de charité qui consacrent leur vie à secourir la souffrance et la misère. Tous les secours me furent donnés; mais c'était Charles qui manquait à mon existence; ma santé s'en était allée avec lui. Dans la fièvre qui m'agitait, je répétais sans cesse son nom. Je croyais que j'allais mourir, et je voulais l'embrasser encore.

« La femme qui me soignait entreprit de me l'amener. Un soir, elle arriva chez moi, au moment où j'allais recevoir le bon Dieu; car le curé, qui était venu me voir, avait pensé que je n'avais plus que quelques instants à vivre.

« Au moment de m'administrer, l'excellent prêtre me dit que Dieu me réservait des consolations sur la terre, que je reverrais encore mon fils.

« Oh ! m'écriai-je, que je le revoie un instant... et qu'après, la volonté de Dieu s'accomplisse !

« Bénissez donc le Seigneur, ajouta le curé, voici votre enfant... » Et en effet Charles était dans mes bras... je l'embrassais, je le pressais sur mon sein, et je sentais que la vie me revenait.

« Je lui dis de se mettre à genoux, à côté de mon lit, et je reçus le Dieu de bonté qui venait de me rendre mon fils. Mon cœur était rempli d'amour et de reconnaissance. Jamais je ne priai avec plus de ferveur. La joie d'une mère qui retrouve son fils est loin d'offenser le Seigneur; aussi, tout en priant, je caressais mon Charles.

« Pendant qu'il pleurait et priait à côté de moi, je détachai un scapulaire que je portais, et je le passai à son cou, en recommandant mon fils à la Mère du Sauveur. Depuis il l'a toujours gardé.

« Le lendemain matin, j'étais beaucoup mieux; le bonheur est un si bon remède ! J'étais capable d'entendre Charles. Il me raconta les dangers, les fatigues et les souffrances de l'état que son père lui avait fait prendre. Il était attaché, comme danseur, au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

« Depuis quelques jours, me dit ce pauvre enfant, je savais que vous étiez bien mal, et cependant je ne pouvais m'échapper de chez mon père. Depuis le matin jusqu'au soir, il me faisait répéter un ballet de sa composition. Je lui demandai la permission de venir vous voir. Il me la refusa en ajoutant : Qu'irais-tu y faire? T'attrister et pleurer; tu reviendrais avec du chagrin et les yeux gonflés de pleurs; et tu sais que ce soir j'ai besoin de tous tes moyens pour assurer le succès de mon ouvrage.

« Obligé de rester loin de vous, je fus surveillé tout le jour par la femme qui demeure chez mon père.

« Hier au soir, comme j'arrivais, tout couronné de roses sur le théâtre, j'y trouvai votre bonne voisine; elle courut au-devant de moi, et me dit :

« Charles, votre mère se meurt ! elle est à toute extrémité !

« J'allais la suivre. Mon père arriva furieux, et me poussa rudement sur la scène, en me criant : « Tu vas manquer ton entrée ! »

« Le public qui m'aime, en me voyant, se mit à m'applaudir ; mais ce bruit d'applaudissements qui ordinairement me faisait tant de plaisir, me fut affreux. Je croyais vous entendre m'appeler ; je vous voyais tendre les mains vers moi ; je vous voyais mourir ; je ne pus résister davantage et je tombai sans connaissance... On m'emporta dans la coulisse, et là mon père me frappa et nous maudit tous les deux.

« L'homme chargé de la police du théâtre fut indigné des mauvais traitements que je venais d'éprouver. Je vis qu'il me plaignait, et je lui redis que ma mère était mourante ; qu'elle m'appelait auprès d'elle, et que c'était cette idée qui m'avait fait me trouver mal. Ce brave homme me promit qu'à la fin du spectacle, il m'amènerait chez vous. J'essuyai mes larmes, et, le cœur bien gros, je revins danser sur le théâtre, pendant que vous étiez à l'agonie. Oh ! ma mère, arrachez-moi à cette affreuse existence, retenez-moi près de vous. Le commissaire qui m'a ramené hier au soir doit venir vous voir aujourd'hui : parlez-lui, et qu'il empêche mon père de me reprendre. Si vous saviez combien la femme qui est avec lui me fait souffrir ! »

« J'assurai mon enfant qu'il ne me quitterait plus. Je me levai, et bien faible encore, j'allai trouver le

préfet de police ; je lui contai tout. Il me tranquillisa. Je quittai le logement que j'occupais, et vins m'établir ici. J'y suis depuis près d'un an, mais j'ai le chagrin de voir dépérir mon fils. Le temps qu'il a passé au théâtre a usé sa jeunesse. Là, quelle est la sauve-garde de l'innocence ? Il n'en est aucune ; tout séduit et rien ne défend. La vie qu'il mène avec moi doit lui paraître triste et monotone. Quelques jeunes gens du voisinage viennent le voir ; ils se promènent ensemble, et je redoute pour lui ces nouvelles liaisons. Beaucoup d'entre eux n'ont jamais entendu parler de Dieu ; quelques-uns même n'ont pas été baptisés. Il était avec eux quand vous le vîtes hier à Notre-Dame. Tout ce qui est spectacle attire ces malheureux enfants. Ils sont bien à plaindre, et leurs parents bien coupables ! »

Pendant la dernière partie de ce récit, Charles s'était éveillé. J'allai m'asseoir près de lui ; je lui pris la main : elle était encore brûlante. Je lui dis que je venais pour le guérir et consoler sa mère. Je lui parlai de Dieu.

« Ah ! s'écria-t-il je l'ai bien offensé. Croyez-vous qu'il me pardonne ?... » Puis, s'approchant de mon oreille, il ajouta bien bas : Croyez-vous que je sois près de mourir ? »

« — Mon enfant, répondis-je, Dieu vous pardonnera, et vous vivrez pour le servir et pour soigner votre mère.

« — Oh ! oui, répliqua-t-il : Dieu et ma mère, voilà tout ce que je veux aimer !

« — Et ton père ! et ton père, dit la malheureuse épouse ; il faut l'aimer aussi et prier pour lui. »

L'enfant jeta ses bras autour du cou de sa mère, et répéta plusieurs fois : « Console-toi, maman, nous prierons ensemble. »

Avant de les quitter, je les rassurai tous les deux et leur remis des secours que la charité m'avait chargé de distribuer. Le lendemain, je revins avec un médecin. Il ordonna le lait et l'air de la campagne. Au bout de trois jours, je procurai à cette famille qui m'intéressait de plus en plus, un petit logement pour quelque temps, près de notre communauté, et j'eus bientôt le bonheur de les y voir heureux. Ils venaient souvent remercier Dieu à notre chapelle.

Ainsi que le malheur, la reconnaissance ouvre l'âme à la piété. Celle de Charles comprit bientôt tout ce que la Providence faisait pour le sauver. Son cœur donna de l'intelligence à son esprit : en peu de temps, il fut assez instruit pour pouvoir être admis au nombre des jeunes gens qui devaient faire leur première communion à sa paroisse. A mesure que le grand jour approchait, je voyais l'imagination de mon jeune néophyte s'exalter. Il sentait que sa vie passée avait été moins pure que celle des enfants qui assistaient avec lui aux instructions. Il me répétait

souvent : « Ils sont dignes d'envie, eux, ils n'ont pas besoin de repentir ; mais moi, croyez-vous que Dieu m'ait pardonné ? » Sans vouloir lui ôter cette crainte salutaire, je lui citais de plus grands pécheurs que lui qui étaient devenus des Saints, et je rassurais ainsi son âme sans effacer ses regrets, ni le souvenir de ses fautes.

Enfin, le jour de la communion arriva ; je me rendis à Paris ; l'église était remplie par tous ces enfants, dans leurs plus beaux habits. Leurs mères, transportées d'une sainte joie, y étaient aussi, et priaient la Mère de Jésus de bénir leurs fils qui allaient s'approcher du sien.

J'étais dans la sacristie. Je vis arriver Charles. Il courut à moi. Je crus que le ressouvenir d'un péché le ramenait à confesse. Il me montra un billet qui ne contenait que ces mots :

« J'ai fait une chute affreuse ; je vais mourir. Je voudrais te voir. Viens embrasser ton père.

« ISIDORE. »

— Eh bien ! mon enfant, qu'allez-vous faire ?
« — D'abord, recevoir Dieu, me répondit-il, avec une sainte confiance ; recevoir celui qui est la lumière et la vie, et quand je l'aurai reçu dans mon cœur, j'irai près de mon père ; je lui parlerai, ou plutôt Dieu lui parlera par ma bouche. Oh ! quel bonheur si je pouvais assurer à celui qui m'a donné des

jours qui finissent, une vie qui ne finira pas ! »

Ému jusqu'aux larmes, je lui dis : « Charles, vous vous conduisez en vrai chrétien. Dieu vous bénira et bénira votre père. »

« — Ah ! s'écria-t-il, sa conversion et le bonheur de ma mère, voilà tout ce que je demanderai au Seigneur, alors que mes lèvres s'entr'ouvriront pour le recevoir.

« — Votre prière sera exaucée, » ajoutai-je ; et nous nous rendîmes au chœur.

La messe commença. Charles se prosterna. Je le voyais prier avec ferveur. Ses grands yeux bleus, en s'élevant vers le ciel, laissaient échapper des larmes. Sa mère le regardait aussi : elle ne savait pas ce qui faisait couler ses pleurs ; elle ignorait le danger d'Isidore ; elle n'attribuait l'émotion de son fils qu'à une tendre piété.

Le moment de la communion était venu : les anges de la terre, dans un pieux recueillement, allèrent deux à deux au-devant de leur Créateur. Je suivis des yeux l'enfant dont le bonheur m'intéressait tant ; je le vis s'agenouiller à la table sainte ; son âme ne tenait plus à la terre que par le souvenir de son père et de sa mère. Ce n'était plus que des liens aussi sacrés qui l'attachaient ici-bas ; toutes ses autres pensées étaient pour le ciel. Son action de grâces fut fervente et courte. Il se leva, vint à moi, et me dit : « A présent je cours à mon père. J'ai fait un

vœu. Oh ! ne me refusez pas ; venez avec moi.»

Nous prîmes une voiture : en moins d'une demi-heure, nous étions à la maison du malheureux Isidore. Charles monta seul à son appartement ; il trouva son père expirant. L'étrangère n'était plus avec lui : le voyant près de mourir, elle l'avait abandonné.

Charles se jeta près du lit : il prit les mains du mourant, l'appela des noms les plus tendres, et, à force de soins et de caresses, se fit reconnaître.

Il n'y avait plus d'espoir ; les vomissements de sang ne pouvaient être arrêtés. Avec beaucoup de peine, et d'une voix bien faible, Isidore dit à son fils : « Il y a bien longtemps que je ne t'ai vu, es-tu heureux ?

« — Oh ! oui, répondit Charles. Aujourd'hui, si vous vous portiez bien, si je vous voyais à côté de ma mère, il ne me manquerait rien.

« — Ta mère ! je l'ai trop fait souffrir... ne m'en parle pas.

« — Je vous en parlerai ; je vous dirai qu'elle vous aime toujours, qu'il n'y a pas d'instant où elle ne prie Dieu pour vous.

« — Elle prie Dieu, elle croit en Dieu : en est-elle moins à plaindre ? Elle est pauvre ; je l'ai ruinée, je l'ai réduite à la misère.

« — Elle y est résignée ; elle ne vous en veut pas. Elle sert Dieu et m'apprend à le servir.

« — Ainsi, tu es donc aussi dévot ? Eh bien ! prie

pour moi : car moi je ne sais pas prier... je ne sais pas croire.

« — Ah ! croyez, mon père, croyez, pour pouvoir espérer. Dieu vous attend...

« — Charles, dit le moribond en se soulevant à moitié et en serrant le bras de son fils, Charles, tu dis que Dieu m'attend... veux-tu donc m'effrayer ?

« — Vous effrayer ! non : je veux vous convaincre que la miséricorde de Dieu est plus grande que vos fautes... O mon père ! laissez-moi vous amener un prêtre.

« — Un prêtre ! répéta Isidore.

« — Oui ; l'ami, le bienfaiteur de votre fils ; celui qui a secouru notre misère, qui m'a guéri de mes souffrances, qui a éclairé mon âme, et qui m'a mis à même de recevoir mon Dieu. Aujourd'hui, j'ai fait ma première communion. Le Sauveur qui est mort pour les péchés du monde, est dans mon cœur... O mon père ! écoutez son ministre. Il attend près d'ici. Dites, dites, je vous en conjure, qu'il peut venir et que vous ne le repousserez pas.

« — Il t'a fait du bien, qu'il vienne, je le remercierai. »

L'enfant n'en entend pas davantage, il part comme un trait, et me conduit près de son père, qui en me voyant entrer, me dit : « Monsieur, je vous remercie ; vous avez fait du bien à mon fils.

« — Je veux vous en faire aussi, répliquai-j

Charles est heureux : en lui enseignant la religion, je lui ai appris le bonheur.

« — Il est trop tard, répondit Isidore. Laissez moi mourir en paix ; laissez-moi finir... » En prononçant ces paroles, il étendait les bras pour me repousser. Charles tomba à genoux. « O mon père ! mon père ! s'écria-t-il, ne rejetez pas le salut qui vous est envoyé. Je mourrai de douleur si vous ne m'accordez pas ma prière. Vous allez mourir, dites-vous, et vous détournez la vue de votre Charles ; vous ne voulez plus le voir ; vous ne voulez plus l'entendre. Ne sentez-vous pas mes larmes sur vos mains ! Au nom de tout ce que vous avez aimé, mon père, laissez le prêtre du Seigneur vous parler des miséricordes divines ; accordez-lui votre confiance et confessez vos fautes. »

Les larmes, les sanglots, les prières de Charles avaient vaincu le moribond. Il se retourna du côté de son fils... « Eh bien ! je cède, dit-il. Laisse-moi avec Monsieur, et va chercher ta mère : il faut qu'elle me pardonne. » Transporté de bonheur, Charles embrassa son père, se jeta à mon cou et courut avertir sa mère. Tous les deux revinrent bientôt. Le malade s'était confessé. En apercevant celle qu'il avait tant fait souffrir, il voulut parler ; mais les paroles moururent sur ses lèvres. Il retomba sans connaissance sur son oreiller. Sa femme et son fils passèrent leurs bras sous sa tête appesantie ; leurs larmes ruisselaient sur son visage pâle et déjà dé-

composé. Au bout de quelques minutes, il revint à lui, se pencha sur Charles, et me demanda : « M'a-t-elle pardonné ?

« — Que parles-tu de pardon ? se hâta de dire la femme d'Isidore ; c'est de bonheur qu'il faut parler aujourd'hui.

« — Et de mort, ajouta le malade : car, je le sens, je n'ai plus que quelques instants à vivre, mais les derniers instants ne seront pas sans douceur. Toi, tu m'assures que tu m'as pardonné, et cet ange, notre enfant, m'a ouvert la porte du ciel, en me décidant à me réconcilier avec Dieu. »

En entendant ces paroles, Charles pleurait de joie et en même temps de douleur. Il se disait : Mon père est revenu à des idées religieuses, mais il va quitter ce monde, et ma pauvre mère, qui a souffert si longtemps, ne se sera réjouie qu'un moment.

D'après les désirs d'Isidore, j'avais envoyé prévenir le curé de la paroisse. Il arriva : l'épouse et le fils tombèrent à genoux près du lit, et l'extrême-onction fut administrée au malade.

Pendant les prières des agonisants, je n'entendis que les sanglots de Charles et de sa mère, et les râlements de la poitrine d'Isidore, qui se remplissait de sang. A ces mots : *Partez, âme chrétienne,* le pécheur repentant se souleva un peu, et dit d'une voix éteinte : « Je vais au Dieu de mon fils ! » Il laissa retomber sa tête. Les prières continuèrent, mais il

ne les entendait plus..... il avait cessé de vivre et de souffrir.

Je reconduisis à leur logement l'épouse et l'enfant éplorés. Leur douleur était calme et sans éclats. Une fin religieuse peut seule adoucir les horreurs de la mort.

Le lendemain, revenu à Paris, je me rendis avec Charles, aux funérailles d'Isidore, mon jeune ami m'apprit la résolution qu'il avait prise, le vœu qu'il avait fait la veille, en communiant : il avait juré, si son père mourait en chrétien, s'il écoutait sa voix, de s'attacher aux autels, et de consacrer sa vie entière au service de Dieu.

Depuis ce jour, il a tenu parole ; il se fait instruire pour être prêtre. En attendant, il offre l'encens, il porte la croix, il pare l'église, et sa vie est toute de piété. Sa mère et Dieu l'occupent seuls.

J'ai trouvé, mon cher René, du plaisir à vous raconter cette histoire de Charles. Ce qu'il a éprouvé, je l'ai ressenti, aussi, moi. L'idée d'avoir ouvert le ciel à une personne aimée, peut consoler de tout, même de la mort. Adieu..

LETTRE XII.

René à Eugène et à Léon.

Toulouse.

Ma réponse sera encore pour vous deux, mes chers amis. Me voilà dans le pays de Clémence Isaure. J'y suis depuis avant-hier. Hier, j'ai passé la soirée chez M. de C..., homme fort distingué par ses profondes connaissances et sa vaste érudition. Ce savant aimable et modeste tient à Toulouse une maison très-agréable. Un ami des lettres et des arts y est toujours bien reçu, s'il y apporte de bons principes, car M. de C... aime beaucoup la science, mais il estime encore plus la vertu, et l'on trouve chez lui, non-seulement ce que la ville a de plus marquant en esprit et en talents, mais encore ce qu'elle a de plus honorable et de plus vertueux.

Ce n'est, comme vous le pensez bien, à aucun de ces titres que je dois mon admission chez lui : mais il a été de tout temps l'ami de ma famille, et ma première visite a dû être pour lui. Dans son salon (chose rare aujourd'hui !) on cause, on discute, on ne dispute pas. On trouve autre chose que des journaux sur les tables, et l'on peut, sans passer pour pédant, parler littérature ou beaux-arts.

On m'y a montré un des membres les plus connus de la Société royale de Londres, le fameux S. B... Depuis plus de vingt ans, cet homme extraordinaire s'était retiré de la capitale des trois royaumes, et était allé s'établir dans la vallée la plus cachée et la plus solitaire du pays de Galles.

Là, séparé du monde, il vivait avec quelques amis qui venaient de temps en temps partager sa solitude et la douce vie qu'il y menait. Au dessus de la porte d'entrée de son petit château, il avait fait graver cette parodie d'un vers connu du Dante :

Vous qui entrez, laissez à la porte....
La politique.

Jamais un journal n'arrivait jusqu'à lui ; jamais ses amis ne proféraient une parole qui eût trait aux longs débats de l'Europe. La guerre qui dévastait les royaumes et les empires, le bruit des trônes croulants ne venaient point troubler sa paisible retraite ; il avait su se séparer entièrement du présent, si fécond en grands changements et en grands malheurs : il vivait dans le passé, et s'en trouvait bien. Mais comme ici-bas il faut que tout bonheur finisse, sa santé devint tout à coup mauvaise. Le pays qu'il habitait était trop froid pour lui ; on lui a consillé de voyager, de venir respirer dans le midi de notre belle France. Il est débarqué à Bordeaux, il y a peu de jours, et s'est empressé de venir à Toulouse, où il savait trouver M. de C..., qu'il avait connu en An-

gleterre, J'ai entendu cet Anglais se désespérer du changement qu'il remarquait en nous.

« Où sont, disait-il, les Français jadis si gais, si légers, si insouciants ? Partout en France, on s'occupe de politique, partout on lit des journaux ; nulle part je n'entends parler de plaisir ; encore moins de littérature et de sciences ! Qu'est donc devenue cette fleur d'urbanité ? »

A toutes ces exclamations M. de C... répondait ; « Mon ami, les temps sont changés ; il faut, si voulez étudier les Français dans leurs salons, nécessairement prendre une couleur ; il faut que vous vous fassiez ultrà ou libéral.

« — Quoi ! s'écria l'Anglais, vous voulez me forcer à sortir de ma neutralité !... Rappelez-vous donc ma fuite de Londres, ma solitude dans le pays de Galles ! Je n'aurais échappé à la politicomanie, pendant quinze ans, que pour venir prendre ce mal en France ! Je cherche la santé, et vous m'offrez la contagion.

« — Si vous voulez vous y soustraire retournez dans vos montagnes, répartit M. de C... ; ici le *cordon sanitaire* est impossible à établir. Je vous le répète, nous allons ensemble à Paris, la première question que l'on me fera, quand je voudrai vous présenter quelque part, sera :

« Comment pense-t-il ? Est-il *ultrà ?* est-il *libéral ?* Que voulez-vous que je réponde ? »

Après un instant de réflexion, M. S. B... dit en prenant le bras de son ami : « Écoutez, je vois qu'il faut que je me décide ; en toutes choses, j'aime, autant que cela m'est possible, à me ranger du côté des gens d'esprit. Je vais vous nommer les ouvrages de nos auteurs vivants, qui ont de la célébrité dans mon pays. Si ces écrivains marquants sont ce que vous appelez *libéraux*, je me fais libéral.

« Vous voudrez bien, mon cher ami, répondre avec franchise ; et, d'après vos réponses, je saurai sous quelle bannière je dois marcher.

« Coemmnçons par celui qui a fait le plus de bruit, dans toutes les langues, par M. de Châteaubriand. Son *Génie du Christianisme*, ses *Martyrs*, ont fait et font encore les délices de l'Angleterre. Dites-moi, qu'est-il ?

« — En première ligne parmi les ultrà ! s'écria M. de C..... Il a toujours été le grand publiciste de ce parti, l'oracle de la France, le champion des royalistes ; et son beau caractère, autant que ses talents, l'ont conduit au ministère...

M. S. B... : « Je ne vous en demande pas tant ; je vous prie seulement de me répondre par ces mots : *ultrà* ou *libéral*. Je veux me défendre de toute séduction et ce serait influencer mon jugement que de me désigner ceux que vous aimez le plus. M. de Châteaubriand est donc ?...

M. *de C...* : « Ultrà-royaliste, anti-libéral.

M. *S. B...*: « Passons à un autre. Et l'auteur de la *Législation Primitive*, de *l'Essai sur le divorce*, le philosophe profond et moral que nos penseurs aiment à relire, M. de Bonald, qu'est-il ?

M. *de C...*: « Ultrà.

M. *S. B...* : « J'en suis bien aise; j'aime à voir le génie et la raison, l'imagination et la vertu marcher ensemble.. Mais une autre grande renommée est venue jusqu'à nous. L'écrivain qui a traité de l'indifférence en matière de religion est-il du même côté que le poète et le moraliste?

M. *de C...* : « Oui, sans doute. M. de La Mennais est ultrà parmi les ultrà.

M. *S. B..* : « De nouveaux poèmes français ont eu du succès en Angleterre. Les *Méditations poétiques* de M. de Lamartine leur auteur.

M. *de C...* : Ultrà, toujours ultrà.

M. *S. B...* : « Vos écrivains libéraux jouent de malheur ; je n'ai pas encore cité un seul de leurs ouvrages.

M. *de C...* : « Ils écrivent cependant beaucoup, et je m'étonne que vous n'ayez pas parlé de MM. Jouy, Étienne et Benjamin-Constant.

M. *S. B...* : « Ces messieurs ont-ils fait autre chose que des brochures politiques ? vous savez que je n'en lisais jamais.

M. *de C...* : « Oui certainement, ils ont fait autre chose . M. de Jouy a fait *l'Ermite de la Chaussée*

d'Antin, le Franc-Parleur et d'autres ouvrages dans le genre d'Adisson.

M. *S. B...* : « Je crois me rappeler, en effet, qu'on a voulu le traduire ; mais on a pensé au *Spectateur*... N'allons pas plus loin. J'ai voulu, pour parler le langage du jour, connaître vos *sommités littéraires*, et nous en voilà bien loin. L'opinion des écrivains européens qu'on lit à Londres, à Vienne, à Saint-Pétersbourg et à Rome, pouvait seule influer sur la mienne.

M. *de C...* : « Ainsi vous êtes des nôtres ?

M. *S. B...* : « Oui, pour toujours : car vous avez de votre côté la vérité, le génie, le savoir, la sagesse et la vertu. »

Ici finit cette conversation, que je vous ai rendue fidèlement. Je voudrais que tous les Anglais qui arrivent en France trouvassent un aussi bon guide que M. de C... ; mais il n'en est pas ainsi, et trop d'entre eux voient la société de leur Lady Morgan. Cette femme, qui avait eu de la célébrité alors qu'elle écrivait de simples romans, a bien payé les blasphèmes qu'elle a dit contre la France. L'obscurité est tombée sur elle et l'accable de tout son poids. Adieu. Ma première lettre sera de Bayonne. Si je reste un jour de plus ici, je vous parlerai de la ville, de la bonne compagnie qui l'habite. Le pays de Clémence Isaure est encore celui de l'esprit.

Adieu.

LETTRE XIII.

Eugène à René

Paris.

Votre lettre de Toulouse nous est arrivée hier ; elle a beaucoup intéreessé Léon. Il connaît M. de C..., et s'est réjoui de voir le savant Anglais se ranger sous la même bannière que cet homme estimable et éclairé.

Mais moi, mon cher ami, je vous prierai de reprocher à M. de C... d'avoir manqué de justice envers nos adversaires. Comment a-t-il pu citer comme écrivains remarquables du parti libéral, MM. J... E... et B. C... et oublier madame de Staël ? Les succès de cette femme extraordinaire ne sont pas des succès de coterie. Ils sont européens. Peu d'hommes jouissent d'une célébrité comparable à la sienne.

L'Italie a des traductions de sa *Corinne*, et les Allemands rendent justice au talent d'observation dont elle a fait preuve dans son livre sur l'Allemagne.

Comme elle nous y fait bien connaître cette littérature que nous condamnions avec ce superbe dédain que nous avons trop en France pour les lettres étrangères !

Comme elle montre que le temps n'a pas été un

ennemi pour elle, et que les années lui ont été profitables ! Dans ses derniers écrits, sa plume court dans l'ordre ; les idées religieuses y abondent, et me prouvent que, si madame de Staël n'avait pas été protestante, elle n'eût jamais été un écrivain libéral. On sent, en la lisant, que notre religion si sublime et si pleine d'amour lui manque. Elle ne veut pas aimer le catholicisme ; et, malgré elle, elle va y prendre toutes ses beautés. Les erreurs politiques de cette femme viennent de son culte et de son amour pour son père. Elle aime la révolution française comme une sœur, comme une autre fille de M. Necker. Je dis qu'elle aime la révolution ; mais je me hâte d'ajouter qu'elle en a toujours détesté les fureurs et les crimes.

En 1793, madame de Staël a publié une noble et courageuse défense de Marie-Antoinette ; et si, dans ces temps affreux et de sanglante mémoire, elle n'a point craint d'élever la voix pour cette auguste et malheureuse reine, depuis elle n'a point flatté le pouvoir usurpateur.

Je reproche encore à M. de C... de n'avoir pas cité le nom de M. Casimir Delavigne. Ses *Messéniennes* resteront, et ne méritent pas d'être oubliées. La cause qui les a inspirées est belle ; mais en voyant tous les révolutionnaires de l'Europe vouloir l'embrasser, en les entendant plaindre avec affectation les Grecs *chrétiens*, on a été fondé à croire qu'ils y

voyaient des chances pour eux, et la compassion s'est arrêtée devant la crainte.

Adieu. Je n'ai pas vu Léon aujourd'hui ; il est allé passer la journée auprès d'un mourant qui l'a fait demander. Sa piété, sa douceur, et l'habitude qu'il a eue du monde, le font appeler par beaucoup de grands pécheurs.

Adieu, encore. Ne vous lassez pas de nous écrire.

LETTRE XIV.

Eugène à René.

Mont-Valérien.

Léon est resté plusieurs jours auprès du malade qui l'avait fait appeler. Pendant son absence de la communauté, j'ai quitté le petit cabinet que j'occupais, près de sa chambre. Je suis revenu à Paris, et je me suis de nouveau jeté dans l'agitation du monde. Vous le dirai-je ? Cela m'a fatigué, et j'attendais avec impatience le retour de notre ami. Il est arrivé avant-hier et m'a écrit pour m'annoncer qu'une grande cérémonie devait avoir lieu le lendemain ; et hier matin, j'ai repris de bonne heure le chemin du Calvaire.

J'avais été quelquefois attristé de la solitude qui régnait habituellement autour du saint lieu : tout était bien changé : des équipages et des piétons, des

soldats et des vieillards, des femmes et des enfants, couvraient la route. A mesure que j'approchais, la foule diminuait l'impression pénible que j'avais éprouvée souvent, en voyant si déserte et si abandonnée la montagne de la croix.

A Paris, les routes qui conduisent aux fètes ne cessent pas d'être fréquentées par un peuple avide de plaisirs; mais sur ces chemins, la misère ne se montre pas, elle se cache comme un tort, et, par égard pour les gais enfants de la fortune, elle ne se place point sur leurs pas.

Il n'en est pas de même du chemin du Calvaire : toutes les douleurs, toutes les infirmités s'y sont donné rendez-vous. Jamais tant de souffrances et de pauvretés ne s'étaient montrées à moi. A partir du pied du mont-Valérien jusqu'à son sommet, on ne pouvait faire un pas sans rencontrer un pauvre, sans voir une difformité nouvelle. Des voix lamentables, des gémissements s'élevaient de chaque côté de la route, implorant la charité. « Au nom du Dieu que vous allez prier, » s'écriaient les vieillards, les femmes et les petits enfants, « ayez pitié de nous ! N'oubliez pas les pauvres de Jésus-Christ ! »

J'avais passé devant un de ces malheureux : sa voix me frappa, et me fit revenir sur mes pas. « O vous qui passez sans avoir pitié de moi, « vous n'avez donc personne qui vous soit cher « et qui souffre! Voyez s'il est une douleur sem-

« blable à ma douleur ! regardez mon fils. »

Alors, je vis à mes pieds quelque chose d'informe qui se remuait dans la poussière : c'était l'enfant de cet homme, qui élevait vers moi une main décharnée. Cette malheureuse petite créature n'avait point de jambes, mais l'expression de sa figure était douce et jolie. Je lui donnai une pièce de monnaie. Il remercia, et ajouta : O Monsieur ! le bon Dieu et la sainte Vierge, guériront votre mère... »

Ces mots me firent tressaillir, et jetèrent un grand effroi dans mon âme. Ma mère ! serait-elle malade ? ma mère ! Qui a pu faire deviner à ce petit pauvre qu'elle est l'objet de toutes mes craintes et de toutes mes affections ? Je me rappelais les nouvelles que j'avais reçues d'elle, il y avait peu de jours : elle était bien portante. Je me le répétai plusieurs fois; mais l'inquiétude restait malgré moi dans mon cœur.

Au sortir du village de Surène, les murs du chemin étaient tapissés de tentures blanches parsemées de bouquets artificiels ornés de brillants d'argent, que les marchands vendaient aux pèlerins avec des crucifix, des chapelets et des cantiques.

Quand j'arrivai sur le sommet du mont, la foule recouvrait déjà toute l'esplanade, des groupes pieux s'arrêtaient, se prosternaient devant chaque station, où un missionnaire expliquait quelque mystère de douleur ; une messe solennelle se célébrait à un autel élevé au fond de la cour ; des tentes, des pa-

villons décorés de fleurs et de banderoles y avaient été préparés pour recevoir les pèlerins.

Il y en avait d'augustes parmi eux.

Monsieur, S. A. R. madame la duchesse de Berry, se trouvaient confondus dans la foule chrétienne. Ce n'est pas au pied de la croix que l'on tremble pour eux : ceux qui tuent les princes disent : *Dieu n'est qu'un seul mot*, et s'éloignent de nos solennités ; mais ceux qui viennent adorer Jésus-Christ, mourraient tous pour défendre leurs rois. Aussi, je n'éprouvais aucune crainte en voyant cette sainte et noble famille entourée, pressée de toutes parts : mon cœur battait, mais d'amour et de joie de me trouver si près de nos Bourbons. Mon émotion s'accrut encore quand la foule, se retirant respectueusement du rocher du calvaire, fit place aux enfants aînés de l'Église, à ces Bourbons qui ont toujours défendu la croix, et que la croix peut seule consoler.

Nous les vîmes s'agenouiller devant elle, nous les vîmes incliner leurs fronts faits pour la couronne. Un silence religieux régnait sur la montagne ; le vent agitait le voile blanc de la princesse prosternée, et les bannières de pourpre et de soie de toutes les paroisses de Paris qui entouraient le Calvaire. Les étendards sacrés, les croix d'argent, les panaches, les palmes de verdure se dessinaient sur un ciel sombre et nébuleux. Les soldats appuyés sur leurs armes, des femmes voilées et portant des corbeilles de fleurs,

des prêtres vénérables, de jeunes missionnaires, des fidèles recueillis, formaient un spectacle qu'il faut renoncer à décrire.

En le contemplant, j'étais plongé dans un bonheur inconnu, indicible. Je ne croyais pas pouvoir vivre davantage... Mais, cher René, jugez du surcroît d'émotion qui vint me saisir, quand je reconnus Léon dans le missionnaire qui était au pied de la croix ! Prosterné avec nos princes, il embrassait le bois sacré; et, les yeux élevés vers le Christ, il priait avec ferveur : le silence s'étendait sur la foule attentive.... Tout à coup, la voix sonore du prêtre retentit au loin.

« O vous, Seigneur ! s'écria-t-il, vous qui êtes mort pour le salut de tous, vous qui avez dit à celui qui souffre : *Venez à moi, je vous consolerai;* du haut de votre croix, abaissez vos regards sur ceux qui l'entourent; vous les aviez établis les premiers parmi les hommes, vous leur aviez donné le rang et la puissance; la foule enviait leur bonheur..... et la France entière a vu leurs larmes, et le monde s'est étonné de leurs infortunes ! et ces campagnes, et cette ville immense qui s'étendent au-dessous de nous redisent leurs douleurs ! Ah ! ce n'est pas sur la terre qu'ils cherchent des consolations, c'est de vous, ô mon Dieu ! qu'ils en attendent ; c'est de vous qu'ils en implorent..... Mais que dis-je; ce n'est pas pour eux qu'ils prient, c'est pour nous, pour

tous les Français. Les fils de saint Louis ne demandent que le bonheur de la France ; pour eux, il n'y en a plus d'autre... Des voix s'élèvent des caveaux de Saint-Denis, des fossés de Vincennes, et attestens qu'il n'y a plus pour eux de joie, plus de bonheur de famille. Ce qui reste au dernier des Françait dans la pauvre chaumière, nos Bourbons ne l'ont plus dans leurs somptueux palais. La fille ne retrouve plus ni son père, ni sa mère ; l'épouse cherche en vain son époux ; le frère manque au frère, et les petits enfants cherchent en vain à consoler leur aïeul ! qui a perdu son fils !..... O Dieu de miséricorde ! tant de malheurs, tant de vertus n'ont-ils pas désarmé ta justice ? Vois ce peuple prosterné ; il t'implore pour ses princes, il te demande de veiller sur ce monarque éprouvé par de si longues infortunes, sur sa famille, objet de son amour, sur ce berceau qui porte tant d'espérance !

A ces mots, du pied du rocher, les prêtres entonnèrent *l'Exaudiat ;* la foule répondit à la prière, et toutes les voix de la montagne ne firent plus entendre qu'un seul vœu qui s'éleva vers l'Éternel.

A travers les larmes de bonheur qui remplissaient mes yeux, je remarquai Léon ; son visage était animé, ses regards brillaient d'une joie toute céleste ; *Dieu était au dedans de lui.* Il se leva ; et les princes, le suivant, redescendirent du rocher et se placèrent auprès d'une statue de la sainte Vierge, que portaient

de jeunes filles vêtues de blanc et couronnées de lis.

La procession commença alors, et fit le tour de la montagne. Elle passa d'abord, comme pour consoler leurs ombres à travers le cimetière des anciens ermites du mont-Valérien. Bientôt elle s'enfonça sous des berceaux de tilleuls, et reparut dans les terres cultivées; tour à tour on voyait les croix briller et les bannières s'agiter dans l'espace, puis disparaître tout-à-coup derrière quelques massifs d'arbres ; les chants des cantiques nouveaux et des vieilles hymnes de l'Église, les sons d'une musique guerrière, se succédaient, et retentissaient au loin dans la plaine.

Cette marche pieuse dura plus d'une heure. Au retour de la procession dans la cour, le nonce du pape, du haut d'un autel élevé sur de nombreux gradins, donna la bénédiction. Le Saint-Sacrement, comme un soleil de justice, resplendissait dans ses mains. Le peuple, les soldats, les évêques et les princes tombèrent prosternés. La foi me fit voir Dieu sur la montagne. Ce n'était plus le Dieu du Sinaï, le Dieu des foudres et des éclairs; c'était le fils de Marie; et je priai pour ma mère, car les paroles du petit pauvre étaient encore sur mon cœur.

Adieu, cher ami; j'ai été si ému de tout ce que j'ai vu, que je l'ai écrit le soir. Cette relation a été faite pour ma mère; vous n'en avez que la copie. Adieu, je vous embrasse du fond de mon cœur.

LETTRE XV.

Léon à René.

Mont-Valérien.

Eugène vient de me quitter. Une lettre qu'il a reçue de Bretagne lui annonce que sa mère est fort mal. Dans la désolation où cette nouvelle l'a plongé, j'aurais bien voulu accompagner notre pauvre ami.

Pour la première fois, j'ai trouvé mon devoir pénible; mais nos supérieurs étaient absents, j'ai été chargé de les remplacer pendant quelques jours. Il faut obéir : aussitôt qu'ils seront de retour, je serai libre, et si Eugène a besoin de moi, je volerai près de lui.

Pour apaiser un peu sa douleur et calmer son inquiétude, je cherchais, en relisant sa lettre avec lui, à y trouver quelque sujet d'espérance : il n'en voulut voir aucun. Il s'apprêta à partir sur-le-champ; alors je lui donnai ce qu'un missionnaire peut donner : un petit crucifix qui avait touché les saints lieux et qu'un pieux solitaire avait béni sur le véritable calvaire.

« Ah! me dit Eugène en le recevant, vous voulez que je place ce crucifix dans les mains glacées de

ma pauvre mère... Ce sera fait, il restera sur son sein ; elle l'emportera au cercueil. »

Ressentant une forte espérance au-dedans de moi, je lui répondis : Non, non ; il la sauvera. Celui dont je vous remets l'image est plus fort que la mort ; il a rappelé Lazare du fond du sépulcre, il rendra la santé à votre mère.

A ces mots, Eugène me serra fortement la main ; et, élevant ses regards vers le ciel, il sembla y chercher l'espérance.

Nous partîmes. Je voulus le reconduire jusqu'à Paris et le voir monter en voiture. En sortant de la communauté, nous suivîmes les sentiers que la procession avait parcourus la veille ; ils étaient encore tout jonchés de fleurs. En descendant de la montagne, il donna beaucoup aux pauvres qui bordent la route. Dans le reste du trajet, il me raconta que, depuis un jour, il était tourmenté d'un triste pressentiment que le fils estropié d'un mendiant avait fait naître dans son esprit. Je me servis des propres paroles du petit pauvre pour le rassurer ; je lui répétai : Cet enfant ; si toutefois vous attachez de l'importance à ses paroles, ce qui ne serait pas raisonnable, vous a dit : «Dieu et la sainte Vierge guériront votre mère. » J'ajoutai tout ce que l'amitié pouvait me dicter. Ce fut en vain. Il fondait en larmes quand je l'embrassai au moment du départ.

La voiture s'éloigna rapidement, et je restai tout

accablé de sa peine... Je suis de retour à notre maison. Oh ! que la douleur d'un ami est difficile à porter !

Adieu, cher et bon René. Aussitôt que j'aurais des nouvelles d'Eugène, je vous les ferai passer. Ses peines ou ses joies vous appartiennent aussi.

Adieu, encore.

LETTRE XVI.

Eugène à Léon.

Du château de... près de Nantes.

Elle respire encore, ô mon cher ami ! on me dit d'espérer... Votre crucifix, Léon, elle le porte à son cou...... Ma présence lui a fait grand bien. Elle ne veut pas cependant que je sois toujours auprès de son lit : elle veut que je repose. Elle est en proie à des souffrances aiguës, et elle s'occupe des fatigues de la route que je viens de faire !... O Dieu ! qui vous êtes plu à former le cœur d'une mère, à le remplir de tendresse et d'amour, conservez-moi celle qui m'est plus chère que la vie !...

Le médecin sort d'auprès d'elle. Le mieux continue. Priez pour elle, Léon ; recommandez une sainte aux prières des saints qui vous entourent.

Adieu. Envoyez ce peu de mots à René. Je suis si

persuadé de la part qu'il prend à mes inquiétudes, que je veux qu'il partage aussi mes faibles espérances. Si la journée de demain est aussi bonne que celle d'aujourd'hui, je vous écrirai avec plus de détail. Adieu. Mon malheur me rend votre amitié plus chère. Ne cessez donc jamais de m'aimer.

Ma lettre n'a pu partir hier... Dieu a eu pitié de moi : ma mère est beaucoup mieux. Elle est bien faible encore; mais cette affreuse oppression qui la tuait, et qui rendait sa parole si pénible, est passée; la fièvre est beaucoup diminuée. Je crois que les médecins pourraient me répondre de sa guérison; mais ils craignent la vivacité de mes transports. Demain, ils me diront peut-être : « Il n'y a plus de danger! » O Léon! Léon! que j'entende ces mots!... Si demain je les entends, allez tout de suite au petit pauvre estropié de la montagne, demandez-le à son père, et placez-le à Paris dans un hospice; je paierai tout ce qu'il faudra. Je ne serai jamais assez pauvre pour ne pas pouvoir récompenser celui qui m'a prédit que Dieu guérirait ma mère...

Au moment où cet enfant prononçait son nom, elle était à toute extrémité. Quel singulier rapprochement que le pressentiment que j'éprouvai alors, et l'état cruel dans lequel elle était subitement tombée!

Je ne suis pas encore assez maître de moi pour vous redire tout ce que j'ai ressenti en arrivant ici.

Demain, mon sort sera décidé... Mais qu'il y a loin d'ici à demain ! comme le temps se traîne sur nos jours de larmes !

Adieu. Ne cessez pas de prier pour nous

LETTRE XVII.

Léon à Eugène

Mont-Valérien.

Je viens de recevoir votre lettre, mon bien cher Eugène; elle me donne de l'espoir : votre excellente mère ne vous sera pas enlevée. Dieu nous la laissera; la terre a besoin d'exemples comme les siens. Sa vertu est si douce, si aimable, sa philosophie si chrétienne! Le malheur ne l'a point aigrie; l'injustice ne la rend pas injuste. Sans vous, mon cher ami, elle ne regretterait pas son ancienne fortune. Elle me l'a répété souvent : ce qui lui reste lui suffirait, si votre avenir ne venait pas troubler sa pensée. La dernière fois que je me trouvai avec elle, elle me disait :

« On prétend que la vie est courte. Cela n'est pas vrai pour ceux qui ont des enfants : on est soucieux par delà la pensée du tombeau ; les sollicitudes s'étendent jusqu'à deux générations hors de soi. »

Mon ami, je vous parle avec plaisir de votre mère;

j'ai au dedans de moi la conviction qu'elle vous sera conservée. Je ne cesse de le demander à Dieu; ce matin encore, j'ai offert pour elle le saint sacrifice. Mais, cher Eugène, tout en priant pour ce que vous avez de plus cher, dites avec soumission à l'auteur de la vie, à celui qui tient dans ses mains toutes les destinées : O Seigneur ! *que votre volonté soit faite et non la mienne !*

Toute la science du chrétien est là-dedans. La résignation aux décrets de Dieu est le plus sûr moyen de bonheur que l'homme puisse avoir dans cette vallée de larmes. Avec la résignation, l'âme se fortifie ; elle se fait comme une enceinte qui ne met pas à l'abri des piqûres, mais qui garantit des blessures graves. Avec la résignation, on voit dans toutes les choses créées une cause occasionnelle, et Dieu comme seule cause efficace ; et ceci une fois posé, on ne s'aigrit point, on ne se décourage pas. Otez des peines ces deux dispositions, et vous les rendrez bien légères. *Semblables aux eaux de la mer, les douleurs d'ici-bas perdent de leur amertume et deviennent douces en montant vers le ciel.*

Adieu. J'envoie toutes vos lettres à René. Pour être heureux, il a besoin de votre bonheur. Écrivez-moi bien régulièrement. Adieu, cher ami, ayez bon courage.

Léon, prêtre.

LETTRE XVIII.

Eugène à Léon.

Du château de... près de Nantes.

Il n'y a plus de danger ! Oh ! mes amis, remercions Dieu : il a sauvé ma mère. Ce matin, longtemps avant le jour, le bon docteur R... est entré dans ma chambre. Je venais de céder à la fatigue ; je dormais sans reposer. Il a pensé que la joie me vaudrait mieux qu'un tel sommeil. Il m'a réveillé, en me disant : « Venez voir votre mère ; la crise que nous attendions a eu lieu et a dissipé toutes nos inquiétudes. « Je m'élançai de mon lit au cou de cet excellent homme, je l'embrassai comme un sauveur, et je volai à la chambre de ma mère.

J'avançai doucement vers son lit. Elle dormait et reposait tranquillement ; sa respiration n'était plus pénible et ne déchirait plus son sein. La pâleur était encore sur son visage ; mais la douleur ne décomposait plus ses traits. Ses mains, blanches comme de l'albâtre, étaient jointes sur sa poitrine, où brillait la petite croix que vous m'avez donnée, mon cher Léon.

Je me mis à genoux, en appuyant la tête sur le lit de ma mère, et je laissai couler mes larmes de

joie. Je me rappelais vos paroles : *Celui dont vous emportez l'image,* m'avez-vous dit lorsque nous nous séparâmes, *est plus fort que la mort ; il a rappelé Lazare du fond du sépulcre; il rendra la santé à votre mère...* Je priais en silence, j'entendais avec un ravissement inexprimable le souffle de cet être chéri que j'avais été si près de perdre, que j'avais vu déjà enveloppé des ombres de la mort, et que la bonté du Tout-Puissant semblait faire sortir de la tombe pour le rendre à mon amour.

Ma mère s'éveilla; elle me reconnut penché sur son lit, et posa doucement sa main sur ma tête; tout mon corps tressaillit; je me levai. Son regard avait repris la vie, et n'avait plus rien de fixe et d'égaré. Ce n'étaient plus ces yeux qui regardent avec effroi la tombe prête à s'entr'ouvrir, c'étaient ceux d'une mère qui retrouve son fils.

Je l'embrassais, je restais penché sur son visage que je baignais de mes pleurs. Le docteur me prit la main, et me dit de ne pas abuser de mon bonheur; que tant de joie pouvait lui faire du mal. J'obéissais, j'allais m'éloigner; ma mère me rappela. D'une voix bien douce elle me dit :

« — Mon enfant, écris à ton ami que, depuis que tu as placé à mon cou le crucifix qu'il t'a donné, j'ai toujours été de mieux en mieux. Le feu qui me brûlait s'est éteint; le poids qui oppressait ma poitrine a été soulevé... Remercie Léon de ses prières. »

Mon cher ami je m'empresse de vous faire parvenir les expressions d'une reconnaissance qui vous sera précieuse ; vous savez s'il y a une femme meilleure que celle qui vous consacre sa seconde pensée : son fils d'abord, vous ensuite.

Ces jours derniers, un voile de deuil recouvrait tout ; aujourd'hui, je commence à voir ce qui m'entoure. Jusqu'à ce moment, je n'avais vu que ma mère. Oh ! comme elle est aimée ! C'est en vain que je cherche à faire prendre quelque repos au peu de gens qui nous restent. La vieille Henriette, depuis onze jours et onze nuits, n'a pas quitté le chevet du lit de sa maîtresse ; elle s'y multiplie, et, quand elle n'a pas de soins à donner, elle reste en prière. Jamais, aux jours de notre opulence, nous n'aurions pu recevoir plus de preuves d'attachement que celles dont je suis témoin depuis mon arrivée au milieu des débris de notre ancienne fortune.

Vous savez que le château a été vendu et démoli en grande partie. Le nouveau propriétaire s'est établi dans un des pavillons, et ma mère s'est arrangé un petit appartement dans cette partie des bâtiments qui servait aux écuries et aux remises.

L'immense cour est divisée en deux : ce qui nous appartient est devenu une espèce de jardin anglais ; ma mère s'est plue à y faire quelques plantations. Elle a cherché à cacher ce qui n'est plus à elle. Ne plus voir, c'est un moyen d'oublier. Elle a planté

des massifs d'arbres verts; mais on aperçoit toujours les tours au dessus des sapins. Dans le paysage comme dans le souvenir, il y a des choses qui ne disparaissent pas tout de suite.

C'était dans cette partie de la cour que je trouvai tant de paysans rassemblés le jour de mon arrivée. Ils avaient pieusement suivi le Viatique; et, selon l'usage du pays, on avait laissé entrer dans les appartements tout ce qu'ils avaient pu contenir : mais la foule étant trop nombreuse, beaucoup étaient restés à prier sur le seuil extérieur.

En me voyant, ils se levèrent et me firent place. Mon désespoir, mes larmes, leur disaient que je n'étais pas un étranger, et que le malheur de la maison était à moi.

Malgré mon changement et de longues années d'absence, plusieurs me reconnurent, et j'en entendis qui se disaient entre eux :

« Not'maître vient trop tard... Madame ne le reconnaîtra pas. »

Ces paroles faillirent m'ôter le peu de forces qui me restaient. Je venais de traverser le vestibule et l'escalier, tout rempli de femmes à genoux, j'étais arrivé à la porte de la chambre de ma mère..... de ma mère ! qui peut-être ne me reconnaîtrait plus !... Cette pensée m'arrêta ; je n'osai avancer davantage, et je tombai comme hors de moi, prosterné dans la foule.

La porte de la chambre était ouverte; les rideaux et les volets étaient fermés; mais la lueur de plusieurs cierges éclairait le lit de la mourante. Au milieu des sanglots étouffés des assistants, je n'entendais que la voix du prêtre.

Cette voix cessa bientôt. Un silence absolu, déjà comme celui de la tombe, lui succéda. L'ange qui se préparait à quitter la terre venait de recevoir dans son sein le Dieu du ciel, celui qui a dit : *Je suis la résurrection et la vie.* Le silence qui régnait était celui du recueillement.

Au bout de quelques minutes, une voix s'éleva de nouveau. Ce n'était pas celle du prêtre, c'était ma mère qui parlait de la briéveté de la vie et de l'éternité, du bonheur des justes...

En l'écoutant, ma tête s'égarait. Cependant je restais abîmé de douleur; je craignais de l'interrompre. Mais quand elle vint à dire avec effort : « Oh mon Dieu ! je vous fais encore ce sacrifice ; mais je serais morte avec moins de peine, si j'avais pu, à mon dernier moment, voir et bénir mon fils ! » je m'élançai en mécriant : Me voici, ma mère, me voici ! Bénissez-moi et vivez encore ?...

A ce cri, la foule qui remplissait la chambre m'avait fait place, et j'étais dans les bras de celle que Dieu venait de visiter... Ma mère ne put que prononcer mon nom. Le bonheur de me revoir avait été trop fort pour elle ; ses yeux se refermèrent aus-

sitôt ; ses mains m'attirèrent sur son sein ; ses lèvres froides se collèrent sur mon front, et elle retomba sans mouvement. Ma position alors fut horrible. O mon ami ! quel moment ! je crus que j'avais tué ma mère. Le désespoir me saisit ; je perdis connaissance ; et, quand je revins à moi, je me trouvai dans une autre chambre. Le vieux curé et le médecin me donnaient des soins. En les voyant, je les repoussai : Laissez-moi, leur criai-je, laissez-moi, je l'ai tuée ; c'est moi qui ai hâté sa mort...

« Non, non, dirent-ils ; elle vit, elle est mieux : ce n'était qu'un évanouissement... Espérez ; un peu d'espérance nous est permise. » Voilà, mon cher ami, les détails que je vous avais promis. Mais je n'aurais jamais eu la force de vous les donner, si ma mère n'avait pas été tout à fait hors de danger. Hier encore, le souvenir de ce que j'avais éprouvé me remplissait d'effroi. Dans certains moments, il y a des pensées qu'on évite d'avoir, des mots qu'on évite de prononcer, de crainte d'appeler le malheur. Enfin, je suis sorti de cet horrible état. Remercions Dieu, Léon, et n'oubliez pas le petit pauvre du Calvaire.

Adieu, je vous embrasse tous les deux, dans la joie de mon âme.

EUGÈNE.

LETTRE XIX.

Eugène à Léon.

Du château de... près de Nantes.

J'ai voulu vous donner chaque jour des nouvelles de ma mère : la voilà en pleine convalescence, et je jouis près d'elle du retour des beaux jours. Bien faible encore, elle s'appuie sur mon bras, et nous allons ensemble recevoir la douce influence du soleil. Oh ! qu'il est bienfaisant pour ceux qui souffrent ! Comme je l'ai lu quelque part, c'est un regard de Dieu qui vient les consoler.

Bientôt nous allons quitter B... ; les médecins trouvent l'air trop vif pour ma mère. Elle n'est pas encore en état de voyager ; elle ne pourrait supporter la voiture. Nous resterons donc ici jusqu'au 22 mai, jour de saint Hélène. Les bons habitants du pays ont l'intention, à ce que j'ai appris par la vieille Henriette, de célébrer la fête de ma mère et sa convalescence. Nous faisons semblant de n'en rien savoir, et nous aurons tous l'air d'être surpris. Ces braves gens ont pris tant de part à mes chagrins, qu'il est bien juste que je ne contrarie pas leurs projets de plaisirs. Je les seconderai de mon mieux ; vous savez mon goût pour les fêtes. Un jour de plai-

sir innocent est une si bonne chose à prendre dans cette vie !

Henriette m'a déjà parlé longuement de la manière de recevoir tous ceux qui viendront à la fête. Elle a pour la maison un zèle qui la dévore ; elle veut que la réception soit splendide, comme au temps de notre opulence.

Déjà elle emploie des jeunes filles du village à faire des guirlandes de verdure. La nièce du curé et la petite Marie, que ma mère aime beaucoup, passent le jour à faire des lis en papier et de beaux compliments. Les murs qui n'ont plus de tapisseries vont être cachés sous des tentures blanches faites avec les draps de la lingerie.

Des barriques, surmontées de planches longues et étroites, formeront la table ; et, s'il fait beau, la cour verte sera la salle du festin.... Mais je m'aperçois que j'anticipe sur les détails que j'aurai à vous donner dans la première lettre qui suivra la fête.

Adieu, cher ami ; je ne puis écrire plus longuement aujourd'hui. Henriette m'appelle, et veut que j'aille voir son ouvrage et que je prenne connaissance du menu du banquet. Cette bonne et excellente femme ne sait ce qu'elle doit écouter davantage : *l'économie* ou *la dignité* de la maison de ses maîtres. Je crois que l'économie sera sacrifiée. Cette première est une *demi-vertu* sans doute, mais la seconde est un *sentiment* ; et le sentiment l'emporte

toujours dans la vie, surtout lorsqu'il s'agit d'une fète.

Adieu. Que n'êtes-vous, ainsi que René, avec nous ! alors la fète serait bien plus belle.

Tout à vous.

EUGÈNE

LETTRE XX.

Léon à Eugène.

Mont-Valérien

Je suis heureux de votre bonheur, mon bien cher ami, et j'en remercie Dieu du fond de mon cœur.

Je vous adresse une lettre de René ; je l'ai reçue lorsque votre mère était si mal. Je n'ai pas voulu vous l'envoyer pendant vos inquiétudes. Quand nous avons une peine de cœur, quand un être que nous aimons est en danger, tous les grands intérêts de la politique nous paraissent si petits et si misérables !

Actuellement que votre esprit est en repos, rappelez-vous la promesse que vous m'avez faite, de me peindre le pays que vous allez parcourir cet été ; ne craignez pas d'entrer dans de petits détails ; ce sont les détails qui font le mieux connaître les mœurs. Vous êtes comme moi, vous aimez les anciens souvenirs et les traditions populaires. Écou-

tez-les, et redites-les moi. Dans ces vieilles histoires, il y a souvent plus de vérité que dans les histoires écrites ; car l'esprit de l'historien ne s'y trouve pas. Le fils fait son récit, comme il l'a entendu de son père, et l'on a ainsi, de génération en génération, une vraie peinture des temps passés.

Adieu, cher ami. Parlez de ma joie à votre bonne mère ; dites-lui combien nous avons prié pour elle.

Votre petit pauvre du Calvaire ne manque plus de rien. Il va entrer un de ces jours dans un hospice. Son père et lui vous bénissent, et moi je vous aime toujours.

Adieu.

LÉON.

† † †

René à Léon et à Eugène.

Je ne dirai pas, comme tout le monde, *qu'il n'y a plus de Pyrénées*, car je sens bien que je ne suis pas en France. Je ne respire plus comme de l'autre côté de la Bidassoa, et cependant je n'ai fait que quelques pas hors de la terre natale. Je sais que le *sol* n'est pas toute *la patrie ;* mais il s'y trouve une grande magie et une puissante attache, et l'on retarde sa marche, quand on est près de s'en éloigner.

Arrivé de l'autre côté du fleuve, je jetai un dernier regard sur Béhobie et sur l'ermitage de Saint-Martial, qui couronne la crête des montagnes. Il y a quelque chose d'imposant dans ce dernier aspect. Comme je traversais la Bidassoa, je cherchai l'île des Faisans. A peine si l'on put me l'indiquer. En touchant la terre d'Espagne, nos soldats poussèrent le vieux cris de *Vive le Roi !* L'écho des montagnes françaises répéta ce cri, et nous avancâmes au son de notre musique qui jouait *Vive Henri IV*. Quand on s'éloigne de son pays, il faut le quitter ainsi conduit par la gloire : cela efface les regrets.

Je ne vous donnerai point de nouvelles ; vous les savez par les journaux qui m'ont devancé. Ils vous ont appris l'effet de notre premier coup de canon ; je ne sais pas quand nous en tirerons d'autres : car nous avançons sans obstacles jusqu'à ce moment. Tout ce que nous avons vu d'Espagnols est ami. La population des villages accourt au devant de nous avec des fleurs et des couronnes et nous salue du nom de libérateurs.

En entendant leurs cris de Vive le roi ! Vive le duc d'Angoulême ! Vive Ferdinand ! Vive la religion ! je m'attendais à voir beaucoup d'hommes nous demander des armes et se joindre à nous ; je me trompais. L'orgueil espagnol, à ce qui paraît, veut faire tout tout seul. Les chefs de l'armée de la Foi sont sans doute bien aises de notre arrivée ;

mais les soldats, à moitié nus et mal armés, de ces vaillantes bandes, ont l'air de dire en voyant nos troupes si belles et si disciplinées : Que viennent-elles faire ? nous aurions vaincu tout seuls.

En avançant nous trouverons peut-être d'autres dispositions, mais jusqu'ici nous avons rencontré des fêtes, des arcs de triomphes, des fleurs et peu de soldats.

Le général Quésada marche avec nous ; son corps d'armée est de huit mille hommes : il n'en a que douze cents avec lui.

J'ai vu le baron d' Eroles : c'est le Charette de la Vendée espagnole. Je ne me suis point encore rencontré avec le Trapiste ; mais je conçois toute l'influence qu'il doit avoir sur les soldats de la Foi. Avec du courage et un crucifix, on fait de grandes choses au pays catholique

Ma pensée me reporte en France. Je n'ai pu vous écrire, ni de Bordeaux que vous connaissez, ni de Bayonne. Je suis resté plusieurs jours dans cette dernière ville, qui est loin d'être belle. Pendant que j'y étais, on ne pouvait pas faire un pas sans rencontrer une connaissance ; c'était le rendez-vous général de la France, une porte où l'on se pressait pour courir à la gloire.

La foule était partout. Je voulais la fuir quelques instants, et j'allai me promener au cimetière.

Je m'y croyai seul. J'examinai les tombes. Dans

une partie basse, j'en remarquai une nouvelle. Un jeune homme de seize à dix-sept ans, portant un uniforme bleu brodé d'argent, y priait, et appuyait sa tête sur la pierre du tombeau. Je crus que c'était un fils qui pleurait sur son père. Je respectai sa douleur, je restai à l'écart. Bientôt je le vis se relever. Il alla parler au fossoyeur, gardien du cimetière; il lui montra la tombe, la lui recommanda sans doute, lui donna plusieurs pièces d'argent, et s'éloigna en essuyant ses larmes.

Quand il fut sorti je m'approchai de la tombe, et je lus sur la pierre :

A LA MÉMOIRE
DU CHEVALIER FRANCIS WALSH
CHEF DE BATAILLON
LES OFFICIERS DU 23e RÉGIMENT
SES COMPAGNONS D'ARMES.
IL DÉCÉDA A BAYONNE
LE 19 NOVEMBRE 1822.

J'ai su depuis que le jeune homme que j'ai vu prier et pleurer sur le tombeau n'était pas le fils, mais le neveu de l'officier qui y reposait.

Plein de jeunesse, de courage et d'honneur, cet officier, après avoir combattu à Iéna, à Wagram, et sous le drapeau blanc en 1815, dans les champs de la Vendée, était arrivé à Bayonne et brûlait de s'élancer en Espagne avec les Bretons et les Vendéens qui étaient sous ses ordres. Il rêvait une gloire nouvelle... La mort l'atteignit au milieu d'une revue.

Accoutumé aux champs de bataille, il était digne d'y mourir ; et, puisqu'il devait être enlevé si vite à son fils, à ses frères, c'était là qu'il aurait dû tomber.

Adieu. Je ne sais plus quand je pourrai vous écrire. On dit que nous devons marcher vite ; aucun obstacle ne se présentera avant Madrid. De là vous pourrez compter sur une lettre de moi. Je tâcherai de vous donner une idée du pays que j'aurai parcouru. En avançant dans les campagnes espagnoles, j'ai été attristé de la misère des maisons de paysans. Elles sont basses, mal construites, et les ruines que les dernières guerres ont faites n'ont pas été réparées par l'industrie. Ici on ne se presse jamais. Il n'y a qu'une chose qui marche comme ailleurs : c'est le temps. Il ne changera rien à notre amitié.

Nous quittons Oyarsun dans une heure. Adieu. Je vous embrasse.

LETTRE XXI.

Eugène à Léon.

Du château de... près de Nantes.

Si la fête qui a été donnée hier à ma mère avait ressemblé à toutes les fêtes du monde, je ne vous en adresserais pas le récit ; ce serait à René ; mais elle a un caractère si particulier ; quelque chose de si mo-

ral est venu se mêler à une joie si franche, que je suis sûr de vous intéresser en vous la racontant.

Je vous ai décrit notre établissement; vous savez que le château n'est plus à nous. Dans un des bâtiments semi-circulaires qui servaient autrefois aux écuries et aux remises, ma mère, comme je vous l'ai mandé, s'est arrangé un petit logement qui ne manque pas de cette élégance que le goût et la propreté savent donner à tout.

Dans la cour verte, en face de ce bâtiment, on avait dressé, avec des barriques et des planches, une vaste table en fer-à-cheval; des touffes de verdure et de lis, des trophées, des drapeaux blancs à devises vendéennes entrecoupaient la longueur de cette table rustique. En face du massif d'arbres verts, au centre de la cour, s'élevait un immense bûcher orné de fleurs et de branches de sapin. Ma mère devait y mettre le feu.

Dans ce pays, il n'y a point de fête sans feu de joie. Aussi, à certaines époques, telles que la Saint-Pierre, la Saint-Jean ou la Saint-Louis, chaque village a son feu de joie, que le curé vient bénir : car la religion n'est point ennemie des joies innocentes. La veille de ces fêtes populaires, quand les ombres commencent à couvrir les campagnes, on voit ces flammes éclatantes briller sur les hauts lieux. Ce n'est plus, comme au temps des Gaulois, des signaux d'alarme, ces feux n'annoncent que le plaisir.

La chapelle qui dépendait du château a été également vendue. Le nouveau propriétaire, suivant l'usage d'alors, avait changé sa destination ; ce n'était plus la maison de prière ; il en avait fait un cellier.

Cette profanation affligeait ma mère ; elle désirait depuis longtemps la racheter et la rendre à sa pieuse destination. Les offres qu'elle avait souvent faites ont été dernièrement acceptées, et nous sommes rentrés en possession de ce petit oratoire gothique, situé dans un vieux bois de châtaigniers.

Le jour de Sainte-Hélène a été choisi pour le consacrer de nouveau. Il est encore dans un grand état de délabrement : des traces d'abandon, de longues traînées verdâtres se voient sur les murs ; les vitraux armoriés sont brisés, et les ronces du dehors ont poussé leurs longs rameaux à travers les pierres déointes du sanctuaire désolé.

Grâces aux soins de la bonne Henriette, une partie de ces ravages avait disparu. Des restes de notre ancien mobilier, des rideaux de soie cramoisie à crépines d'or, tendus à l'entour de l'autel, recouvraient les murailles lézardées : des arbustes en fleurs déguisaient les ruines et cachaient les vides que la spoliation des tombes a laissés dans la chapelle.

Dès dix heures du matin, nous entendîmes les tambours : c'étaient les gardes nationaux des paroisses environnantes qui arrivaient ; leurs curés étaient avec eux, et les croix et les bannières se mê-

laient sur la route aux drapeaux déployés et aux armes vendéennes.

Quand je les vis entrer dans l'avenue du château, j'allai au-devant de ces braves gens. Ils me saluèrent aux cris de *Vive le Roi* ! C'est le salut vendéen.

Ils pouvaient être au nombre de cinq à six cents, et marchaient sans garder aucun ordre. Je ne reconnaissais leurs officiers qu'au petit plumet blanc qu'ils portent avec orgueil à leurs chapeaux de paysans. Plusieurs d'entre eux étaient aussi distingués par des sabres gagnés dans des batailles. Ils y avaient couru avec des bâtons, et en étaient revenus chargés d'armes. Des chevrons d'honneur, beaucoup de rubans du lis, et deux ou trois croix de Saint-Louis se faisaient remarquer sous les vestes des soldats laboureurs, qui accouraient avec joie fêter la veuve ruinée d'un de leurs anciens chefs.

Lorsqu'ils furent entrés dans la cour, ils se rangèrent en bataille ; leurs chefs et leurs curés, conduits par moi, allèrent complimenter ma mère, qui était venue sur le perron pour les recevoir. Quand elle y parut, les cris de *Vive le Roi* ! *Vive madame la Comtesse* ! se firent entendre ; une salve de mousqueterie vint s'y joindre, et les échos du château, depuis si longtemps condamnés au silence des ruines, durent être étonnés de répéter tant de joyeux éclats.

Alors le doyen des curés du pays, ancien aumô-

nier des armées catholiques et royales, d'un geste fit faire silence à la multitude, et dit, en s'adressant à ma mère :

« Madame la Comtesse, cette foule que vous voyez aujourd'hui si joyeuse, était, il y a peu de jours, dans les larmes ; la contrée entière pleurait et se désolait, parce que les pauvres étaient menacés de perdre leur mère. Le bon Dieu a entendu nos prières, il a eu pitié de nous. Allons au pied de cet autel que votre piété relève, le remercier de la santé qu'il vous a rendue. »

Après ce discours si simple et si naïf, des paysans s'avancèrent avec un fauteuil placé sur un brancard, et offrirent de porter ma mère jusqu'à la chapelle. En vain elle voulut s'en défendre ; on lui représenta que le trajet était long, qu'elle était faible encore. Moi-même je la priai de céder ; et, avec cet aimable sourire que vous lui connaissez, elle dit à ces braves gens :

« Eh bien ! j'accepte les honneurs du triomphe. Emportez-moi, mes amis, et menez-moi à la maison de Dieu ; j'y prierai pour vous tous. »

Un vieux chef vendéen lui donna la main. Elle se plaça sur le fauteuil orné de verdure et de rubans blancs, et le cortége se mit en marche aux bruyantes acclamations de la foule.

Henriette suivait de près sa maîtresse, et pleurait de joie ; moi, j'étais plus heureux que le fils d'un triomphateur de l'ancienne Rome ! L'amour et la re-

connaissance marchaient seuls à ce triomphe. Je n'y voyais pas d'ennemi humilié, je n'y entendais chanter que les louanges de ma mère.

Quand nous arrivâmes à la chapelle, elle était remplie de femmes et d'enfants parés de leurs plus beaux habits de fête; les prêtres, en surplis, entouraient l'autel ; la désolation était bannie du saint lieu.

Je me mis à genoux à côté de ma mère, à la place qui nous avait été préparée... Oh ! que le bonheur ouvre bien l'âme à la piété ! Avec quelle ferveur je priais !

Avant la messe, le plus ancien des prêtres bénit la chapelle. Après cette cérémonie, le sacrifice commença.

O moment solennel !........
Ce peuple qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible.
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible
Où, sur des harpes d'or, l'immortel séraphin,
Au pied de Jéhovah chante l'hymne sans fin.
Alors de toutes parts un Dieu se fait entendre ;
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre.
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir.

O cher Léon ! dans cet instant d'extase, vous et René étiez dans ma pensée ; je vous réunissais à ma mère, à tout ce qui m'est cher, et je bénissais le Dieu qui créa l'amitié.

Après la messe, des jeunes filles entonnèrent un

cantique d'actions de grâces. Les hommes qui n'avaient pu trouver place dans la chapelle, et qui étaient restés à prier sous les vieux châtaigniers qui l'entourent, mêlèrent leurs voix graves aux voix des femmes et des prêtres. Ces vieux soldats chantaient avec peu d'harmonie, sans doute, mais avec un accent qui allait à l'âme, ce refrain d'un cantique de mission :

Vive la France !
Vive le Roi !
Toujours en France,
Les Bourbons et la Foi !

Au sortir de la chapelle, tout le monde se rendit dans la cour du château. Ma mère prit le bras du capitaine de la paroisse, en lui disant : « Le bonheur m'a rendu mes forces ; appuyée sur vous, j'irai bien loin. »

En attendant le repas qui se préparait, différents groupes se formèrent sur la pelouse.

Ici, l'on dansait des rondes, où ces mots : *Vive le Roi* ! *Vive le Roi Bourbon* ! se trouvaient souvent répétés.

Plus loin, des jeunes gens jouaient à la boule et aux petits palets ; les vieillards, assis sur les balustres ruinés, s'entretenaient de leurs anciennes guerres, tandis que les curés et les voisins causaient avec ma mère sur le perron de son humble demeure.

Quand le signal du banquet fut donné, les paysans

coururent placer leurs armes en faisceaux au milieu de la cour ; les curés avaient fait déposer leurs croix et leurs bannières dans la chapelle, et quatre compagnons des Charettes et des Bonchamps furent placés en faction auprès de ces armes et noblement conquises et noblement portées.

Le temps était d'une merveilleuse douceur ; les drapeaux, les bannières brodées de fleurs de lis et d'hermine étaient à peine agités, tant la brise de ce jour de printemps était légère.

Ma mère se plaça au centre de la table ; à sa droite, elle avait le viel aumônier des armées catholiques et royales ; à sa gauche, un frère d'armes de M. de Lescure, un vieillard surnommé *Sans Reproche*, et qui, à l'âge de soixante-douze ans, n'a pas hésité, en 1815, à reprendre son fusil vendéen. J'avais à mes côtés des hommes non moins honorables. Beaucoup de ces nobles paysans portent des noms de guerre qui rappellent la vieille chevalerie : *Cœur-de-Lion*, *Cœur-de-Roi*, *Tranquille*, *la Massue*, *Tranche-Montagne*, *Fleur-de-Lis*, sont connus dans nos campagnes où l'on raconte leurs hauts faits à la génération qui s'élève, et qui apprend ainsi la fidélité dès l'enfance.

A mesure que le repas avançait, les éclats de joie se faisaient plus entendre ; les cruches de vin du pays passaient de mains en mains et remplissaient les coupes de faïence, qui étaient aussitôt vidées à quelques santés royalistes.

Je portai ainsi celle du Roi :

« *Au Roi!* nos pères ont combattu, sont morts pour *l'avoir ;* nous, nous combattrons, nous mourrons, s'il le faut, pour *le garder*. »

« Oui ! oui, s'écrièrent à la fois tous ces hommes fidèles, nous voilà, nous voilà ! Nos bras peuvent le servir encore. »

Les jeunes gens ajoutaient; « Nous ferons comme nos pères. « Et les femmes disaient aux petits enfants : « Enfants, vous ferez comme eux !... »

O noble pays ! héroïque Vendée ! que celui qui ne croit pas à la fidélité sans récompense, vienne au milieu de tes ruines ; qu'il vienne y apprendre que le désintéressement y existe encore, et qu'un peu de la vieille France nous reste. Ici, on ne *spécule point* sur le dévouement ; ici, on ne marchande point avec l'honneur, et les fils des soldats de Charette ne demandent pas, avant de voler aux comdats : *A-t-on payé les services de nos pères?*

Une santé portée à ma mère finit les repas. Les jeux et les danses recommencèrent alors. La ronde antique (je suis fâché de le dire), n'est plus la seule danse du pays. Nos jeunes conscrits, de retour dans nos hameaux, y ont introduit les contre-danses des villes, et maintenant on est tout étonné et tout fâché de retrouver, dans leurs bals champêtres, quelque chose des boléros d'Espagne et des walses du Nord.

Quand le soleil eut tout-à-fait disparu derrière le

bois de châtaigniers, et que les ombres commencèrent à s'étendre, Henriette et le vieux La France vinrent présenter à ma mère une torche ornée de fleurs et de verdure, pour allumer le feu de joie. A cet instant, les danses cessèrent, et la foule accourut et entoura le bûcher. Un grand silence se fit quand les prêtres marchèrent solennellement à l'entour; mais, dès que la flamme commença à briller, et que le pétillement des fagots se fit entendre, les cris de *Vive le Roi! Vive madame la Comtesse!* retentirent de nouveau. Bientôt de gros nuages de fumée blanchâtre sortent des flancs du bûcher, s'élèvent en se roulant sur eux-mêmes et se dessinent sur le ciel; bientôt de longues gerbes de flamme les suivent et répandent une vive clarté dans les airs, dans les campagnes et sur cette foule agitée qui, se tenant par la main, forme un cercle immense tournant à l'entour du feu de joie.

Pendant que je contemplais cette scène d'un effet si pittoresque, Henriette vint à moi, et me dit: « Vous n'avez pas voulu faire des vers pour notre transparent, Monsieur Eugène..., aussi il ne sera pas bien beau; c'est pourtant là que doit finir la fête. »

« Il sera bien, lui répondis-je, si c'est vous qui l'avez fait: votre cœur vaut mieux que mon esprit.
— Ah! reprit-elle, je n'y ai écrit que ce que j'ai dans l'âme. »

Comme tout ce qui appartient aux fêtes de ce monde, le feu de joie commença bientôt à décroître : son éclat s'éteignit, les ombres reprirent leur empire ; alors on aperçut sur l'obscurité du ciel et à une grande hauteur au-dessus des ruines du château, ces mots en lettres de feu :

RECONNAISSANCE A DIEU.

C'était là toute la devise de la bonne Henriette. Sa maîtresse, sa protectrice, son amie, la mère des pauvres, venait d'être rendue à la santé ; et, dans sa joie, le cœur de cette excellente femme n'avait rien trouvé de mieux que sa *reconnaissance*, et elle en avait fait hommage à celui *qui guérit et qui ressuscite*. Quels vers, quelle phrase ambitieuse auraient pu en dire autant que ces simples mots !

Ma mère en fut touchée jusqu'aux larmes. Elle fit appeler Henriette, la remercia en l'embrassant, et lui dit : « Oh ! oui, ma vieille amie, *reconnaissance à Dieu ;* il m'a donné dans mes malheurs une compagne fidèle, une compagne que l'infortune n'a pu détacher de moi. »

On s'apprêtait à partir. Ma mère témoigna à ses voisins, aux curés et à tous les braves paysans qui étaient venus prendre congé d'elle, combien elle était fière et heureuse des marques d'intérêt qu'elle avait reçues d'eux. « Jamais, aux jours de mon opulence, répétait-elle à tous, je n'ai eu d'aussi belle fête que

celle d'aujourd'hui ; aussi mes amis j'en garderai le souvenir. »

La nuit s'avançait ; la foule s'écoula, et bientôt la pelouse et les cours furent désertes. J'y restai encore quelque temps ; j'entendais dans l'éloignement les voix joyeuses des paysans qui regagnaient gaiement leurs villages. Des coups de fusils isolés, dernières salves de la fête, se joignaient aux bruyantes clameurs et aux aboiements des chiens de ferme que ces bruits réveillaient. A travers la distance et la nuit, c'était comme le reflet des joies de la journée, mélancolique comme tout ce qui rappelle la brièveté de nos plaisirs.

Je goûtais un grand charme à rêver ainsi seul, à trouver tant de calme où naguère j'avais vu tant de mouvement. Peu à peu les voix moururent dans le lointain, et le silence revint par degrés régner sur les campagnes. Tout à coup ce silence dont je jouissais avec délice fut interrompu ; j'entendis et je vis s'ouvrir les fenêtres de la partie du château qui n'est plus à nous. La personne qui l'habite n'avait rien voulu voir de notre joie. Pendant le jour, elle avait tout fait fermer. Ma mère l'avait invitée à la fête, et n'en avait reçu qu'un froid refus.

Les fenêtres étant ouvertes, je pus distinguer l'intérieur des chambres qui étaient éclairées, je reconnus celle où j'avais été élevé, celle où mon père m'avait donné les premières leçons de religion et d'honneur.

Les souvenirs que cette vue me rappelait allaient peut-être faire naître des regrets. Je détournai mes regards. Ils rencontrèrent, en s'élevant vers le ciel, le transparent qui brillait encore de tout son éclat, et qui laissait tomber sa lueur sur les ruines du toit paternel... Oh ! oui, m'écriai-je, *reconnaissance à Dieu* ! ma mère m'est conservée ; un abri, des amis et l'honneur nous restent : *Reconnaissance à Dieu* !

LETTRE XXII.

Léon à Eugène.

Mont-Valérien.

Tout missionnaire que je sois, j'aurais voulu être à la fête dont vous m'envoyez le récit, mon bien cher Eugène.

Oh ! mon ami ! quel bon peuple que ce peuple vendéen ! S'il était permis à un missionnaire de chercher le bonheur ici-bas, je voudrais être curé dans vos provinces si fidèles.

Quelle différence entre ces paysans qui viennent fêter la veuve ruinée d'un de leurs anciens chefs et ces rustres enrichis qui lisent le *Voltaire des Chaumières ;* et qui n'ôtent plus leur chapeau en passant devant une croix !

Ceux qui ont renié leur Dieu ne se souviendront

pas des bienfaits ; en se faisant irréligieux, ils se sont faits ingrats. Mais il n'en est pas de même chez vous ; on n'y regarde pas la religion comme sottise et la bonne foi comme duperie, et l'on se rappelle encore le bien qu'ont fait vos pères. Aussi, au milieu des débris de votre ancienne fortune, vous pouvez retrouver du bonheur : vous n'êtes plus riche comme autrefois, mais vous êtes considéré et aimé comme au temps de votre opulence, et l'amour des honnêtes gens est un grand trésor.

Toute grandeur déchue, tout être qui a été heureux et qui pleure, est mal là où Dieu ne règne pas. Que celui qui a été riche et qui est devenu pauvre, ne se laisse point tenter par la fertilité du sol, par la beauté des ombrages. S'il ne voit pas la croix sur le chemin, qu'il poursuive sa route : l'asile qu'il cherche ne s'offre pas encore. Mais s'il voit des églises relevées de leurs ruines, si la foule vient y entendre le prêtre de l'Évangile, alors que le malheureux s'arrête : là, il trouvera des frères, là, son infortune ne sera point un tort, là il sera consolé.

Après votre voyage à Nantes, où vous laisserez madame votre mère, vous commencerez votre excursion dans les environs. En attendant que je rédige mon voyage en Terre-Sainte, je lirai le vôtre dans la Vendée. Ce pays fidèle est la Terre-Sainte de l'Europe, et le sang des martyrs y a aussi coulé sous l'étendard de la croix ! Ne craignez donc pas, cher

ami, de me redire tout ce que vous verrez, tout ce que vous éprouverez dans ce noble pays. Là il y a quelque chose à ressentir; aux environs de Pâris, il n'y a qu'à voir. Ici, nous avons de beaux châteaux, de vastes parcs et de riches cultures ; là-bas, vous avez des champs qui rapportent moins, mais qui sont illustres. A travers les arbres de votre Bocage, on aperçoit encore la flèche de vos vieilles églises et les toits pointus de nos tourelles. Ici, tout est moderne, tout a l'air de dater d'hier. J'ai cherché une pierre du château de Montmorency, et je ne l'ai pas trouvée. En revanche on a voulu me montrer l'ermitage de Jean-Jacques. Je me suis évité la fatigue et le ridicule du pèlerinage. Adieu. Écrivez souvent. J'envoie vos lettres à René : ainsi vous faites deux heureux.

LÉON.

LETTRE XXIII.

Eugène à Léon.

Angers.

Ce n'est pas sans regrets, mon cher ami, que nous avons quitté nos ruines de B... A l'exemple de ma mère, j'y avais appris la résignation, et cette retraite m'était devenue douce et agréable ; je ne regardas

presque plus par dessus ce massif d'arbres verts, qui s'élève dans la cour pour chercher ce qui n'est plus à nous... Je faisais même cultiver ces arbres avec soin, pour les faire monter plus vite.

Au lieu de regarder les hautes tours du château, je tournais les yeux vers les modestes habitations de nos voisins ; plusieurs d'entre eux étaient émigrés, et leurs biens sont vendus; les autres avaient été Vendéens, et, après les guerres, n'ont retrouvé que ruines. Ils se sont refaits de petites demeures; et, sous ces humbles toits, ils prient Dieu, aiment le Roi, et font encore du bien : les paysans les considèrent, les consultent dans leurs embarras, les trouvent dans leurs besoins, et les suivraient encore dans un moment de crise. De nouvelles fortunes se sont élevées près d'eux; mais, par un reste d'habitude les pauvres s'adresse toujours à ceux qui les ont longtemps secourus. Ce n'est pas de l'esprit, c'est de la reconnaissance.

J'ai laissé ma mère pendant huit jours ; elle est assez bien maintenant pour que je puisse m'absenter, et ce n'est pas l'abandonner que de la confier aux soins d'Henriette. Une affaire m'appelait à Angers, et j'ai mieux aimé y aller de B... que de Nantes : comme j'ai beaucoup à voir, je suis avare de mon temps et de mes pas.

J'ai commencé cette excursion par aller visiter Ancenis. Je n'avais jamais fait que traverser cette

jolie petite ville, où j'ai retrouvé de vieux souvenirs. Henri II, roi d'Angleterre, l'a fait fortifier ; mais les remparts élevés par le monarque des Anglais n'ont pu tenir contre Louis IX, qui s'empara d'Ancenis en 1230.

Charles de Blois et le comte de Montfort y ont aussi agité leur grande querelle. Cette ville, alors, était très-forte. Elle résista deux fois au siége qu'en firent les Français en 1468

Plus tard, Louis XI s'en rendit maître. Il était venu en Bretagne avec une armée de 50,000 hommes.

Le vieux château, dont il reste peu de chose, avait été bâti par la comtesse Aramberge, épouse de Guerech, comte de Nantes.

Des historiens prétendent qu'Ancenis était la capitale d'une colonie de Samnites, et Strabon raconte que les femmes de ces guerriers aventureux, habitaient presque toujours dans une île, à l'embouchure de la Loire. Cette île s'appelait alors l'*Ile Strabon ;* aujourd'hui elle porte le nom de *Bouïn*. Elles y employaient la plus grande partie de l'année au travail du sel et à la culture du froment ; elles ne voyaient que rarement leurs maris. Eux ne s'occupaient que de guerre et de chasse.

Travers ajoute que ces femmes découvraient, certain jour de l'année, ce qui leur restait d'ancien sel, sur lequel elles amoncelaient le nouveau, et le recouvraient le même jour. Elles le portaient sur leur tête, comme cela se fait encore aujourd'hui par des

sentiers étroits et glissants ; et si quelques-unes venaient à tomber et à renverser leur fardeau, les autres, pour détourner le mauvais présage qu'elles croyaient les menacer, les mettaient impitoyablement en pièces. De là vient la superstition qu'on ne peut renverser le sel à table qu'il n'arrive malheur à quelqu'un des convives.

Ceci s'explique, tant bien que mal, ce dont je n'avais pu me rendre compte.

On assure que le flux et le reflux de la mer, qui ne se fait plus sentir qu'à environ trois lieues au-dessus de Nantes, en 1590 montait jusqu'au port d'Ancenis. Dans ces temps, on y construisait des vaisseaux de guerre.

On m'a montré, près de cette ville, le château de la guerre ; celui qui le possède, le comte de Landemont, en 1815, n'hésita point à le quitter avec ses quatre fils, dont le dernier avait à peine seize ans. Il était allé combattre pour le Roi. Ils étaient inséparables au feu, comme ils sont infatigables dans leur dévouement.

A Couffé, je suis allé voir la maison de la Contrie où est né Charrette. Rien de plus modeste que cette habitation. Placée tout à côté de l'église, on dirait un petit presbystère. C'est là que demeure la belle-sœur de l'illustre général : elle y fait le bien ; la bonté et la vertu se font bénir là où est né le héros.

Un digne ami, un compagnon d'armes des jeunes

Charrette, M. de la Rochemanée, avait été mon guide à la Contrie ; il m'a fait voir la petite chambre où Ludovic rêvait la gloire, où il recevait, en 1815, les paysans qui voulaient se battre pour le Roi, et auxquels il disait, pour toute harangue :

Mes amis, je tacherai d'imiter mon oncle, et d'être digne de mon nom.

Il a prouvé qu'il en était digne. Son sang a coulé, comme celui de son père, comme celui de toute sa famille, pour la plus sainte des causes. Son frère Athanase reste... tout le dévoûment des siens est en lui.

A une lieue d'Ancenis, je passais, sans le remarquer devant une maison d'une apparence assez commune, placée très-près de la grande route, et sur le bord d'un marais. On me dit que c'était la demeure du brave et loyal général Fleuriot, Nestor des Vendéens, et aussi remarquable par sa modestie que par son courage. Après la mort de Bonchamps, il fut fait général en chef de l'armée d'Anjou. A Savenay, il s'illustra encore, comme chef et comme soldat.

Un peu avant d'arriver à Varades, on trouve le château de Vair. A cette demeure se rattachent encore bien des souvenirs de fidélité et de malheurs. A l'âge de vingt-deux ans, celui auquel appartenait ce château, le marquis de Cornullier, mourut sur l'échafaud ; sa jeune femme l'y suivait. La pitié la sauva. Son mari ne cessa de crier : « Elle est enceinte ! elle est enceinte !... » Elle fut reportée à la

Conciergerie, malgré elle, et ne cessant de répéter : « Il vous a trompés ; je ne suis pas grosse. Je veux mourir. » En rentrant en prison, elle ne retrouva plus son grand-père, sa grand'mère, sa mère et un jeune frère de dix-sept ans. Ils en étaient sortis avec elle, mais ils n'y rentrèrent pas. La même heure les vit tous périr.

Restée seule, la marquise de Cornullier récitait les prières des morts pour ceux qui n'étaient plus, et disait les prières des agonisants pour elle. Elle croyait devoir mourir, et avait fait le sacrifice de sa vie. Deux vieux serviteurs allèrent se loger en face de sa prison, et lui montraient ses enfants pour la rattacher à l'existence : ils y parvinrent. Après de longues infortunes, elle recouvra la liberté, et fut rendue à son fils, à ses filles, qui n'avaient plus qu'elle sur la terre.

Il y a quelque temps, en abattant des arbres aux environs de Vair, on découvrit dans le creux d'un vieux chêne un squelette armé ; à l'entour de ses ossements il y avait encore une ceinture de cuir qui portait des pistolets chargés... Les armes du soldat n'avaient pu le défendre d'une affreuse mort. On ne voyait plus à quel parti il avait appartenu : les distinctions qui agitent la vie passent vite au cercueil.

En face du château de Vair, de l'autre côté de la Loire, on aperçoit la Bourgonnière, noble et vaste

demeure qu'habite un descendant de ce Saint-Pern qui eut l'honneur d'être parrain de Duguesclin, et qui a épousé une des filles de madame de Cornullier. On y remarque une chapelle et une tour du plus beau gothique. La chapelle renferme un Christ singulier : le corps est revêtu d'une longue robe d'or; le visage, les mains, les pieds, sont nus et d'un ton de chair frappant de vérité. Ni les mains ni les pieds ne sont percés de clous, mais attachés à la croix par des liens de pourpre. Au lieu d'une couronne d'épines, le front de cette image porte une couronne de comte. La tradition rapporte qu'un membre de la famille, à laquelle appartenait jadis la Bourgonnière, était templier et guerroyait pour le Christ. Les Sarrazins le prirent et le firent mourir sur une croix. On voulut en garder le souvenir; et de là, avec plus de sentiment sans doute que de raison, on le plaça au-dessus de l'autel.

Un autre château, que remarque tout voyageur homme de goût, est celui du comte de Gibot, qui domine les hauteurs de la Loire, et d'où la vue peut embrasser une immense étendue de ce fleuve.

A Varades, j'ai visité le cimetière. Un monument de bon goût marque où les restes de Bonchamps ont été déposés pendant plus de vingt ans. C'est aux soins d'un brave et fidèle Vendéen, compagnon d'armes du héros de Saint-Florent, à M. Plouzin, que l'on doit l'érection de cette pierre de souvenir. La

dépense fut acquittée par une souscription, à laquelle Monseigneur le Duc d'Angoulême[2] daigna contribuer. On retrouve toujours le nom d'un Bourbon là où il est question de vertu et de gloire.

Aujourd'hui, les cendres de Bonchamps ont été portées à Saint-Florent; une tombe de marbre, surmontée d'une belle statue du général mourant, les recouvre, et le Vendéen repose au lieu même où il sauva cinq mille prisonniers. Le dernier cri du général royaliste est gravé sur le monument :

GRACE AUX PRISONNIERS, BONCHAMPS L'ORDONNE.

Il est bien de déposer les cendres d'un héros chrétien près de l'autel du Christ, et de faire dormir Bonchamps au lieu même de sa belle action ; mais je regrette que le monument qui redira ce fait sublime soit renfermé au fond du sanctuaire. J'aurais voulu un obélisque sur la cime du coteau, en face de l'église. Le voyageur le plus indifférent aurait appris ainsi, sans le vouloir, la gloire du Vendéen.

Le paysage de Saint-Florent est aussi grand, aussi imposant que les souvenirs qu'il rappelle. Ici, la nature a déployé toutes ses pompes, toute sa magnificence : un fleuve majestueux, de hauts coteaux,

[1] Depuis que S. A. R. Madame, duchesse d'Angoulême est allée honorer les restes de Bonchamps, il a été arrêté qu'une pyramide serait élevé à l'endroit désigné, en face de l'église. Les travaux en sont commencés.

des îles de verdure, de beaux ombrages s'offrent à votre vue; et pendant que vos yeux admirent, votre cœur est ému.

Écoutons un témoin du passage de la Loire, et laissons parler madame de La Rochejaquelein; personne n'a plus souffert qu'elle, personne n'a mieux redit les souffrances, les succès et les revers.

« Les hauteurs de Saint-Florent forment une sorte d'enceinte demi-circulaire, au bas de laquelle règne une vaste plage unie qui s'étend jusqu'à la Loire, fort large en cet endroit. Quatre-vint mille personnes se pressaient dans cette vallée : soldats, femmes, enfants, vieillards, blessés, tous étaient pêle-mêle, fuyant le meurte et l'incendie. Derrière eux, ils apercevaient la fumée s'élever des villages que brûlaient les républicains. On entendait que des pleurs, des gémissements et des cris. Dans cette foule confuse, chacun cherchait à retrouver ses parents, ses amis, ses défenseurs ; on ne savait quel sort on allait rencontrer sur l'autre rive. Cependant on s'empressait pour y passer, comme si, au-delà du fleuve, on avait dû trouver la fin de tous les maux. Une vingtaine de mauvaises barques portaient successivement les fugitifs qui s'y entassaient; d'autres cherchaient à traverser sur des chevaux; tous tendaient les bras vers l'autre bord, suppliant qu'on vînt les chercher; au loin, de l'autre côté, on voyait une autre multitude, dont on entendait le bruit plus sourd; enfin,

au milieu était une petite île couverte de monde. Beaucoup d'entre nous comparaient ce désordre, ce désespoir, cette terrible incertitude de l'avenir, ce spectacle immense, cette foule égarée, cette vallée, ce fleuve qu'il fallait traverser, aux images que l'on se fait du redoutable jour du dernier jugement. »

Tout autre qu'un témoin n'aurait pas peint de la sorte.

En revenant de Saint-Florent, où nous étions allés à la première messe, nous nous arrêtâmes dans l'île de Meilleraie. C'était là, dans une petite maisonnette, cachée parmi les saules, que Bonchamps mourant fut apporté, et rendit le dernier soupir.

Cette île, aujourd'hui appelée Meilleraie, était anciennement nommée *la Batailleuse*. Les terribles Normands y ont livré de sanglants combats, alors qu'ils vinrent attaquer le fameux Montglone et piller sa riche abbaye.

Autour de l'église de cette vieille abbaye, j'ai vu vendre la terre du cimetière.... On spécule ainsi dans beaucoup d'endroits sur ces terres doublement consacrées par la religion et par la cendre de nos pères. Cette profanation devrait-elle être permise ? Il y a peu d'années encore, nos paysans en avaient horreur.... Mais le progrès des lumières a enlevé ce préjugé, et aujourd'hui ils s'y accoutument [1]. !

[1] Il serait bien à désirer que les curés des campagnes s'opposassent à cette profanation.

A Chantocé, je m'arrêtai encore ; les ruines, vous le savez, me retiennent toujours. Celles qui s'élèvent ici, sur le bord d'un petit lac, sont d'un bel effet, la tour fendue en deux par une large brèche, dans toute sa hauteur domine la route et a l'air de menacer le passant. Ce qui manque aux débris de cette tour, c'est le lierre ; ils sont trop blancs, trop nus. Ces lianes, ces ronces, ces églantiers à longues guirlandes, qui couronnent si bien les vieux bâtiments, ne se voient pas sur celui-ci. Cependant une main illustre n'a pas dédaigné de les dessiner, et l'empereur Joseph II en a fait un croquis en attendant ses chevaux de poste. Ce château-fort a appartenu au trop fameux Gilles de Retz, surnommé *Barbe-Bleue*. Il dépend aujourd'hui de la terre de Serrant.

Sur les bords de l'étang, au milieu d'une touffe de beaux arbres, se montre le toit d'une jolie demeure, le Pin. Pendant la guerre des Cent-Jours, elle était déserte ; le baron de La Haye, qui l'habite, était sous le drapeau blanc avec son jeune fils et ses frères ; madame de La Haye, dans ces jours de dangers, n'avait pu se résoudre au repos ; et avec une énergie toute vendéenne, elle aussi servait le Roi.

De Chantocé à Serrant, il n'y a que deux lieues Je ne fus pas longtemps à faire ce trajet ; je devais m'y arrêter avant d'arriver à Angers. Je voulais n'y

faire qu'une visite, et j'y ai fait un séjour. Ne se sauve pas qui veut de la douce hospitalité qu'on y exerce. Pour y retenir le visiteur, il y a autre chose que les larges fossés, les ponts-levis et les portes de fer : l'amabilité et la bonté habitent sous ces hautes tours ; toute la séduction de la vie de château s'y trouve ; et là, je l'avoue, j'oubliai complétement, pendant trois jours, l'affaire qui m'appelait à Angers.

Sous Louis XI, le seigneur de Serrant, Ponthus de Brie, obtint la permission de fortifier le château. C'est de cette époque que datent les larges fossés de quatre-vingt pieds toujours remplis d'eau vive. Un Anglais, qui se trouvait en même temps que moi chez madame de Serrant, conseillait de combler ces douves, et d'amener le gazon jusqu'au pied des tours. On s'est bien gardé de suivre cet avis. Oter à un château féodale ses fossés et ses ponts-levis, c'est lui enlever sa ceinture de noblesse et le faire déroger.

Le propriétaire actuel, M. le comte Walsh de Serrant, fait des embellissements du goût le plus pur ; il sait joindre le gracieux du genre anglais à la *régularité* que demande un bâtiment *régulier* et presque royal. Dans peu d'années, le parc de Serrant sera digne du château. De nombreux ouvriers y travaillent sans cesse, et trouvent des moyens d'existence dans les nobles plaisirs de celui qui les emploie.

La famille Walsh possède cette belle terre depuis 1730. Ce fut un Walsh, capitaine de la marine royale anglaise, qui transporta sur son vaisseau Jacques II en France. Depuis, un autre Walsh arma un vaisseau à Nantes, en 1745, pour conduire en Écosse Charles-Édouard Stuart[1].

Avant de s'embarquer pour cette noble et périlleuse entreprise, ce vaillant et malheureux prince vint passer quelques jours à Serrant. Là, entouré d'une famille dévouée, il peut se livrer à des espérances et parler de ses projets. Il a montré qu'il était digne du trône, par son courage sur les champs de bataille et sa fermeté dans les revers... Honneur! honneur à sa mémoire!

J'ai répété ces mots devant son portrait. Il l'avait donné à la famille Walsh avec une épée qui portait pour légende : *Gratidudo fidelitati*. Cette épée a été prise par les révolutionnaires. Pour ces pertes-là, il n'y a pas d'*indemnités*.

Pendant les trois jours que j'ai vu couler si vite

[1] Ce Walsh, après la fameuse bataille du Culloden, étant retourné en Angleterre, pour les intérêts des Stuarts, auxquels il avait consacré sa fortune et sa vie, fut arrêté et mis à la Tour de Londres. Une amnistie, au bout de quelque temps lui ayant rendu la liberté, un partisan de la maison de Brunswick lui dit dans un repas : « *Buvez à la santé du roi Georges, il vous pardonne. — S'il me pardonne,* répondit e zélé jacobite, *il fait plus que Dieu qui ne pardonne que orsqu'on se répent.*

dans ce grand château, j'ai joui de l'étonnement de quelques Parisiens, qui avaient souvent entendu parler des Vendéens, sans en avoir jamais rencontré. Madame de Serrant, qui se plaît à honorer tout ce qui est honorable, en avait retenu plusieurs à dîner. C'étaient d'honnêtes paysans qui, à force de fidélité et de batailles, avaient obtenu, en 1815, le grade de gendarme et de brigadier de gendarmerie.

L'un d'eux, le brave Bondu, tout criblé de blessures, avait reçu dans ses bras M. de Lescure mourant, et l'avait défendu contre les républicains qui avaient juré de rapporter la tête du général royaliste.

L'autre, Massonneau, fils d'un Vendéen, et qui a vu périr vingt-huit personnes de sa famille pour la cause royale, nous racontait, que sa femme était au moment d'accoucher, en 1815, le jour où les royalistes recoururent aux armes. Pour rester auprès d'elle, il n'était point allé au rendez-vous indiqué ; la jeune femme s'en était indignée, et, pour la première fois, s'était mise en colère contre lui. « As-tu donc oublié, s'écria-t-elle au milieu de ses douleurs, que je suis Vendéenne ! Va laisse-moi, fais ton devoir ; marche pour le Roi : le bon Dieu fera le reste. »

« Quand une femme parle comme ça, ajoutait Massonneau, il faut bien obéir. J'allai rejoindre le général d'Autichamp, et je lui dis : « Mon général,

c'est à la vie et à la mort, pour Dieu et pour le Roi. Ma femme est en mal d'enfant, mais *vive le Roi quand même* ! »

Il nous disait encore :

« Il y a peu d'années, sous M. de C..., on me trouvait trop royaliste. De brigadier que j'étais, je fus fait simple gendarme ; mais pour ça je ne m'en estimai pas moins, car mon cœur restait le même. Je dis à l'officier qui m'avait fait venir à Angers pour m'annoncer cette nouvelle : « Commandant, rassemblez la brigade à laquelle j'appartiens, dégradez-moi devant-elle, et dites : Il est trop royaliste ! Je veux que l'on sache pourquoi l'on me traite ainsi. Ah ! je sais ce qu'on veut : on cherche à nous faire murmurer contre le Roi... Mais voyez-vous, ça ne se peut pas avec un cœur Vendéen.

« On me renverra ; on me dégradera, on me réduira à la misère, eh bien ! je ne l'en aimerai pas moins. C'est dans mon sang d'aimer les Bourbons ; ça tient à moi comme mon âme à mon corps. Dégradez-moi, je retournerai chez nous ; je dirai à mes enfants : Enfants je n'ai plus de pain à vous donner ; voilà un bissac, allez, frappez à la porte des honnêtes gens ; dites : Nous sommes les enfants de Massonneau, et l'on remplira de pain votre bissac. Dieu ne laisse pas mourir de faim les fidèles : et, quand il en serait autrement, il ne faudrait pas changer pour cela. »

Ceci n'était point de vaines paroles, on le voyait aux yeux mouillés de larmes et à l'accent de conviction du royaliste. Je me réjouissais d'entendre un vrai Vendéen révéler ainsi toute son âme à des Parisiens. C'étaient vraiment les temps antiques en présence des temps actuels.

Je ne vous décris point la magnifique chapelle de Serrant avec son beau tombeau ; je ne vous parle point de l'orangerie qui est une des plus belles de France. Lisez le second volume des *Recherches sur l'Anjou*, par M. Bodin. Ses descriptions sont de la plus grandes exactitude.

Je suis depuis deux jours à Angers. Ses hautes et noires murailles sont presque toutes tombées. La ville y perd beaucoup de sa noblesse ; mais elle y gagne en agrément. Aujourd'hui on n'hésite point entre ces deux choses-là.

Ces murailles flanquées de nombreuses tours étaient d'une grande antiquité ; leur couleur était sombre, et leur aspect imposant. Aujourd'hui, des maisons blanches et bien bâties s'élèvent à leur place ; de jeunes plantations forment une promenade à l'entour de la ville, dont le *cœur seul* a conservé quelque chose du vieux temps. Ces rues étroites, inégales, et tortueuses, ces maisons de bois surchargées d'ornements bizarres, ces pignons pointus, ces toits qui s'avancent et se touchent, ces gouttières en forme de monstres, tout cela a trouvé des

admirateurs; et un auteur anglais, Raoul Diceto, doyen de Londres, cite Angers comme une ville des plus remarquables du onzième siècle. Il vante la beauté, la solidité de ses murailles, la magnificence du palais de ses évêques et de ses comtes. Sous plus d'un rapport, je suis de son avis. Angers a des choses remarquables. Son château est un des plus imposants que l'on puisse voir. Comme il domine noblement les maisons qu'il protégeait ! Comme ses tours nuancées de différentes couleurs de pierres, sont sveltes et d'un bon effet ! Le voyageur qui traverse la Maine a peine à en mesurer la hauteur. Elles se reflètent dans les eaux qui baignent les rochers de leurs bases ; et, pour qu'il ne manque rien à la majesté de ce tableau, le souvenir de Philippe-Auguste et de saint Louis s'y rattache. Celui des Vendéens vient aussi s'y joindre. Ceux qui étaient faits prisonniers ont été renfermés dans ce château avant d'être conduits à la mort.

C'est un soldat de Charles d'Autichamp qui est chargé de montrer aux étrangers l'intérieur de ce château, qui a été jadis un des plus fort de France. Je n'ai pas été longtemps à reconnaître en lui un bon royaliste. Il y a des mots qui trahissent l'âme et révèlent l'opinion.

Il est bien de confier à ceux qui ont défendu la vieille France la garde de ses vieux monuments.

La cathédrale est un bel édifice, bâti en forme de

chapelle, sans bas-côtés. On prétend qu'elle a été commencée par Pepin et terminée par Charlemagne.

Le riche pays de l'Anjou attirait toutes les grandeurs des siècles passés ; leurs noms remplissent son histoire.

C'est à Angers que Charles-Martel fit Rainfroy prisonnier, et lui donna, pour le consoler de n'être plus maire du palais, le titre de comte des Angevins.

Le fameux Roland, si cher aux guerriers et aux poètes, naquit dans cette ville ; et c'est des bords de la Maine que le paladin s'élança pour étonner le monde par ses hauts faits et ses grands coups de lance.

Robert le Fort, ce chef de toute une nation de rois, fut surnommé l'Angevin, et c'est dans cette province qu'il jeta les premiers fondements de sa gloire et qu'il trouva la mort.

Ce fut aussi sous les murs d'Angers que le vaillant et le bel Ingelger commença à s'illustrer en combattant, à dix-sept ans, contre un déloyal et félon chevalier, nommé Gontran, qui avait osé accusé d'adultère et d'homicide la contesse du Gàtinais, marraine du jeune page. Armé pour défendre l'innocence, il gagna noblement ses éperons, et tua, en champ clos, le calomniateur. Ce premier exploit lui porta bonheur. Charles le Chauve devina son mérite, le fit gouverneur de l'Anjou. Par sa sagesse et sa vaillance, Ingelger ajouta à sa gloire, et devint le chef d'une puissante famille.

Les annales de ce pays ont un intérêt particulier ; un ouvrage d'imagination ne peut en offrir davantage. A chaque page on retrouve des noms tels que ceux de Foulques Néra, Geoffroy Le Bel ou Plantagenet, Henri II, roi d'Angleterre, Richard Cœur de Lion, né à Angers, et devenu pape sous le nom de Grégoire XI, Louis XI, René-le-Bon, roi de Sicile, Louis XII et la reine Anne, François Ier, Henri IV et Louis XIV.

La mémoire de René, roi de Sicile, y était devenue populaire ; on l'appelait le bon René. Son tombeau, auquel il avait travaillé lui-même, se voyait dans la cathédrale. Il n'a pas résisté aux sacriléges profanateurs de 93 ; et ce roi, qui avait été chassé de son trône par la révolte, fut jeté hors de sa tombe par d'autres révoltés.

l'Anjou avait tant d'attraits pour le bon roi René, que, par une clause de son testament, « il ordonne qu'après sa mort, il soit transféré *à Angers, auprès de la reyne Isabeau de Lorraine, son épouse très-chière, en la cathédrale de Saint-Maurice,* dans laquelle lui-même avait été baptisé, et où reposaient les cendres de presque tous ses aïeux. »

« Quand ce vœu fut connu, quand cette détermi-
« nation se répandit dans la ville d'Aix, dit l'élo-
« quent historien de René d'Anjou (M. le vicomte de
« Villeneuve-Bargemont), un soulèvement général
« y éclata, le peuple entier y prit part, les classes

« les plus élevées témoignèrent hautement leur mé-
« contentement, et, pour la première fois, on en-
« tendit murmurer contre le bon roi.

« Il s'est donné à nous longtemps avant sa mort,
« répétait-on partout; nul peuple ne l'ayant aimé
« autant que les Provençaux, ne peut ni ne doit leur
« disputer ses précieux restes..., »

Tant de preuves d'amour et de regrets arrachèrent à la reine un demi-consentement... Mais en secret Jeanne de Laval avait résolu de suivre les intentions de son royal époux : avant de s'éloigner de la Provence, pour aller habiter en Anjou, son château de Beaufort en Vallée, elle avait gagné un chanoine du chapitre de Saint-Sauveur, pour enlever, pendant la nuit, le cercueil de René.... En secret et avec autant de précautions qu'un voleur sacrilége, le prêtre, qui obéissait à sa souveraine, entr'ouvrit le tombeau, placé près du sanctuaire, en fit retirer la châsse de plomb, la cacha dans un tonneau, et ce dépôt sacré, embarqué sur le Rhône, arriva au pont de Cé, où tous les honneurs l'attendaient.

Ainsi ce roi, qui avait travaillé à son sépulcre d'Angers, y est venu reposer par une pieuse fraude de sa veuve.

Je ne connais pas de province de France qui puisse offrir à l'admiration de la postérité autant de noms célèbres par leur fidélité, dans nos temps de malheur et d'épreuves, que l'Anjou : Cathelineau, Stof-

flet, d'Elbée, Dandigné, Bonchamps, Scepeaux, Soyer et d'Autichamp.

Hier au soir, je vous écrivais que Stofflet était mort à Angers ; ce matin, je suis allé avec un de ses anciens soldats voir le lieu où il est vaillamment tombé, en criant : Vive le Roi ! Vive la Religion !

« C'est ici, me dit ce Vendéen en me montrant le champ-de-mars, que je l'ai vu embrasser son ami, son compagnon d'armes, Lichtenheim. Tous les deux refusèrent de se laisser bander les yeux, en disant avec une noble fierté que les Vendéens n'avaient pas peur des balles. Tous les deux se prirent par la main et tombèrent ensemble. Morts, ils se tenaient encore, et on détacha leurs mains avec peine. Ah ! Monsieur, ajouta le paysan, quand on meurt pour une si belle cause, il est doux de mourir avec son ami. Ensemble on s'est battu, ensemble on a souffert, ensemble on paraît devant Dieu. Je me rappelle encore que, malgré sa blessure et la pauvre blouse dont il était revêtu, Stofflet portait la tête haute, et marchait comme un soldat qui va au feu. Un coup de sabre lui avait abattu la peau du front sur les yeux, un lien retenait cette peau ; c'était tout le pansement qu'on lui avait fait : on savait qu'on devait le tuer le lendemain. Dans la foule, on se répétait que la fermeté de son caractère avait été la même au tribunal que sur un champ de bataille : il dédaigna de répondre aux juges assassins.

« Il y avait longtemps que je connaissais Stofflet. J'avais servi avec lui pendant huit ans dans le régiment de Lorraine-Infanterie, dont monsieur le duc de Mortemart était colonel. Quand le comte de Maulevrier l'appela en Anjou, Stofflet, devenu garde-chasse, m'écrivit pour m'engager de venir habiter le même pays que lui. Il m'obtint une place chez un voisin de monsieur Baudry d'Asson ; j'y étais heureux et tranquille. Quand les premiers troubles éclatèrent, les habitants de nos cantons se portèrent en foule à Brachin; j'étais avec eux. Nous suppliâmes tous avec instance M. Baudry d'Asson de prendre le commandement de notre troupe, déterminée à tout entreprendre, mais qui avait besoin d'un chef expérimenté et dévoué. Je me rappelle encore nos cris d'enthousiasme, quand ce brave et galant homme, cédant à nos prières, s'écria : « Eh bien ! oui, mes amis, le sort en est jeté, je marcherai à votre tête. En avant ! à Châtillon ! à Châtillon ! »

« Cette petite ville fut bientôt à nous. Les papiers du district firent un beau feu de joie ! Sans un orage terrible, qui retarda l'attaque de Bressuire, Bressuire eût été pris. Toutes les cloches du pays étaient en branle pour sonner le tocsin : c'était une alarme générale. A Paris même, on dit qu'on ne parlait que de nous. Les gardes nationales se levaient de tous côtés, nous ne pûmes résister à tant de monde, et

fûmes forcés de fuir. Plus de cent des nôtres périrent aux portes de Bressuire, cinq cents furent faits prisonniers, et le reste *s'égailla* dans les bois. Mon maître fut pris et massacré à Thouars, avec MM. de Feu et de Bicheteau. Après ce malheur et cette déroute, et ne marchant que de nuit, j'allai trouver Stofflet. En me voyant, il me dit : « Je n'ai encore rien fait ; mais tu me connais, mon ami, je ne resterai pas à faire le métier de garde-chasse, quand je pourrai reprendre mon ancien état de soldat. Reste avec moi, peut-être bientôt retournerons-nous au feu ensemble. » Je l'embrassai, et depuis ce jour, je demeurai avec lui. Un jour, il rentra au château, son visage était rouge d'indignation, tous ses membres tremblaient violemment : « Les monstres ! s'écriait-il en jurant, ils ont assassiné le Roi, ils massacrent les nobles et les prêtres... le moment est venu..... Je défendrai, jusqu'à la dernière goutte de mon sang, la propriété de mes maîtres ; je prendrai leur parti ; je vengerai mon Roi !... » Partageant sa douleur, je répétai : « Et moi aussi, je vengerai mon Roi !... » ce fut là mon premier serment ,je l'ai tenu ; je n'en ai jamais fait d'autre.

« Peu de temps après, au milieu de la nuit, il me réveilla ; il me dit : « Nous allons commencer ; prends ton fusil, mets du pain dans tes poches, et suis-moi. » J'obéis.

« Bientôt nous nous trouvâmes dans la forêt de Maulevrier : la nuit était obscure et froide, la pluie tombait par averse ; nous marchions vite et en silence. A travers les broussailles et les arbres, j'aperçus une lueur : c'était un feu de charbonnier.

« Nous voilà au lieu du rendez-vous, dit Stofflet : et il se mit à siffler. Aussitôt un homme, sortant d'une cahutte de branchages, se présenta à nous. « Eh bien ! demanda Stofflet, les camarades, où sont-ils ? »

« — Plus avant dans la forêt, répondit le charbonnier, je vas te conduire à eux. »

« Nous suivîmes, et bientôt nous entendîmes un murmure confus d'hommes rassemblés qui parlaient bas. Le bruit de nos pas était aussi venu jusqu'à eux ; une voix crie : « Qui va là ? — Amis du Roi, dit Stofflet » ; et je vis que nous étions parvenus à une clairière de la forêt. Nous nous approchâmes du tas de charbon qui se faisait au milieu, pour nous réchauffer. On remua le brasier, et, à la flamme qui en sortait, je distinguai une soixantaine d'hommes, dont plusieurs m'étaient connus : la plupart étaient forgerons et charbonniers. Stofflet leur dit, en me présentant à eux : « En voilà un qui est digne d'être des nôtres. Je l'ai vu au feu ; il va bien.

— Tant mieux, répliqua un forgeron qui se faisait remarquer par sa haute taille et un air farou-

che. Tant mieux ! nous avons besoin de bon gars, d'hommes déterminés : le jeu que nous allons commencer n'est pas un jeu de femme ; que celui qui a peur se retire avant que le signal soit donné.

« — Personne ici n'a peur, répartit vivement Stofflet.

« — Ceux qui ne veulent pas qu'on résiste, ceux qui veulent qu'on se soumette comme des moutons, quand on tirera pour le recrutement à Saint-Florent, ceux-là n'ont-ils pas peur ? demanda le forgeron.

« — Personne de nous ne veut cette lâcheté, s'écria mon ami.

« — Non, non, répétèrent tous ces hommes animés ; ni nous ni nos enfants, ne servirons jamais les ennemis du Roi, des prêtres et des nobles. — Eh bien ! ajouta Stofflet, nous sommes au 8 mars, c'est le 11, dans trois jours, que l'on est convoqué pour le tirage. Alors nous connaîtrons les lâches ; parmi nous, il n'y aura que des bons gars, j'en suis sûr. » Puis, avec une autorité qui m'étonnait, mon ancien camarade donnait des ordres pour que des émissaires parcourûssent la campagne et prêchâssent la résistance. Pour encourager ceux qui auraient pu craindre, il racontait que les braves Laurent Fleuri, André Michel et Foret l'avaient assuré que plus de trois mille jeunes gens du district de Saint-Florent étaient résolus de ne pas marcher. Il nommait les

bourgs, les villages, les hameaux, sur lesquels on pouvait compter. Et cependant il n'était point encore nommé chef. Ces paysans l'écoutaient comme un ancien militaire dans lequel il avaient confiance. Lors de la naissance du fils aîné de monsieur le comte de Maulevrier, à Maulevrier, Stofflet avait été invité par les habitants du canton à les former en deux compagnies, à leur apprendre le maniement des armes, pour accompagner l'enfant du château au baptême, et, pendant plusieurs fêtes et dimanches, il les réunit, les commanda, les exerça et les forma à l'obéissance. C'est ainsi que des préparatifs de fêtes devinrent utiles au jour du danger, et personne d'entre nous n'aurait osé désobéir à celui que nous regardions comme notre commandant.

« Il fut convenu que moi, qui connaissais le pays, j'irais prevenir M. Baudry d'Asson du mouvement et de la résistance que l'on préparait. Un autre fut chargé d'aller au village de Pin-en-Mauge, où l'on connaissait de brave gens. Le jour commençait à poindre, nous nous séparâmes.

« Aux Echambroignes, à Châtillon, à Saint-Pierre-du-chemin, à la Chapelle-aux-Lis, sur toute la route, je donnai aux personnes qui m'étaient désignées avis de la résistance qui s'organisait.

« Je parvins enfin près du château de Brachin. M. Baudry n'y était plus depuis longtemps. Le jour où j'y arrivai, des détachements de gardes nationales le remplissaient, et après y avoir fait de nou

velles perquisitions, s'y étaient établis. J'entendis les chansons des soldats qui avaient pillés les caves; ils répétaient dans leur ivresse : *Ah ! ça ira, ça ira, les aristocrates à la lenterne,* et mille autres refrains de la révolution. Craignant d'être reconnu, je restai dans un bois jusqu'au soir. Quand l'obscurité fut venue, je me présentai tout à coup à une vieille servante du château. En m'apercevant, elle jeta un cri d'effroi. « Eh quoi ! c'est vous, Saint-Jean; vous !... On vous avait dit mort, lors de leur première émeute.... Comment avez-vous fait pour échapper ? » Bien vite je lui racontai tout ce qui me concernait, et comme je connaissais sa fidélité, je lui dis franchement pourquoi je venais... « Dieu vous conduit ici, dit cette brave femme ; vous emmènerez notre maître de ces ruines ; il y court trop de dangers. S'il n'y était pas découvert, il mourrait bientôt dans son affreuse cache : lui et son pauvre enfant sont déjà pâles comme des morts. Les malheureux ! depuis si longtemps ils n'ont pas vu la lumière du soleil ! »

« Tout en causant ensemble, nous attendîmes que la nuit fut plus avancée, et vers les onze heures, nous prîmes le chemin du souterrain. Arrivés derrière un mur, la vieille femme me prit par la main, et me fit descendre par une pente rapide... C'est ici, me dit-elle ; et elle frappa le briquet, et alluma une chandelle de résine....

« Nous fîmes encore quelques pas, toujours en descendant...

« Oh ! Monsieur, quel spectacle ! je ne l'oublierai jamais ! Dans un trou où l'on ne voyait de toutes parts que de la terre humide, étendus sur un peu de paille, je vis les maîtres et les seigneurs de Brachin, proscrits sous leur propre demeure.... Le bruit de nos pas, la lueur de la chandelle, éveillèrent le jeune enfant, dont la tête était posée sur la poitrine de M. Baudry... En m'apercevant, épouvanté de la vue d'un homme, il s'écria avec un accent déchirant : Un *patriote* ! mon père, un *patriote* ! » Et s'élançant du sein paternel, il se jeta à mes pieds, en me répétant : « Ne tuez pas mon père, monsieur, ne nous tuez pas ! »

« Monsieur Baudry s'était éveillé. A demi-levé, il avait saisi son sabre. La vieille femme se montra, et, relevant l'enfant qui était toujours à genoux, lui dit : Est-ce moi qui conduirais ici un assassin ? N'ayez pas peur, mon cher petit maître ; l'homme que je vous amène est un ami : il est chargé d'un message pour monsieur votre père. « Après avoir placé sa chandelle dans un coin, elle prit l'enfant sur ses genoux, le caressa, essuya ses larmes ; et tandis qu'elle causait avec lui, moi je me fis reconnaître de M. Baudry, et lui appris la résolution que les royalistes avaient prise de résister à la république.

« Je serai bientôt avec eux, me dit-il. Tout me sera moins affreux que cet horrible séjour, où je languis sans gloire, depuis bien des mois. Au-dessus de ma tête, dans ma propre maison, dont je suis banni, j'entends nos ennemis se réjouir dans l'abondance que leur procurent leurs vols et leurs rapines, et mon fils, mon pauvre fils manque de tout ! Vous le voyez à sa pâleur, à sa faiblesse. Sans cette bonne et excellente femme, sans le pain d'orge et l'eau qu'elle nous apporte, il serait mort dans mes bras. Allez, redites à mes amis que j'ai soif de vengeance. Parlez à Stofflet; il a de l'influence sur les gens de la campagne, qu'il s'en serve aujourd'hui : qu'il les rassemble, qu'il rassemble les chasseurs, ce sont de demi-soldats. »

« A mesure que monsieur Baudry d'Asson me parlait ainsi, je voyais qu'il reprenait des forces : l'espoir de se distinguer encore lui rendait un peu de son ancienne vigueur. Il me donna d'autres instructions, et me congédia en me disant : « *Je ne me ferai point attendre.* »

« Il a tenu parole : on le vit bientôt accourir aux rassemblements de Montaigu et de la Châtaigneraie.

« Le 12 mars, j'avais rejoint Stofflet. Alors il était tout à fait reconnu chef par les jeunes gens du canton de Maulevrier. Je me rappelle qu'un paysan du village de Pin-en-Mauge vint nous trouver et nous apprendre que Cathelineau avait aussi

pris le commandement d'une troupe de royalistes. A cette nouvelle, Stofflet s'écria : *Tant mieux ! en voilà un de plus qui ne reculera jamais* ! »

« En effet, il ne se trompait pas. Jacques Cathelineau n'était point de ces hommes que les autres hommes entraînent. Sa résolution, son enthousiasme, lui venaient *d'en-haut ;* quand il avait une chose à entreprendre, il se recueillait en lui-même, il implorait le ciel, et alors bien peu d'obstacles sur la terre étaient capables de l'arrêter. Quand il prit les armes, ce n'était point pour se sauver de la réquisition; son âge, son mariage, l'en exceptaient: il pouvait donc pour quelque temps encore, vivre tranquille dans son village.... Mais ce qui frappait les autres, devait toucher un cœur aussi noble que le sien ! Occupé à pétrir son pain, Cathelineau entend le bruit que font, dans le village, quelques paysans qui reviennent de Saint-Florent, ils racontent leur refus de marcher, leur résistance aux autorités...

« Les républicains vont venir les arrêter et les faire périr... Voilà sa première pensée.

« Il faut les sauver, voilà sa seconde ; et levant les yeux vers le ciel comme pour y chercher un conseil et de l'aide... Il prend tout à coup sa résolution : il quitte son ouvrage, essuie ses bras, et demande ses habits.

« — Que vas tu faire ? dit sa femme.

« — Sauver ces jeunes gens, répondit-il.

« — Mais toi, mais ta famille, tu vas tout perdre : cette affaire ne te regarde pas, reste tranquille.

« — Si je reste tranquille, nous n'en seront pas moins perdus. Le pays va être écrasé par la république ; il faut nous soulever tous et commencer la guerre.

« — Commencer la guerre ! s'écria la malheureuse femme de plus en plus effrayée. Et pour faire la guerre, qui sera avec vous ?

« — Dieu, répliqua Cathelineau ; Dieu sera avec nous. » Et déjà avec les cinq paysans revenus de Saint-Florent, le voilà qui parcourt le bourg.

« Dieu était vraiment avec lui : ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire, ses paroles étaient puissantes ; elles attiraient, elles retenaient sur ses pas ; et avant peu ce simple *voiturier* se trouvait à la tête d'un nombreux rassemblement, et venait joindre ses forces à celles d'un *garde-chasse,* que ce grand moment d'épreuve venait aussi de révéler comme un homme digne de commander.

« Envoyé souvent par Stofflet auprès de Cathelineau, j'ai été a même de comparer ces deux chefs, et Dieu m'a condamné à les pleurer tous deux. Stofflet avait conservé de son premier état beaucoup de rudesse et de brusquerie, son caractère était violent et emporté, son cœur franc et noble. Si quelques cruautés, quelques exécutions sanglantes, ont

souillé son camp, que ce sang répandu retombe sur l'homme rusé et adroit qui s'était emparé de sa confiance. Stofflet avait besoin d'un guide, d'un conseil partout, hors sur un champ de bataille; mais là, il était à son aise, il se sentait fort au milieu des dangers, sous une grêle de boulets et de balles; dans le fort de la mêlée, l'ancien soldat avait la concience de soi-même, il savait ce qu'il pouvait faire, il *entraînait ;* ailleurs il était facile à *entraîner*. L'abbé Bernier devina cette facilité, et s'attacha à lui pour le dominer. Avec d'autres chefs des armées catholiques, il eût eu moins d'influence et de pouvoir. L'éloignement que l'on a eu pour cet homme douteux et intrigant, a souvent rendu injuste envers Stofflet. Des royalistes ont avancé, d'autres royalistes ont répété qu'à la mort de Henri de la Rochejaquelein, il avait insulté à la douleur de l'armée, en s'écriant : *Ce n'était pas le Pérou que votre la Rochejaquelein* !

« Ce propos est démenti par bien des gens existants. Loin de montrer l'insensibilité et la basse ambition qu'on lui prête, Stofflet avait été profondément affligé de la perte de ce jeune et brillant officier. Les mêmes témoins affirment qu'ils le virent répandre des larmes à cette occasion, et qu'au moment où l'on amena devant lui le soldat qui avait traîtreusement assassiné le brave et généreux Henri, transporté de vengeance et ne pouvant se con-

venir, il s'élança sur le républicain, et le sabra.

« Tous ceux qui ont servi avec Stofflet se rappellent combien l'ancien *garde-chasse* du comte de Maulevrier avait conservé, depuis son élévation, de respect et d'égard pour tout ce qui appartenait à la noblesse. Il avait souvent vu, aux chasses de Lunéville et de Maulevrier, le comte de la Rochejacquelein, ami et camarade de son maître : est-il vraisemblable qu'il n'eût pas gardé pour le fils les habitudes de respect qu'il avait eues pour le père ? surtout quand ce fils était un héros ! Qui pouvait mieux apprécier la valeur de Henri que Stofflet ? Les hommes extraordinaires savent se mesurer, un soldat sait ce que vaut un soldat.

« De son côté, Henri de la Rochejacquelein, à sa brillante valeur, à son coup-d'œil militaire, à sa fermeté sur un champ de bataille, à ses moyens d'organiser et de retenir les paysans, avait déviné Stofflet, plus d'une fois on l'a vu le consulter ; la nuit même qui a précédé sa mort, il avait couché dans la même chambre que lui. Comment croire que tout à coup renonçant à ces rapports, à cette liaison des camps, Stofflet eût insulté aux restes de celui qu'il avait été fier d'appeler son ami ? Il était si loin de penser que la mort de Henri ne fût pas une grande perte, qu'il ordonna qu'elle fût tenue sécrète : il savait que si la nouvelle s'en répandait, les Vendéens en seraient plus faibles, les républicains plus forts.

—

Ceux-ci marchaient alors sur Gété. Stofflet les reçut et les battit trois fois dans le même jour, leur laissant croire que leur vainqueur était ce Henri de la Rochejacquelein, qui malheureusement n'existait plus. N'était-ce pas rendre un noble hommage à la mémoire de Henri, que d'abandonner ainsi à son nom l'honneur de cette triple victoire.

« Ce qui distinguait surtout Stofflet, c'était son infatigable activité; aucun chef n'avait plus d'ascendant que lui sur le soldat. Dans le désordre d'une déroute, il le maintenait plus que tout autre; son commandement avait une grande puissance; aussi son corps d'armée s'est toujours fait remarquer par sa discipline. Les autres généraux reconnaissaient bien son influence sur les paysans. Quand il fallait quitter un cantonnement, c'était lui que l'on voyait à cheval, parcourant la ville, réveillant, par d'énergiques paroles, l'enthousiasme du soldat. S'il n'avait pas paru, le découragement, la méfiance, auraient retardé l'expédition projetée.

« Une fois, dans le temps de la récolte des grains, un grand nombre des siens voulaient quitter l'armée, pour aller faire leur moisson. Cependant l'ennemi était près, et menaçait d'attaquer. Stofflet avait besoin de tout son monde. Le curé de Saint-Laud lui fit un long discours, pour qu'il le redît aux paysans, afin de les déterminer à rester. « Il n'en faut pas tant, s'écria Stofflet, je leur dirai : *Le service du Roi*

veut que vous restiez ; je vous l'ordonne, et ce pistolet brûlera la cervelle du premier qui parlera de partir. Personne ne partit.

« L'énergie de Stofflet ne se montrait pas seulement dans les succès ; elle brillait surtout, quand nos paysans découragés pensaient à fuir. Alors il se jetait à leur rencontre ; et cent fois il a su les faire retourner au feu.

« A Saumur, il s'opposa aux fuyards, et les ramena à la victoire. A Doué, quoique blessé grièvement, il maintint l'ordre dans la retraite. Au désastre du Mans, il se distingua par son infatigable ténacité : il fut un des derniers à quitter la ville. Chargé d'un faisceau de drapeaux blancs tout déchirés de balles et à demi-brûlés, il s'éloignait... quand il aperçut le vicomte de Scepeaux [1], avec deux autres Vendéens, servant une pièce d'artillerie qu'ils avaient braquée, dans une rue étroite, pour protéger la retraite des royalistes. Il lui cria : « Monsieur de Scepeaux ! c'est à mon tour ; montez sur mon cheval, et laissez-moi prendre votre place.

[1] Le vicomte de Scepeaux, lieutenant-général sur les champs de bataille de la Vendée, depuis la restauration, n'a jamais eu ce grade sur les contrôles du ministère de la guerre. Cependant plusieurs de ses compagnons d'armes, dont les services n'étaient ni plus anciens, ni plus éclatants, dont les noms n'étaient pas plus illustres, ont eu de nobles récompenses, de grands emplois et de hautes dignités. Lui est mort simple maréchal-de-camp.

« Non, non, répondit l'intrépide et digne descendant du maréchal de la Vieuville ; je resterai ici tant que j'aurai un grain de poudre et un boulet de canon... Vous, général, sauvez ce qui reste de nos drapeaux : ils sont en bonnes mains.

« Les bleus m'auront avant de les avoir, répartit énergiquement Stofflet. S'ils envoient ceux-là à la Convention, ils pourront y ajouter ma tête. . »

« Une pauvre Vendéenne blessée, à demi mourante, gisait sur le pavé, dans le sang, au milieu des débris ; elle reconnut le général royaliste, et, élevant vers lui son petit enfant, elle lui cria : « Sauvez-le ! sauvez-le ! »

« Donnez-le moi vite, » dit brusquement Stofflet ! Il le plaça devant lui, à côté des drapeaux, et partit. Depuis, l'enfant a retrouvé sa mère.

« L'homme frémissant de cette rage qu'un soldat tel que Stofflet éprouve, quand il est forcé de fuir ; l'homme qui, dans ce moment de vengeance, entend le cri d'une mère, et qui s'arrête pour sauver un enfant, ne peut être accusé d'avoir un mauvais cœur, d'être égoïste et cruel... Ne savait-il pas ce que l'on devait au malheur et à la fidélité, quand il accueillait avec tant d'égards, dans son armée, les émigrés échappés aux massacres de Quiberon ? Je me rappelle y avoir vu arriver le chevalier de Maulevrier, le comte Siochan de Kersabiec, officier de marine, MM. de la Béraudière père et fils, le chevalier de Menars, le

marquis de la Feronnière, et plusieurs autres nobles Français, qu'aucun revers ne pouvait détacher de la cause royale. Stofflet alla au-devant d'eux, et leur dit qu'il serait fier de les compter comme des compagnons d'armes. Et certes, on n'accusera pas Stofflet d'avoir été ingrat, il s'est toujours souvenu de ses anciens maîtres. Quand la république voulut traiter avec lui, pour une suspension d'armes, une des premières conditions que l'ancien garde-chasse de Maulevrier exigea, fut que les biens de la famille de Colbert de Maulevrier fussent rendus aux legitimes propriétaires.

« On ne pourra pas plus, avec justice, lui reprocher de n'avoir pas *su obéir*. A la dernière reprise d'armes, c'était contre son propre sentiment qu'il marchait ; mais il avait reçu des ordres, il obéissait, même en voyant sa perte assurée. Aussi, en quittant la forêt de Maulevrier, où il avait su établir avec tant d'ordre des hôpitaux et assurer des subsistances, il dit à son secrétaire, M. Coulon : « Mon ami, *nous marchons à l'échafaud ; mais c'est égal. Vive le Roi ! quand même !* »

« Ce n'était point un faux pressentiment. Quelques heures après, il fut surpris pendant la nuit, à la métairie de la Saugrenière. Réveillé en sursaut, le général se défendit sans armes, et, par sa force et son courage, s'était déjà débarrassé de quelques républicains, lorsqu'il fut atteint de plusieurs coups de

baïonnettes et d'un coup de sabre qui lui abattit la peau du front sur les yeux.

« C'est avec cette horrible blessure qu'il fut conduit à Angers... Je vous ai dit sa mort : elle a été digne de sa vie.

« Un monument lui a été élevé à Maulevrier : c'est un obélisque de vingt-cinq pieds de haut ; la base et le socle sont en granit, l'aiguille est une pierre blanche et dure de Baugé.

On y lit :

A LA MÉMOIRE
DE STOFFLET, NÉ A BERTHELEMONT
ARRONDt DE LUNÉVILLE,
LE 3 FÉVRIER 1753.

—

GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE ROYALE
DU BAS-ANJOU.

—

MORT A ANGERS,
LE 23 FÉVRIER 1796.
TOUJOURS FIDÈLE
A DIEU ET AU ROI
IL MOURUT EN OBÉISSANT.

—

« Sur la face opposée il est écrit :

CE MONUMENT
FUT ÉRIGÉ PAR ÉDOUARD

VICTURIEN, CHARLES, RÉNÉ
DE COLBERT DE MAULEVRIER.

« Paix à celui qui repose sous le monument, honneur à celui qui l'a élevé ! car c'est une noble et bonne action que d'honorer ainsi la mémoire des hommes fidèles et dévoués.

« Et toi aussi, Cathelineau ! toi qui t'es levé en même temps que Stofflet contre les oppresseurs de ton pays, tu auras ton monument [1]... La province qui t'a vu naître montrera bientôt avec orgueil la pierre qui portera ton nom... Le nom du *Saint* de l'Anjou doit se lire au pied de la croix.

« Stofflet, dans les batailles, était violent, emporté, terrible ; Cathelineau y était calme, impassible, humain ; l'un jurait, l'autre priait, et tous les deux se battaient comme des lions.

« *A-t-on de l'eau-de-vie pour nos gars ?* » demandait Stofflet avant d'aller au feu.

« *Implorons l'aide du Dieu des armées avant de combattre !* » s'écriait Cathelineau ; et ses soins, comme ceux de Stofflet, s'étendaient sur toute son armée pour qu'elle ne manquât de rien.

« La piété du simple paysan de Pin-en-Mauges

[1] M. le chevalier de Lostanges, avec un zèle tout vendéen, s'occupe de faire élever un monument au *Saint* de l'Anjou. Nous avons vu le modèle de la statue de Cathelineau ; il est parfait, et l'idée est juste et vraie. On voit le Vendéen appuyé sur une croix, et montrant le nom du Roi.

était douce et éclairée. Il était déjà à la tête d'un rassemblement considérable, quand on vint lui apprendre que son frère, Joseph Cathelineau, qu'il avait envoyé à Angers, avait été mis à mort par les patriotes. En apprenant la perte de son frère chéri, il s'écria : *Tu seras vengé!*

« On lui amena un patriote qui avait été pris la veille : « Va-t'en, lui dit Cathelineau, va-t'en; une vengeance particulière n'est pas permise à un soldat chrétien. »

« Le même sentiment qui avait fait prendre les armes au garde-chasse de Maulevrier et au voiturier de Pin-en-Mauges, était si loin de ressembler à de l'ambition, qu'à peine parvenus à la tête de rassemblements nombreux, ces deux hommes simples et modestes croyaient que le commandement ne devait plus leur appartenir, et ils voulaient s'en démettre en faveur de d'Elbée. Mais celui-ci n'avait, comme eux, d'autre ambition que celle du bien public; et, connaissant leur influence, il la leur laissa tout entière.

« Quand les paysans étaient venus en foule à sa terre, près de Baupréau, pour le supplier de se mettre à leur tête, le sage et consciencieux d'Elbée leur avait dit, et l'on se rappelait ses paroles [1] :

« Mes enfants, vous savez que je ne vous ai ja-

[1] Propres paroles de d'Elbée.

« mais trompés. Je ne chercherai point à vous en « imposer dans une circonstance si importante. La « révolution est faite; elle ne rétrogradera point. « Elle dévora tout ce qu'il y a de pur en France. « Nos efforts seront bien faibles contre sa force qui « s'accroît chaque jour... Moi, que ma conscience « oblige à mourir pour Dieu et pour le Roi, et qui « suis prêt à sacrifier ma vie à une si belle cause, je « ne veux commander que des sodats dignes de de- « venir martyrs... Retournez cette nuit dans vos « chaumières; pensez qu'une démarche de vous « peut les faire incendier, compromettre vos fa- « milles... Réfléchissez sur ce que je viens de vous « dire, mes amis... et si Dieu vous donne le cou- « rage de mourir, revenez demain, je marcherai « avec vous. »

« Une foule plus grande que celle de la veille revint le lendemain, et d'Elbée fut nommé chef. Cette manière de faire envisager aux paysans tous les dangers, tous les sacrifices de la résolution qu'ils allaient prendre, était-ce là la conduite d'un ambitieux? Et cependant combien de déclamations contre les gentilshommes bretons et vendéens, qui, à en croire certaines gens, sacrifiaient à leur soif du pouvoir des populations entières, et conduisaient de pauvres paysans à la mort, pour reconquérir quelques-uns de leurs vieux priviléges !

« Quant à moi, me dit en terminant ce récit l'an-

cien compagnon de Stofflet, je ne suis point noble. Mon père était un pauvre maître d'école ; il m'avait enseigné ma religion ; je savais lire et écrire, quand je me suis engagé. En quittant le service, je suis venu, comme je vous l'ai dit, m'établir dans le pays qu'habitait mon ami. Pour prendre les armes, ni lui, ni moi, ni aucun de nous, n'avons eu besoin que les gentilshommes vinssent nous dire : *Levez-vous* ! Nous voyions nos prêtres persécutés, nous voyions nos enfants, nos camarades forcés de marcher pour un gouvernement nouveau et impie. Bientôt nous vîmes le sang de notre Roi couler sur l'échafaud. L'horreur qu'inspira ce crime, fit des soldats de nous tous... Ils ont tué notre Roi ! criait-on dans nos campagnes, ils ont tué notre Roi, ils tueront le Dauphin et la Reine ! Ils massacreront nos prêtres, ils nous ôteront notre Dieu !... Aux armes ! aux armes !

« En fallait-il davantage pour lever des armées dans un pays comme celui-ci ! non, sans doute. Aussi, je le dis pour ma propre gloire, pour celle de mes semblables, nous n'avons point eu besoin d'être excités ni par nos prêtres, ni par nos seigneurs, pour résister à la République. L'ordre de nous lever contre elle est parti de nos cœurs qui étaient et qui sont encore chrétiens et royalistes. »

Mon cher ami, le brave et galant homme qui m'a fait ce long récit ne veut pas que je vous le nomme ;

il m'a montré beaucoup de notes qui seraient précieuses à publier sous plusieurs rapports, et dangereuses sous d'autres. M*** a été employé par le fameux abbé Bernier. La correspondance de cet homme adroit lui a été confiée. S'il voulait parler... mais il ne parlera pas : ce n'est pas aux royalistes à s'attaquer entre eux. La plaie honteuse de tous les partis, c'est l'*envie;* il y a eu assez de gloire dans le nôtre, pour que nous n'ayons que de l'*admiration*.

Je repars demain d'Angers; cette ville, qui a été riche en fidélité, l'a été aussi en malheurs. Ses nombreuses églises avaient été transformées en prisons; les royalistes y étaient entassés pêle-mêle; quand il n'y avait plus de place, on avait recours à la guillotine. Les bourreaux se disaient entre eux : *Aujourd'hui, c'est tel quartier qu'il faudra expédier, demain ce sera tel autre...* Et l'ordre affreux était exécuté !..... et des rues entières étaient dépeuplées !... Il y eut des arrestations de plus de 1500 personnes à la fois.

Je m'arrête, je ne puis me résoudre à vous redire plus d'horreurs... Le sang s'est effacé. Angers est redevenu une des villes les plus agréables de France par la bonne compagnie qui l'habite; dans ses salons, on oublie tout à fait que ses rues sont laides, tortueuses et étroites. Les étrangers y sont accueillis avec une extrême bonté. Comme je ne veux pas me brouiller avec mon hôte, M. M. de P... je ne van-

terai point son hospitalité. Je ne dirai point combien elle est douce, libre et agréable. Je me tairai sur tout ce que j'ai vu de bon et d'aimable dans sa famille; si je blessais sa modestie, il m'en voudrait; je la ménage par reconnaissance.

A Angers, on cultive les arts; un muséum riche en bons tableaux, une bibliothèque publique, un jardin des plantes bien dessiné, prouvent que toutes les pensées ne sont pas exclusivement données au commerce.

L'école des arts et métiers est digne d'être visitée; elle m'a semblé très-bien tenue, et compter des élèves forts en dessin, surtout pour la perspective : elle est établie dans l'ancien couvent du *Roncerai*. Une statue miraculeuse de la Vierge, trouvée dans les *ronces* d'un lieu désert, a donné ce nom du *Roncerai*; ce qui reste de l'église est vénérable par son antiquité.

En sortant de l'école des arts et métiers, où nous n'avions vu que des figures fraîches et riantes, nous allâmes voir l'hôpital St-Jean. Le contraste était grand : sous les vieilles arcades d'un cloître bien gothique, on ne trouvait que de pâles convalescents qui se traînaient lentement comme des ombres; un silence, semblable à celui que l'on garde dans la chambre d'un malade, avait remplacé cette joie bruyante d'élèves en liberté.

Ce qui me frappa surtout, ce fut la grande salle

des malades : elle est coupée en deux dans toute sa longueur par un mur de quinze pieds qui sépare les hommes d'avec les femmes. Pardessus ce mur, quatre rangs de colonnes sveltes et légères s'élèvent et supportent une voûte gothique. Un autel où la messe se dit tous les dimanches et les jours de fêtes, est placé de manière à être aperçu de tous les malades gisant dans leurs lits. Au-dessus du tabernacle, on voit Notre-Seigneur qui montre ses plaies..... N'est-ce pas un bon choix de tableau pour un hôpital ? N'est-ce pas dire aux malheureux qui souffrent : Souffrez avec patience, votre Dieu a souffert ?

En parcourant les salles, je remarquai un malade dont le visage hâve et les traits décomposés annonçaient la fin prochaine. Près de lui, un jeune homme se tenait debout et lisait à mi-voix ; c'était un frère aîné priant pour son jeune frère qui allait mourir. Un peu plus loin, deux vieillards jouaient aux cartes; en nous voyant approcher, le malade cacha son jeu sous sa couverture; dans un lit presque en face, un autre vieillard gisait mort...

Cet hôpital, remarquable par son antiquité, et par la manière dont il est tenu et desservi par des sœurs de la Charité, a été bâti par Henri II, roi d'Angleterre, en expiation de la mort sanglante de saint Thomas de Cantorbéry. C'est sans doute une noble et sainte manière d'expier un crime, que de fonder

un asile pour la misère et la souffranee; les pauvres qui y sont secourus, prient pour leur bienfaiteur, et font, à leur tour, l'aumône de la prière aux rois et aux riches qui leur ont assuré un abri, une couche et du pain.

Adieu.

LETTRE XXIV.

Réné à Eugène.

Madrid, 23 mai 1823.

Vous verrez, par la date de ma lettre, commenous allons vite; jusqu'ici nous n'avons fait qu'une promenade militaire; nos jeunes soldats s'en indignent, et ne pouvant se distinguer sur un champ de bataille, ils se font admirer par leur discipline: elle est vraiment au-dessus de tout éloge; aussi l'on nous bénit partout.

La capitale des Espagnes est assise dans une plaine vaste, aride et désolée : des ajoncs et des genêts à fleurs jaunes la recouvrent presque en entier. Au milieu de cette uniformité de couleur. le Mançanarès trace son cours : on le reconnaît à une ligne de verdure : il ne peut être comparé à aucun de nos fleuves. Il coule sans puissance et sans gloire entre des rives sans ombrage; et, comme honteux de la pau-

vreté de ses ondes, il n'entre point dans la ville des rois; il se traîne sous ses murs, et ne vivifie point la capitale. Pour le voir, il faut sortir de Madrid.

C'est le 23 mai, à dix heures du matin, que le prince généralissime a fait son entrée par la porte d'*Alcala*. Jamais je n'ai vu d'enthousiasme comparable à celui du peuple, qui accourait au devant de nous. C'était plus que de la joie, c'était du délire. J'ai été enlevé par la foule; mes pieds n'ont pas touché terre, l'espace de deux cents pas. Je suis encore tout étourdi des cris de *Vive le Roi* ! *Vive Ferdinand* ! *Vive la religion* ! *Vive le duc d'Angoulême* !

J'ai vu le *Retiro* avec ses bosquets, le *Prado* avec ses fontaines; ces promenades étaient embellies par des flots de peuple et par une joie générale : je ne dirai pas gaîté, car la joie espagnole n'est pas gaie : en la voyant, on frissonne presque; on sent qu'elle serait aisément terrible. Ces femmes échevelées, qui crient vive le Roi, y mêlent des cris de mort; le mot *mueram* retentit toujours auprès de leur *Viva el Rey* ! *Viva la Religion* ! La rue d'Acale, par laquelle nous entrions, est d'une longueur immense. On m'y a fait remarquer l'ancien palais du prince de la Paix, et un peu plus loin le bâtiment de la Douane. Ce qui donne un fort bon air aux rues de Madrid, ce sont les balcons de toutes les maisons, avec d'élégantes draperies et de longs rideaux, placés en dehors des fenêtres. Les illuminations sont aussi d'un genre

diffèrent des nôtres; des chandeliers de bois doré portent des flambeaux résineux, et sont placés sur tous les balcons.

Hier, dimanche, je suis allé à la messe du Prince, à l'église de San-Lorenzo. Cette église, comme toutes celles de Madrid, est surchargée d'ornements dorés, d'un assez mauvais goût. Le temps, la fumée des lampes et celle de l'encens, ont noirci les dorures qui recouvrent le mur au-dessus de l'autel; les tableaux sont perdus dans tout ce somptueux entourage: on les distingue à peine. Les fidèles qui assistent aux offices n'ont jamais de chaise; ils s'agenouillent ou s'assoient sur le pavé.

Nos églises de France ne peuvent être comparées à celles d'Epagne: la richesse, le luxe, appartiennent à celles-ci, et les convenances aux nôtres.

Quand on regarde Madrid d'un lieu élevé, la ville semble toute hérissée de flèches et de clochers. Ces flèches, ces dômes, ces tours, ont quelque chose d'étrange; le genre mauresques s'y retrouve.

Je ne puis vous parler des salons; je n'ai encore vu que les rues. Le peuple sourit peu; malgré le bon accueil qu'il nous a fait, il n'a pas l'air d'aimer les étrangers.

Je suis allé au rendez-vous général, au Palais-Royal de Madrid, à la place *del Sol*. C'est là que les politiques se rassemblent, lisent les journaux, tracent des plans de campagne; c'est là, naguère, que les

libéralès faisaient leurs constitutions. Les gens qui n'ont rien à faire s'y promènent nonchalamment, en fumant leurs cigares ; les charlatans y débitent leurs drogues ; les mendiants s'approchent des groupes, en tendant la main ; les femmes, se voilant de leurs gracieuses mantilles et se cachant avec leurs éventails, traversent la foule des hommes, pour se rendre à l'église, au *Prado*, ou dans un hospice pour secourir les pauvres malades, ou à un cirque pour applaudir à un combat de taureaux. Celui qui est affairé, celui qui n'a rien à faire, celui qui cherche, le soldat, le religieux, l'homme de cinquante ans qui relit la gazette, le jeune homme qui ne rêve que gloire, les marchands de chapelets et d'images, le vendeur d'eau glacée, se croisent, s'entre-choquent, se confondent sur cette place, dès que l'absence de la chaleur permet de s'y rassembler. J'y étais hier au soir. La nuit était douce, et le ciel était si transparent, qu'il semblait une voûte de cristal toute parsemée d'étoiles. Je me promenais seul, et je pensais à la France. J'entendis le son d'une guitare. Je vis la foule qui se groupait autour d'une femme : c'était une chanteuse ; des lumières étaient à ses pieds, et éclairaient sa taille, elle était vêtue de noir, ses bras et son cou nus ; une longue mantille de dentelle blanche tombait sur ses épaules. La multitude fit silence autour d'elle, et elle chanta la romance que je vous envoie. Je la

tiens d'elle; elle me la donna, en distribua à ceux qui l'avaient écoutée, et ne voulut rien recevoir.

LA ROYALE CAPTIVE.

ROMANCE ESPAGNOLE.

Je suis jeune encore, la couronne ceint mon front, et je souffre et je pleure; je pleure, captive dans mon palais, et mon époux est roi!

Noble pays d'Espagne, où j'étais venue régner, vous étiez une terre naguère aimée du ciel! On vantait la richesse de vos champs, vos orangers fleuris, vos lauriers-roses et les myrtes d'amour; on me disait: Vous serez aimée par les enfants du Cid. Je quittai mon pays... et me voilà captive dans mon palais; et je souffre et je pleure, et mon époux est roi!

Nuages de la Germanie, glaces du Nord, je vous regrette sous le ciel azuré des Espagnes... J'étais libre aux champs paternels, et je suis captive ici.... Ici, où je devais régner.... Amies de mon enfance, vous ne connaîtriez plus votre amie; la couronne a pesé sur mon front, les larmes ont terni mes yeux; je suis pâle comme un lys, comme un lys qui va bientôt mourir! Je ne fais que souffrir et pleurer.... et mon époux est roi!

La femme du pauvre, qui vit de son travail, est moins à plaindre que moi; elle peut aller à la source dont les eaux lui seront salutaires.... Mais moi, je suis condamnée *à souffrir parce que je suis reine*.... Le peuple révolté veut des rois pour esclaves. Enfants de Saxe, ayez pitié de moi... je suis jeune et je souffre; je suis reine et je pleure; je suis captive, et mon époux est roi!

Princes, rois, empereurs, vous êtes les frères de mon royal époux; quand viendrez-vous briser mes chaînes? O vous, mon vieux et noble père, vous que les rois écoutent avec

respect, dites-leur : Ma fille est reine, elle est captive! et son époux est roi!

Fils des Césars, Antoinette, votre tante, fut reine et captive comme moi! et l'échafaud sanglant s'est élevé pour elle.... Ah! Je ne veux pas mourir encore!... Est-ce à moi de mourir? je suis jeune et je suis reine. Princes, qui tenez l'épée, je souffre et je gémis, et mon époux est roi!

Quand Ferdinand m'appela à partager son trône, fils de l'Espagne, vous jetiez des fleurs sous mes pas, vous m'éleviez des arcs de verdure, vous me promettiez l'amour et le bonheur : que m'avez-vous donné? des chaînes, la terreur et des larmes. Le sang de nos amis a jailli sur le trône. Ferdinand a voulu saisir l'épée de Pélage, il a voulu me délivrer avec lui; mais des traîtres lui ont arraché l'épée, les mains royales sont restées sans défense, et mon époux est roi!

Au milieu du sang, je suis restée captive. Espagnols, armez-vous; armez-vous de l'épée! Mon père m'a confiée à votre amour, ne me donnez pas la mort.... mais, que dis-je, elle me sera moins affreuse qu'une couronne souillée.... Je suis jeune.... mais je suis reine! et mon époux est roi!

Je ne puis vous peindre l'effet que produisit ce chant. Des applaudissements se mêlèrent aux cris de *Vive la Reine! Vivent les Français qui vont la délivrer! meurent ses geôliers! mueram los negros!*

Ces Espagnols, qui un instant auparavant m'avaient paru si froids, si apathiques, s'agitent maintenant sur la place publique. Les mots magiques de *beauté* de *malheur*, les noms du *Cid* et de *Pélasge* avaient produit leur effet, avaient remué toutes ces âmes ardentes, et le feu du Midi s'était rallumé à la voix d'une femme chantant les douleurs d'une reine.

Le groupe qui avait entouré la chanteuse inconnue venait de se disperser. A peu de distance de là, il s'en forma un autre d'officiers de notre armée. Je m'y joignis, en reconnaissant plusieurs de mes camarades. Un d'eux était questionné; on lui demandait de raconter un fait dont il avait été témoin la veille. Voici ce qu'il nous dit :

« En entrant hier dans Madrid, je marchais près d'un jeune soldat de l'armée de la Foi; depuis plusieurs jours, j'avais lié connaissance avec lui : son enthousiasme, sa franchise, m'avaient plu. A mesure que nous approchions de la capitale, je voyais son émotion s'accroître. Impatient de revoir son père et sa sœur, qu'il avait quittés depuis près d'un an, pour aller dans les rangs fidèles, il trouvait trop lente la marche de nos troupes ; et plusieurs fois, il avait été tenté de s'échapper pour arriver plus vite au toit paternel. Enfin la tête de la colonne venait de passer les premières maisons des faubourgs, je le regardai alors : sa noble figure peignait le bonheur de son âme, des pleurs coulaient sur ses joues brunies. Il me dit en me serrant la main : « Ami, je vais revoir mon père et ma sœur. Vous logerez chez nous. Mon père est vieux et infirme, il ne peut plus marcher ; mais il vous recevra avec plaisir, comme un de nos libérateurs. »

« Je le remerciai et j'acceptai son offre. Nous avancions toujours ; nous étions dans Madrid.

« Tout à coup une femme échevelée, pâle, couverte de sang, s'élance du haut des degrés de l'église, et se jetant au devant du soldat de la Foi :

« Mon frère, s'écrie-t-elle, mon Alphonse ?

« Et mon jeune compagnon la pressait sur son cœur, et, tout en l'embrassant, demandait des nouvelles de son père.

« Tu vas le voir, répondit-elle ; en disant ces mots, elle essuyait des pleurs.

« Et moi aussi, je pleure, dit Alphonse. Ah ! qu'elles sont douces les larmes que la joie fait couler !

« — Que me parles-tu de joie ! s'écria la fille espagnole. Viens... et elle chercha à l'entraîner.

« — Où me mènes-tu !

« — A notre père...

« — Où est-il... Ce n'est pas là le chemin qui conduit à sa demeure.

« — A sa demeure ! Il n'y est plus !... Ces paroles furent prononcées avec l'accent du plus violent désespoir.

« — Je frémis... Qui a pu faire sortir mon vieux père ? Ma sœur parle.

« — Des monstres ! des barbares,

« — Au nom de Dieu, où est-il ?

« — Sur la grande place... Viens... »

« Tous deux se mirent à courir ; ils arrivèrent sur la grande place. Là, il y avait encore des vic-

times de la cruauté de Sayas. La fille espagnole montra du doigt les cadavres sans sépulture, et dit : Notrè père est là... Venge-le; et elle lui nomma le lâche meurtrier.

« Alphonse s'arrêta un instant ; il leva les yeux au ciel, comme pour y chercher de la force et consacrer sa vengeance.

« Sa sœur était à genoux, près du vieillard affreusement mutilé. Le voilà, criait-elle. Le soldat se précipita sur le cadavre. Il sera vengé ! jura-t-il, et ses lèvres pâles se collèrent sur le front de son père ; puis il se releva, son épée brillait dans ses mains. « Ma sœur garde son corps ; moi je cours le le venger. »

« Ce n'était plus un homme, c'était un lion. un lion que la soif du sang dévore. Le corps de son père était là. Il s'élançait ; nos soldats l'arrêtèrent. Un officier voulut le calmer, lui parler de résignation, d'oubli, de pardon.

« Malheureux ! ne vengeriez-vous pas votre père? lui dit l'Espagnol. Regardez le corps du mien... et sa fureur redoubla. Bientôt nous le vîmes tomber aux genoux de l'officier ; il lui demanda la vengeance comme une grâce, le sang de son ennemi comme un bienfait.

« Ainsi que vous pouvez le croire, ses prières furent vaines. Nous crûmes que son désespoir allait terminer sa vie. » Si le meurtrier ne meurt

pas, je veux mourir, » répétait-il sans cesse.

« Un religieux de sa nation, entendant ses cris, vint près de lui. Il le repoussa. Le prêtre ne se rebuta point, et s'approcha encore. « Alphonse lui cria-t-il, es-tu chrétien ?

« Le soldat releva la tête, et répondit : »

« Oui; mais je veux venger mon père. »

« Le religieux lui montra un crucifix : « Eh bien ! foule donc aux pieds cette croix; car celui qui y est étendu est mort pour nous enseigner à pardonner. »

« Alphonse fit voir le cadavre de son père.

« Le prêtre devina la pensée du malheureux fils, et ajouta :

« Oui, à pardonner, même à l'assassin de notre père. »

« Alphonse secoua la tête. Le saint vieillard tomba alors à ses genoux, et élevant le crucifix, s'écria :

« Pour courir à ton ennemi, tu renverseras le prêtre de Jésus-Christ, tu marcheras sur la croix, sur cette croix que ton père a baisée à son dernier moment. » Alors je vis le soldat prendre le crucifix, le porter à ses lèvres, puis tomber dans les bras du religieux. Je crois que sa main laissa échapper son épée. »

Voilà, mon cher Eugène, l'histoire telle qu'elle m'a été racontée. Au lieu de vous décrire des rues,

des promenades et des palais, j'ai mieux aimé vous envoyer ce récit ; il peint l'horrible situation de plus d'un Espagnol fidèle, à son arrivée à Madrid. On fait bien sans doute d'empêcher les vengeances : le chrétien ne peut les approuver ; mais que celui qui aurait trouvé le corps de son père assassiné, prononce ; est-il bien sûr qu'il n'aurait point imité l'Espagnol fidèle ? il faut être bien maître de soi-même pour oser dire : Non, je ne l'aurais pas fait.

Adieu. Envoyez cette histoire à Léon : il y verra la force du Dieu qu'il sert si bien.

LETTRE XXV.

Eugène à Léon

Nantes, 10 juin.

D'Angers je suis revenu prendre ma mère à B..., pour l'amener ici. Nous eûmes quelques lieues de traverse à faire. Les chemins de Bretagne sont encore à peu près les mêmes qu'au temps de madame de Sévigné, alors que son amie, la princesse de Tarente, restait prise avec sa voiture entre deux rochers, et que, pour la délivrer, on était obligé de tailler dans le roc.

Il ne nous advint rien d'aussi sérieux. Nous mîmes seulement beaucoup de temps à faire peu de chemin, et arrivâmes enfin à Oudon, joli bourg, situé sur les bords de la Loire, au bas d'une côte très-rapide. Pendant que ma mère se reposait quelques instants chez le maître de poste, M. Hardoux, ancien Vendéen et chevalier de Saint-Louis, j'allai dessiner la tour octogone qui s'élève à une extrémité du village, et qui est d'un effet si pittoresque.

Les habitants d'Oudon l'attribuent aux Romains. Dans ce pays, il en est de même de toutes les constructions qui sortent des proportions ordinaires;

on en fait toujours honneur aux soldats de César, et l'on oublie ainsi nos pères, pour nommer nos vainqueurs d'un moment.

Cette tour fut bâtie par Lambert, comte de Nantes, en 849. Il venait d'être chassé de ses États par Nominoë, et l'asile que sa sœur Odda, abbesse d'un monastère voisin, lui avait accordé ne pouvait lui convenir longtemps. Le calme du cloître allait mal avec ses goûts guerriers. Il leva des contributions dans le pays, et fit construire cette forteresse, d'où il rançonnait les passants. Ce monument, qui avait résisté aux ennemis du comte Lambert et aux attaques du temps, allait tomber sous les coups de la bande noire, quand M. le comte de Brosses, alors préfet de la Loire-Inférieure, le racheta de la destruction, en 1818. Un gouvernement gagne toujours beaucoup à employer les hommes d'esprit et de goût : dans le pays qu'ils administrent, ils naturalisent les beaux-arts, donnent de l'élégance aux constructions nouvelles qu'ils font élever, et conservent nos vieux monuments. M. de Brosses est une preuve de ce que j'avance. Le département de la Loire-Inférieure est plein de son souvenir, et les regrets de ses habitants ne sont effacés, ni par le temps, ni par la distance.

Ce fut en face de la tour d'Oudon que le marquis de Bec-de-Lièvre, bien jeune encore, reçut une balle dans la poitrine. Il était à la tête d'un parti de

paysans royalistes, et à quatre-vingts pas en avant des siens. Il les exhortait à combattre pour Dieu et pour le Roi. Une balle partie de la tour, d'autres disent d'une auberge qui se trouve auprès du pont, l'atteignit. Ainsi, après avoir servi avec distinction à l'armée de Condé, il était venu mourir en France, en face de son berceau. Blessé à mort, on le porta à la maison de La Chaise, dans la commune de Bonne-Œuvre. Il y vécut plusieurs jours encore, soigné par un de ses compagnons d'armes M. Terrier. Ses derniers moments ne furent pas sans consolation : les secours de la religion ne lui manquèrent pas; son ami, son parent, le jeune comte de Bourmont, reçut son dernier soupir.

De tous les beaux aspects qu'offre le cours de la Loire, le plus magnifique est celui que l'on découvre de la hauteur d'Oudon. Le fleuve coule à une grande profondeur au-dessous de vous, entre les côteaux de la Vendée et les rochers de Clermont; des îles plantées de saules et d'osiers dessinent leurs contours verdoyants sur l'azur des eaux; souvent le paysage s'embellit encore par de longs convois de bateaux qui remontent vers Tours et Orléans. Quand ces bâtiments viennent à disparaître derrière les ombrages des îles, on ne voit plus que leurs voiles blanches au milieu de la verdure; d'autres fois, on aperçoit le bateau à vapeur avec son nuage noir, et qui semble poussé par une main invisible.

A une demi-lieue de la grande route, on entrevoit le beau château de Clermont, appartenant aujourd'hui à M. Desjamonière. Ce château fut bâti pour le grand Condé, qui, après la guerre de la Fronde, voulant se reposer de l'agitation de sa vie, chargea un de ses intendants de lui élever une digne retraite. Mais comme un Condé ne peut jamais renoncer tout à fait à la gloire des armes, le grand capitaine recommanda de choisir, sur les confins de la Bretagne et du Poitou, une position militaire. Il était impossible d'en trouver une plus imposante que celle qu'occupe le château de Clermont. Le prince cependant ne visita jamais cette belle demeure, et la donna à l'intendant qui avait été chargé de la faire bâtir. On y avait établi une bergerie royale ; aujourd'hui elle n'y est plus, et M. Desjamonière y fait faire de grandes réparations.

En face de Clermont, sur l'autre côteau, une maison basse, avec une tour, paraît au milieu des arbres ; c'est la Varannes, appartenant à l'un des hommes les plus éloquents de la France, au comte de la Bourdonnaye.

Un peu avant d'arriver à la Seilleraye, dans le fond d'un vallon qui traverse le grand chemin, il existe encore une arche brisée, et toute recouverte de lierre. La route passait jadis sur ce pont, appelé le pont Gaubert. C'est là qu'une députation des habitants de Nantes vint complimenter Henri IV, et

lui présenter le pain et le vin d'honneur. J'ai lu quelque part que cet antique usage d'offrir aux princes, lors de leur entrée dans une ville, le pain et le vin, était établi pour rappeler la mémoire des présents offerts par Melchisédech à Abraham. Cette idée me plaît, et je l'adopte.

Ce fut Valentin de Coutances qui présenta au Roi les clés des ville et château de Nantes, dont il était alors commandant. Henri IV les lui rendit. Ces clés, d'argent doré, ont été longtemps dans la famille de Coutances.

A peu de distance du pont Gaubert, au petit château de Chassais, qui, pendant des siècles, a appartenu aux évêques de Nantes, et qui aujourd'hui est la propriété d'un négociant, le Roi déjeûna gaîment entre *Madame*, sa sœur, et la duchesse de Beaufort. La ville de Nantes offrit à *Madame* vingt livres de soie plate de toutes les couleurs, et cent livres de confitures sèches ; à la belle Gabrielle, six paires de gants ambrés, un petit baril de noix confites, et six canaris merveilleusement apprivoisés, et qui coûtèrent avec leur cage dix-sept écus.

De l'autre côté du chemin, le château de la Seilleraye, appartenant au marquis de Bec-de-Lièvre, frère de celui qui fut tué à Oudon, couronne noblement le côteau. Il fut bâti pour le président d'Harouis, dont M. de Bec-de-Lièvre avait épousé la sœur en 1647. Ce château est vaste et régulier ; les

jardins ont été dessinés par Le Nôtre, et se lient fort bien avec une partie du parc, arrangée à l'anglaise par le propriétaire actuel.

Madame de Sévigné a daté plusieurs de ses lettres de la Seilleraye : son souvenir y est encore cher. On y voit son portrait peint par Mignard, précieusement conservé par le marquis de Bec-de-Lièvre, qui y attache un grand prix.

Madame de Bec-de-Lièvre, née d'Harouis, hérita du château de la Seilleraye, bâti pour son frère ; et, depuis ce temps, cette belle demeure est restée dans la famille de Bec-de-Lièvre.

M. d'Harouis, l'ami si constant de madame de Sévigné, et sa sœur, madame de Bec-de-Lièvre, étaient enfants de M. Louis d'Harouis, premier président de la chambre des comptes de Bretagne, et de Simone de Rotrou-Nogent.

Nous n'étions plus qu'à trois lieues de Nantes ; nous aperçûmes sa haute cathédrale, elle se dessinait seule sur l'horizon du soir. Les maisons de la ville, bien que fort élevées, ne se voient pas de si loin. Il y avait une grande pensée dans cet usage de nos devanciers, de donner à leurs monuments religieux une élévation qui dominât tous les autres monuments de leurs villes. C'était établir, dans le paysage comme dans le monde moral, la pensée de Dieu au-dessus de tout.

Sur le chemin poudreux, après la dévorante ar-

deur du jour, le pauvre piéton aperçoit de loin la maison de prières, qui est aussi un lieu de repos; à cette vue, il secoue la poussière de la route, et, essuyant la sueur de son front, il se répète : Voilà le temple de celui qui a dit : *Vous qui êtes fatigués, venez à moi,* et il reprend courage. Pour tous les hommes en général, la vue de nos églises est salutaire : elle rattache la terre avec le ciel; elle montre au voyageur le véritable but de son voyage, et la croix du cimetière est tout près, pour lui dire que le pèlerinage n'est pas long.

En me demandant, mes chers amis, le journal de mon voyage, vous vous êtes exposés à toutes mes rêveries. Je vous raconterai non-seulement tout ce que je verrai, je vous dirai encore tout ce que j'éprouverai. Savez-vous que je cherche des souvenirs des temps passés : le plus beau site sans souvenirs est sans attraits pour moi.

Nous sommes arrivés à Nantes à huit heures du soir; ma mère est descendue chez madame B.... son ancienne amie; nous y avons un charmant logement sur le Cours. Les approches de la capitale de la Bretagne, du moins par la route de Paris, ne sont pas dignes d'une si belle ville. Rien ne l'annonce; un pays plat sans châteaux, sans jolies maisonnettes, sans beaux arbres : voilà se que l'on rencontre depuis la Seilleraye.

Ma mère a bien supporté la route; elle n'est pas

fatiguée. Adieu ; je vous embrasse tous les deux.

Tout à vous.

EUGÈNE.

Je vous ai dit qu'à Oudon le maître de poste était un ancien Vendéen ; à la Seilleraye, c'est encore un compagnon de Charette. Le voyageur royaliste peut s'adresser au sieur Bedel : il a fait toutes les guerres de la Vendée, et peut lui raconter de nombreux faits d'armes.

LETTRE XXVI.

Eugène à Léon.

Nantes, 16 juin.

Je m'attendais bien, mon cher ami, à trouver ici quelques lettres de vous ; mon espoir a été trompé. Depuis cinq jours je vais à l'hôtel des Postes, et je n'y ai encore rien trouvé pour moi. Croyez-vous donc que je sois tellement voyageur, que je ne m'arrête nulle part, et qu'une lettre ne puisse m'atteindre ? Je serai encore ici une semaine, au moins. Je trouve tant d'amis de ma famille, tant de gens qui me disent du bien de mon père, que je me laisse aller au doux plaisir de les écouter, et aux franches invitations qui me sont faites.

Ma mère est infiniment mieux, et toute heureuse des soins de l'amitié. Si je vous avais tous les deux avec moi, il ne me manquerait rien. N'ayant pas ce bonheur, je suis condamné à *explorer* tout seul, et vous, cher ami, à lire mon journal, ou plutôt mes rêveries.

Pour aimer Nantes, je n'ai pas besoin de croire à l'origine que quelques antiquaires bretons lui attribuent. Ils prétendent que Namnès fut son fondateur. Ce Namnès vivait 300 ans après le déluge. Ce n'est pas trop mal en fait d'antiquité; mais c'est cependant moins bien que ce que je viens de lire dans l'*Histoire* d'*Irlande*, par le révérend père Keating. Ce bon jésuite irlandais donne très-sérieusement la division des provinces de son pays, avant le déluge.

Selon d'autres étymologistes, Nantes tire son nom du mot celtique *nant*, qui signifie *fleuve*, *eau courante*. Ceci s'accorde avec la position de cette ville, qui est comme la clef du fleuve, comme la reine de ces ondes.

Il ne m'appartient pas de décider entre ces deux versions. Je laisse aux habiles à nous dire s'il faut faire remonter les premiers jours de Nantes jusqu'au petit-fils de Japhet, ou si les Nantais doivent se contenter d'une origine moins illustre. J'ajouterai seulement que Conrad de Salisbury, dans sa description de l'une et l'autre Bretagne, rapporte que

les habitants de Nantes rendaient les honneurs divins à Noé, sous le nom de Volianus. Ce serait donc Namnès qui aurait donné à sa colonie le culte de son aïeul. Vous pouvez là-dessus penser ce que vous voudrez. Quant à moi, je vous l'avouerai, je penche pour Namnès : en fait de suppositions et de conjectures, il faut toujours prendre ce qui convient le mieux. L'homme est si peu de chose par lui-même, il vit si peu de jours, qu'il fait bien, quand il le peut, de donner, soit dans le passé, soit dans l'avenir, une longue durée à ses monuments : cela le console un peu de sa petitesse.

Les Romains ont laissé peu de trace de leur séjour à Nantes, un reste de rempart antique, quelques tables chargées d'inscriptions, des pierres funéraires, des débris de tombeaux, voilà tout.

Nos pères ne laissent pas à ces vainqueurs du monde le loisir d'élever des monuments : les Romains n'ont jamais été que campés dans l'Armorique. C'était pendant qu'ils y commandaient encore, que la religion chrétienne vint, comme une consolatrice envoyée par le ciel, s'offrir aux vaincus.

Dès l'an 290, saint Clair apporta le flambeau de la foi aux habitants de Condivincum (aujourd'hui Nantes). Par ses prédications, sa sainteté et ses miracles, il enleva aux faux dieux un grand nombre d'adorateurs. Parmi ces nouveaux chrétiens, on compta bientôt le jeune Donatien, fils du gouver-

neur de la ville. Les sublimes vérités de l'Évangile avaient touché son cœur, et lui avaient fait abandonner les séduisantes pratiques d'un culte efféminé, pour s'attacher à la croix du Dieu des souffrances.

Une conversion si éclatante ne put rester ignorée, Le néophyte fut mandé devant le pontife des idoles. Il y confessa Jésus-Christ. On le revêtit aussitôt de la robe des martyrs; et, tel qu'un grand peintre nous a représenté saint Gervais marchant à la mort, Donatien s'avançait vers le lieu du supplice..., quand son jeune frère, Rogatien, s'offrit à sa vue. Il était couronné de fleurs, et se rendait au banquet d'une fête voluptueuse; il ignorait et la religion nouvelle et les dangers de son frère.

« Où le traînez-vous ? cria-t-il aux licteurs.

« — A la mort, répondirent ces barbares.

« — A la gloire, répliqua le valeureux chrétien. Je vais mourir pour Jésus-Christ. O mon frère ! que je te plains de ne pas connaître ce Dieu du ciel et de la terre ! Lui seul est Dieu; il n'en est pas d'autres. Ceux que tu adores sont l'ouvrage de la main des hommes, et périssent comme eux. Mais le Sauveur, pour lequel je vais souffrir quelques instants ici-bas, est la résurrection et la vie; il me donnera dans le ciel d'éternelles délices. Rogatien, crois avec moi, pour que j'espère en paix. Mourons ensemble pour renaître immortels. »

Les paroles du chrétien eurent une puissance di-

vine : le cœur de l'idolâtre fut touché ; ses yeux s'ouvrirent à la lumière d'en haut. Il vit un Dieu tout rayonnant de gloire, du haut du ciel, qui lui montrait deux couronnes ; il s'élança près de Donatien, le serra dans ses bras, et s'attacha à lui. Le martyr, dans sa joie sainte, ne pouvait le presser sur son sein : ses mains étaient chargées de chaînes, et, tout en remerciant Dieu, il se prenait de pitié en contemplant la tendre jeunesse de son frère ; la foule était aussi émue. La compassion se glissait dans cette multitude qu'une féroce curiosité avait rassemblée. On entendait des voix qui disaient : « A peine sont-il sortis de l'enfance, que déjà ils veulent mourir ! Qui sont donc ces chrétiens, pour mépriser ainsi la mort et les tourments ? »

D'autres ajoutaient : « Ils adoreront Jupiter ; qu'on les reconduise au temple : s'ils refusent de sacrifier aux dieux immortels, il sera temps de les faire périr. »

Selon le vœu de la foule, les deux chrétiens furent conduits au temple des idoles. Ils marchaient l'un à côté de l'autre, plein d'innocence et de résignation. Rogatien était encore tout paré de fleurs et de bandelettes ; il écoutait les paroles de vie qui sortaient de la bouche de son frère, et s'affermissait dans la foi. Ils arrivèrent au temple de Janus ; là, le pontife leur présenta et la coupe des libations et l'encens des sacrifices. Le peuple joignit ses prières

aux ordres du grand-prêtre, ce fut en vain. Rogatien jeta au loin le vase d'or qui lui était offert, et s'écria :

« Périsse le culte des faux dieux ! Ceux que l'on adore ici ne sont que de vaines images ; le vrai Dieu est celui des chrétiens : c'est celui de mon frère, c'est le mien. Faites-nous mourir ; nous ne sacrifierons qu'à Jésus-Christ, et ce sacrifice sera notre propre sang. Menez-nous à la mort. »

Alors la foule oublia la pitié, demanda leur mort et les accabla d'outrages. Les deux enfants de Dieu ne s'en émurent pas, et marchèrent d'un pas ferme vers le lieu du supplice.

C'était à mille pas du temple de Janus sur les restes duquel s'élèvent aujourd'hui la cathédrale et à l'endroit où l'on voit, sur la route de Paris, deux croix de bois et deux ormeaux ; là, les bourreaux s'essayèrent à de nouvelles tortures avant de donner la mort aux chrétiens. Quand Donatien vit couler le sang de son jeune frère, il lui cria : « Ami ! aie bon courage ; voilà le baptême que tu demandais ; le sang du martyre est un autre baptême qui ouvre la porte des cieux et donne le bonheur éternel. » Il exhortait encore Rogatien, que celui-ci avait déjà cessé de vivre. Un instant après, un dernier coup de hache le délivra aussi de la vie, et les deux âmes chrétiennes, comme deux cygnes qui fuient la région des tempêtes, s'envolèrent de la terre vers le ciel qui les attendait

Ce n'est pas à vous, mon bien cher Léon, que je demanderai excuse d'en avoir tant écrit sur les deux enfants nantais; c'est ainsi qu'en Bretagne on nomme saint Donatien et saint Rogatien.

Pourquoi ne rendrai-je pas hommage à la mémoire de ces jeunes et vaillants chrétiens? leur sang a fécondé leur pays, et la foi pour laquelle ils sont morts, y compte encore de nombreux défenseurs. Malgré le superbe mépris de l'incrédulité, la mémoire des Saints sera toujours populaire.

Les empires finissent, le temps change et détruit tout; les noms des puissants de la terre s'effacent et du marbre et du bronze; mais la gloire des Saints est durable, leurs noms ne s'oublient pas, parce que la religion s'est chargée de les conserver. Eh! voyez les descendants des fiers Armoricains, qui, certes, ne sont point indifférents à la gloire; ils passent devant ces antiques demeures, ces hautes tours qu'élevèrent les Alain, les Nominoë, les Lambert, et qu'habitèrent tour à tour les rois et les chevaliers; ils passent sans s'informer des faits mémorables dont ces murs ont été témoins; mais ils s'arrêtent et s'agenouillent, après dix-sept cents ans, à l'endroit où le sang des deux enfants chrétiens a coulé.

Quand les vainqueurs du monde eurent été vaincus à leur tour, Conan Mériadec, premier roi breton, fixa le siége de son gouvernement à Nantes, et fit

asseoir avec lui, sur le trône la religion chrétienne. C'est alors que s'élevèrent en Bretagne les premières églises. C'est à cette époque, je crois, qu'il faut faire remonter la fondation de la cathédrale de Nantes, qui dès l'an 555, était une des merveilles des Armoriques. Saint Félix l'acheva et l'enrichit. Les vieilles chroniques racontent avec complaisance toutes les magnificences de ce temple du vrai Dieu.

L'étain le recouvrait entièrement à l'extérieur, des marbres précieux revêtaient ses murailles, une tour carrée s'élevait à une grande hauteur, et un dôme, également recouvert d'étain, couronnait l'édifice. Cette tour se voit encore. L'or et les pierreries ornaient les autels. Au milieu de la grande nef, sur une colonne en marbre, était placé un Christ de grandeur naturelle, et en argent massif, *avec un jupon d'or* enrichi de pierres précieuses; ce Christ était attaché à la voûte par une chaîne d'argent. En face de cette image du Sauveur, on voyait une riche colonne surmontée d'un gros rubis qui, selon la vieille tradition, éclairait l'église pendant la nuit.

Ce temple, qui faisait l'orgueil et l'admiration des peuples, fut pillé et saccagé par ces terribles Normands que le ciel déchaînait toujours dans ses vengeances.

Le sang des prêtres arrosa les autels profanés; les vases précieux furent enlevés, et la magnificence du

sanctuaire devint la proie des barbares. Après ces malheurs, Nantes ne fut, pendant trente années, qu'une vaste et triste solitude où l'on ne voyait que des ruines et pas un habitant. La terreur qu'inspiraient les Normands avait fait fuir les malheureux Nantais. Errer sans asile, leur semblait un sort moins cruel que de vivre sous la domination de ces fléaux de Dieu.

Celui qui devait rendre la liberté à son pays, Alain *Barbe-Torte*, revint d'Angleterre, où il avait été forcé d'aller chercher un refuge ; et, ayant battu les Normands à Dol et à Saint-Brieuc, il attaqua Nantes, où les barbares voulaient se défendre parmi les ruines qu'ils avaient faites. Le jeune prince breton campa dans la prairie d'*Anianne :* cette prairie s'étendait des hauteurs de Gigan jusqu'à la place Royale d'aujourd'hui. L'Erdre défendait la ville de ce côté ; les Normands ne résistèrent pas longtemps, et le petit-fils d'Alain-le-Grand entra bientôt en vainqueur dans l'enceinte de la cité. Il ne trouva que des débris noircis par le feu ; c'était tout ce qui restait de la ville où avait régné son aïeul ; et quand il voulut aller remercier dans son temple (jadis si célèbre par sa magnificence) le Dieu qui venait de lui donner la victoire, les épines et les ronces amoncelées à l'entrée de la cathédrale arrêtèrent ses pas. Le vainqueur fut obligé de se frayer un passage avec son épée pour arriver jusqu'à l'autel : là, il s'agenouilla sur les rui-

nes; et devant le Dieu des armées et devant son peuple, le prince chrétien, tout revêtu de fer, répandit de nobles pleurs en voyant tant de désolation.

Alain consacra les vingt années de son règne au rétablissement de Nantes: il se plut à la faire sortir de ses ruines. Il y rappela ses anciens habitants, et obtint du roi de France que tous les *serfs* qui viendraient s'y fixer seraient libres, et ne pourraient plus être réclamés. La glorieuse renommée du prince, ses éclatantes victoires en attirèrent un grand nombre. Bientôt de nouvelles murailles, flanquées de tours, défendirent la ville; et le château que nous voyons aujourd'hui, fut réparé et augmenté. Des églises s'élevèrent; et celle de *Notre-Dame*, dont il reste à peine quelque vestige, rivalisa de beauté avec la cathédrale. C'est dans cette église que le restaurateur de Nantes fut enterré. Avant la révolution, on y voyait son tombeau : aujourd'hui on chercherait vainement, dans toute la cité d'Alain, un souvenir de lui. Qui n'aimerait cependant avoir sa statue sur cette place Royale, qui fut autrefois la *prairie d'Aniane*, et d'où le guerrier s'élança glorieusement pour délivrer son pays !

Alain mourut trop tôt. Les Normands, sachant que leur vainqueur n'existait plus, revinrent assiéger Nantes. Sa veuve, qui était devenue la femme du comte d'Anjou, s'écria, en apprenant leur approche :

« Ah ! l'on voit bien que le grand pieu qui fermait l'entrée de la Loire est renversé. »

Les Nantais, qui n'avaient pu perdre le souvenir de la cruauté des Normands, combattirent avec une énergique valeur, et les hommes du Nord furent encore repoussés.

Non-seulement, pour les éloigner des murs menacés, on avait eu recours au fer des batailles ; non-seulement les bras forts s'étaient élevés avec la lance et l'épée ; mais les bras des femmes, des enfants, des vieillards, s'étaient levés vers le ciel. La tradition rappelait aux habitants de Nantes que lorsque leur ville fut assiégée par les Huns, en 453, saint Donatien et saint Rogatien avaient été les sauveurs de leur berceau, de cette cité qui les avait vus naître, et qui les avait fait mourir ; qu'ils s'étaient montrés dans les airs, radieux de majesté, étendant une main protectrice sur Nantes menacée, de l'autre tenant une épée flamboyante ; que cette apparition ayant jeté l'épouvante parmi les assiégeants, le chef de ces nations barbares s'était converti à la foi chrétienne, et la ville fut sauvée.

Noble et douce croyance, que celle qui nous montre ainsi l'amour de la patrie plus fort que la mort ! qui nous donne des auxiliaires dans le ciel ! Étaient-ils donc si dénués de sens et de lumières, ces peuples qui prenaient la religion pour sauve-garde, et qui n'abandonnaient pas toute la défense de leurs pays

aux lances de leurs guerriers et aux remparts de leurs villes !

La nation qui rejette Dieu de ses croyances et du code de ses lois, qui aura-t-elle dans son malheur ? Et comment sera-t-elle forte aux jours de son adversité? Qui lui dira : Lève-toi ! Sera-ce l'athéisme ? Non, car il n'a rien à donner à celui qui se sacrifie : il n'a que le néant à promettre ; et sa promesse est encore un mensonge !

Nos pères avaient senti que toute force vient d'en haut ; et pour établir cette vérité salutaire dans tous les esprits, ils entouraient de respect et d'hommages ceux qui représentaient Dieu sur la terre.

Et ces fiers chevaliers, qu'aucun homme n'aurait pu faire fléchir, s'inclinaient devant ceux qui portaient la couronne ou la mitre. Nous voyons, dans l'histoire de Nantes, jusqu'à quel point ces hommages étaient portés !

Quand un évêque venait prendre possession de son siége, il s'avançait sur un cheval magnifiquement harnaché ; le baron de Châteaubriand tenait la bride. Arrivé à la porte de saint Pierre, le prélat descendait de sa superbe monture, et se plaçait sur un brancard richement orné de draperies de pourpre et d'or ; quatre des premiers barons de Bretagne le portaient jusqu'au maître-autel de la cathédrale. C'étaient les barons de Pontchâteau, de Retz, d'Ancenis et de Châteaubriand.

Nos philosophes modernes et leurs disciples n'ont vu ou n'ont voulu voir dans cette entrée pompeuse que vanité et orgueil : nous, nous y voyons autre chose. Ces fiers barons n'auraient pas voulu se courber sous le poids du premier des guerriers; mais un vieillard qui venait au nom de Dieu, ne répugnait point à leurs hommages, et ils se prêtaient à la gloire de celui qui avait passé toute la nuit à soigner et à servir les pauvres : car c'était un usage établi; la nuit qui précédait l'entrée solennelle de l'évêque, devait être passée par lui dans l'aumônerie de Saint-Clément. C'était par les humiliations que le prélat se préparait aux honneurs : ce n'était qu'après avoir lavé les pieds des mendiants voyageurs, qu'il devait être honoré par les puissants du monde.

Vous sentez bien, mon cher ami, que nos écrivains philosophes n'ont pas manqué de déclamer contre cette entrée triomphale d'un évêque : ils n'ont oublié ni le trône, ni les barons qui le portaient; ils ne gardent le silence que sur la nuit passée à l'hospice, et sur les actes d'humilité du prêtre de Jésus-Christ; ils se récrient aussi beaucoup sur la bassesse de ces barons si arrogants envers les pauvres, et qui ne rougissent pas de se faire les porteurs d'un évêque !... Mais depuis quand nos esprits forts sont-ils donc si fiers? N'avons-nous pas vu les disciples de Voltaire, de Diderot, traîner le char d'une *prostituée* dans les rues de Paris? N'avons-nous pas vu les *amis de l'hu-*

manité porter le buste de Marat au Panthéon ? N'avons-nous pas vu les amis de l'indépendance tenir la bride du cheval de La F....? Et dernièrement, les radicaux de Londres ne se sont-ils pas attelés à la voiture d'une reine, parce qu'elle était adultère ! Ah ! tant de fierté sied mal à qui s'est fait si bas !

Dans une autre lettre, je tâcherai de vous donner une description des vieux monuments que Nantes renferme : les temps anciens et les temps modernes y ont laissé de grands souvenirs, et vous ne trouverez pas mauvais que je vous parle un peu longuement de la ville qu'habitèrent Duguesclin et Charette.

Adieu.

LETTRE XXVII.

Eugène à Léon.

Nantes, 24 juin.

Des affaires retiendront ma mère ici encore quelque temps. Je ne m'en plains pas : cela me donnera le loisir d'examiner en détail cette *capitale* de la Bretagne ; car, malgré les prétentions de Rennes, je crois que ce titre doit rester à Nantes.

Parmi les vieux édifices, le château est ce qu'il y a de plus remarquable. Il s'élève sur les bords de la Loire, et a été bâti, ou du moins agrandi par Conan-le-Tors, en 990. Comme tous nos anciens monuments, il a été témoin de beaucoup de gloire et de beaucoup de malheurs. Ses grandes salles, aujourd'hui remplies d'armes, ou habitées par des canonniers, ont reçu des hôtes illustres.

Parmi eux, qui n'aime à compter :

Philippe-Auguste, reconnu le plus digne de la couronne, et qui remportait la victoire de Bouvines le jour même où son fils, surnommé le Lion, battait Jean-Sans-Terre à la Roche de Serrant[1] ;

[1] Les ruines de ce vieux château de la Roche de Serrant touchent au fameux cru de la *Coulée*, qui donne le meilleur vin d'Anjou.

Louis XII, l'époux de notre duchesse Anne, et le père de ses peuples ;

François Ier, ce chevalier couronné, ce roi plus fort que le malheur ;

Et cette belle Marie Stuart, la plus séduisante des femmes et des reines ?.... Ce fut à Nantes qu'elle toucha la terre de France : tout lui souriait alors ; l'avenir ne lui montrait que gloire et bonheur ; le trône qui l'attendait lui cachait l'échafaud de Fortheringay.... On lui donna des fêtes ; les enfants de la ville vinrent lui offrir des fleurs ; les mariniers joûtèrent sur la Loire, en face du château. Elle souriait à ses hôtes, sa grâce enfantine les ravissait tous ; elle était bien loin de prévoir qu'un jour elle serait forcée d'abandonner cette France qui la recevait si bien, et que trop tôt elle lui dirait, en s'éloignant de ses rives :

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie !
Qui a nourri ma jeune enfance;
Adieu, France, adieu, mes beaux jours.
La nef qui disjoint nos amours
N'a ci de moi que la moitié;
Une part te reste, elle est tienne:
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne.

Le château de nos ducs reçut encore :

Henri II ;

Henri III ;

Charles IX et sa mère ;

Le roi et la reine de Sicile ;

Et ce vaillant Béarnais, qui gagnait les cœurs comme les batailles ;

Et ce Louis-le-Juste, dont on parlerait davantage, s'il n'était placé entre Henri IV et Louis XIV ;

Louis XIV lui-même, qui vint dans nos murs pour montrer à la Bretagne ce que le trône de France a eu de plus grand ;

Et Jacques II, qui le suivit de près, comme pour prouver l'instabilité des grandeurs et la vanité de la gloire.

Entouré de quelques sujets fidèles, ce roi, qui sacrifiait son trône à sa religion, arriva à Nantes en 1689. Tous les honneurs lui furent rendus : il fut reçu au château au bruit de l'artillerie ; la milice bourgeoise, la garnison étaient sous les armes. Dans le pays de l'honneur, le malheur est sacré, et les vrais Français ont toujours pensé qu'il y avait de la gloire à s'attacher à l'infortune. Aussi les habitants de Nantes accueillirent comme des frères, les Irlandais dévoués aux Stuarts. Plusieurs de ces familles fugitives s'établirent en Bretagne.

D'anciens serviteurs de Jacques déposèrent leur épée, pour faire, à force de soins et de travaux, une existence à leurs enfants. Ils y étaient parvenus ; la pauvreté de l'exil n'était plus le partage de leurs fils.

Un prince digne de son nom, Charles-Édouard Stuart, voulant reconquérir le trône de ses pères, vint s'embarquer à Nantes ; et la fortune et les bras de ses fidèles Irlandais furent encore une fois noblement offerts à la cause de la légitimité. Dans les cœurs dévoués, la fidélité ne se lasse pas ; elle ne fait qu'accroître avec les sacrifices. Ils sont tous récompensés, quand un roi vous dit : *Vous avez été trois fois fidèles* ; et quand il écrit sur vos bannières : *Semper et ubique fideles*.

Le premier hôte royal qu'ait reçu le château fut Philippe-Auguste ; le dernier a été Charles-Philippe, fils de France, comte d'Artois. Lorsqu'il vint, en 1777, visiter la Bretagne, les réjouissances qui lui furent consacrées furent nos dernières fêtes. Les jours d'orage et de sang approchaient, et le jeune comte d'Artois n'apparut à Nantes que pour prouver aux Bretons que les grâces chevaleresques de François 1er, la bonté, la franchise de Henri IV et la majesté de Louis XIV existaient encore et revivaient en lui.

Aux noms des rois et des fils de France, je joindrai les noms de ces preux qui sont comme les rayons du trône : Dunois, la Trimouille, Guy de Rochefort, Duguesclin, Goulaine, ont commandé au château de Nantes.

Le surintendant Fouquet, le cardinal de Retz, y ont été prisonniers ; le duc de Mercœur y a fait de

grands travaux : la double croix de Lorraine les désigne. Des prêtres fidèles à leur Dieu y furent renfermés dans nos jours de révolution ; et, pour joindre un souvenir d'esprit et de grâce à tous ces souvenirs de gloire et de malheur, je finirai par dire que l'inimitable madame de Sévigné y est descendue en arrivant à Nantes.

Tout s'efface si vite de la terre, même les traces des rois, qu'il faut chercher bien avant dans la poussière des archives pour retrouver aujourd'hui la preuve du passage de tous les puissants monarques et des illustres chevaliers que je viens de citer. Que notre petitesse se console donc en voyant que tant de grandeurs laissent à peine un souvenir.

Le Bouffay, qui sert aujourd'hui de prison, fut bâti par Conan-le-Tors ; il servait à la fois de palais et de château-fort, et était situé au confluent de l'Erdre et de la Loire. Budic, comte de Nantes, renfermé dans le Bouffay, y fut vainement assiégé pendant deux ans, par Geoffroy, duc de Bretagne.

La place qui l'entourait, et qui était également fortifiée, pouvait, en cas d'attaque, servir d'enceinte, de refuge à la population entière de Nantes. Dans les jours affreux de notre révolution, la destination de cette place était bien changée ; ce n'était plus le salut que l'on y venait chercher, on y trouvait que la mort... Là, nos bourreaux avaient élevé leur sanglant autel ; là, les pavés ont disparu sous le sang

innocent. Ce n'est point une exagération. On fut obligé de faire un conduit pour déverser le sang dans la Loire. On craignait que le sang de tant de victimes ne donnât la mort aux habitants de la place. On y vend aujourd'hui des fruits et des fleurs.

En 1814, les prêtres et les fidèles de la paroisse de Sainte-Croix vinrent en procession sur la place du Bouffay, y dressèrent un autel au Dieu des miséricordes, et demandèrent à genoux, à l'endroit même où fut l'échafaud, la paix du ciel pour les victimes, et le repentir pour les bourreaux.

Charette a illustré la prison du Bouffay, et n'en est sorti que pour marcher à la mort. Bien d'autres victimes ont habité ces murs, et la plupart d'entre nous peuvent dire en passant devant ce lieu de douleur : Nos pères et nos mères ont été là, alors que la vertu était proscrite, et que le crime triomphait.

Un jour, pendant nos guerres civiles, plus de soixante Vendéens avaient été pris aux environs de Nantes, et jetés dans les cachots du Bouffay. Ils n'y restèrent pas longtemps ; et dès le lendemain, cette troupe fidèle fut condamnée en masse. Une personne digne de foi (madame de la Brejolière) nous a raconté que, se trouvant dans une rue voisine de la place, elle avait été poussée, par les flots de la foule toujours avide de sanglants spectacles, jusque sur le lieu des exécutions; arrivée là, et avant d'avoir pu se réfugier dans une maison, elle vit ces pieux

Vendéens descendre deux à deux le long escalier de la prison : tous avaient le chapelet à la main, et chantaient en chœur ce cantique à la Vierge :

Je mets ma confiance,
Vierge en votre secours;
Servez-moi de défense,
Prenez-soin de mes jours;
Et quand ma dernière heure
Viendra fixer mon sort,
Obtenez que je meure
De la plus sainte mort!

L'épouse du Vendéen, car c'en était une qui nous a fait ce récit, ne put supporter ce spectacle. Les premiers de cette procession funèbre étaient déjà au pied de l'échafaud. Elle vit la porte d'une maison voisine entr'ouverte; elle s'y jeta, et referma la porte sur elle. Elle ne voyait plus ceux qui allaient mourir; mais elle les entendait encore. La foule faisait silence, et rien ne se mêlait au chant de ces victimes de la religion et de l'honneur, que le bruit du fatal couteau qui tombait par intervalle mesuré. Peu à peu elle s'aperçut que le nombre des voix diminuait; bientôt il n'en resta que quelques-unes; bientôt une seule, puis le silence.... le sacrifice était consommé.

Il faut taire le nombre effrayant des victimes immolées sur cette place; leurs noms se sont perdus dans un fleuve de sang. Il suffit de dire que l'instru-

ment de mort y était en permanence, et qu'à plusieurs reprises les bourreaux furent obligés de demander quelques instants de repos. Ce fut alors que les bateaux à soupape furent inventés.

Par pitié pour nous, Dieu a placé la force auprès du malheur, et la vertu à côté du crime. Au milieu de ces cruelles horreurs, des traits de piété et de grandeur d'âme se montrèrent souvent.

Tous les habitants de Nantes conservent le souvenir de quatre jeunes sœurs, mesdemoiselles Mello de la Métairie; privées de leur père et de leur mère, elles vivaient au lieu qui les avait vues naître; elles ne savaient pas que secourir les pauvres, soigner les malades, consoler les affligés, c'était se rendre *suspect*; que c'était chercher à reconquérir une funeste influence sur les gens de la campagne; que c'était en un mot, renouveler les torts des seigneurs d'autrefois. Sans expérience, elles faisaient le bien; aussi furent-elles bientôt dénoncées, obligées de fuir, de se cacher.

Les *bleus* les arrêtèrent dans une ferme, et les amenèrent devant le tribunal révolutionnaire. Ces quatre femmes, dont l'aînée n'avait pas vingt-quatre ans, furent condamnées à mort, et l'exécution fixée au lendemain.

C'en est donc fait! Déjà sous la lugubre enceinte
A retenti l'arrêt dicté par la fureur;
Dans un muet murmure, étouffé par la crainte,

Le peuple qui l'écoute exhale son horreur!....
Regagnez des cachots les sinistres demeures,
 O vierges! encor quelques heures...
Ah! priez sans effroi... votre âme est sans remords.
 Coupez ces longues chevelures,
Où la main d'une mère enlaçait des fleurs pures.
Sans voir qu'elle y mêlait les pavots de la mort.
Bientôt ces fleurs encor pareront votre tête;
Les anges vous rendront ces symboles touchants.
Votre hymne du trépas sera l'hymne de fête.
Que les vierges du ciel rediront dans leurs chants.

(V. HUGO.)

Les vierges innocentes furent aussitôt conduites au cachot de l'horloge (c'était là que l'on renfermait les condamnés qui n'avaient plus que quelques heures à vivre). Placées sous l'horloge, elles pouvaient compter non-seulement les heures, mais les minutes qui leur restaient; la vie leur échappait ainsi goutte à goutte; et les malheureuses, seconde par seconde, se sentaient poussées par la main du temps vers l'éternité.

Descendues dans cette espèce de tombeau, mesdemoiselles Mello de la Métairie entendirent la porte se refermer sur elles: cette porte les séparait à jamais de tout ami, de tout défenseur, de toute espérance d'être sauvées sur la terre; et cependant elles ne font point entendre les cris du désespoir! Elles tombent à genoux; elles savent qu'il n'y a point de cachot si profond où Dieu ne descende pour soutenir ceux qui espèrent en lui; elles prient leur

mère qui les a précédées dans le ciel, de leur obtenir la force de mourir... de mourir si jeunes, et quand tant de jours leur semblaient encore réservés !

Pendant leurs prières, leurs larmes et leurs embrassements, les heures coulent, la nuit passe, le jour vient, le moment de l'exécution arrive. Des pas se font entendre dans l'escalier qui conduit au cachot ; les verroux de la porte crient ; elles se prosternent de nouveaux et invoque le Dieu des martyrs ; puis, se levant, elles s'embrassent et disent au geôlier : « Nous voilà. »

Une foule cruellement curieuse couvrait la place depuis plusieurs heures. Quand les quatres jeunes filles parurent sur le perron du Bouffay, un murmure sourd se fit entendre parmi le peuple : c'était la pitié qui le faisait naître ; mais ce sentiment fut bientôt étouffé, et les cris *à bas les aristocrates*! *les aristocrates à la guillotine*! proférés par des hommes de sang, furent répétés par la multitude. A travers les flots de la foule, l'exécuteur fraie avec peine un chemin à ses victimes. Elles arrivent à l'échafaud : l'aînée de mesdemoiselles de la Métairie y monte la première, en indiquant le ciel à ses jeunes sœurs qui prient en se tenant embrassées.... Elle est délivrée de la vie !..

La seconde, la troisième, lui succèdent.

La plus jeune reste seule. Son moment suprême est arrivé. Elle se relève de la terre où elle avait

prié; elle monte aussi les marches ensanglantées. Le bourreau veut l'attacher; il lui ôte les mains qu'elle tenait sur son visage, pour ne pas voir les corps mutilés de ses sœurs. Alors la vierge apparaît dans toute sa beauté : sa pâleur, ses larmes n'avaient pu effacer sa jeunesse. Elle venait d'avoir quinze ans !... Elle regardait le ciel : un enthousiasme divin éclatait dans ses yeux; elle semblait un ange prêt à s'envoler loin du séjour du crime et de la douleur. Le bourreau la regarde, et lui-même sent un mouvement de pitié : il laisse retomber le bras qu'il étendait déjà vers elle ; il la montre au peuple, en disant : « Elle est trop jeune; elle n'a pas quinze ans ! »

« Grâce ! Grâce ! s'écrie-t-on de toutes parts; la république lui pardonne : elle n'a pas l'âge de mourir ! »

Du haut de l'échafaud, la jeune fille dit à la foule :

« — J'ai plus de quinze ans. Vous avez tué mes sœurs ; je suis aussi coupable qu'elles.

« — Non, non, répond la multitude; descendez de l'échafaud : votre grâce est accordée.

« — Je ne veux point de grâce ; je veux mourir, s'écria l'innocente créature. Je vois mes sœurs, elles montent vers le ciel; elles m'appellent; elles m'attendent... Oh ! par pitié, M. le bourreau, faites-moi mourir. Je suis coupable; coupable comme mes

sœurs : je hais la république, je la déteste... Vive le Roi ! vive le Roi !

« — Eh bien ! qu'elle meure donc, répliquèrent quelques voix ; qu'elle meure donc, ajouta la foule.»

A regret l'exécuteur se saisit de sa victime, et bientôt l'ange avait rejoint les anges.

L'homme de sang dont le métier est de tuer, et qui, d'une main indifférente, avait fait tomber tant de têtes, ne put effacer de sa mémoire la mort de cette jeune victime ; le lendemain il ne reparut pas, et peu de jours après il mourut.

En écoutant ce récit, j'ai cru entendre raconter une des histoires des premiers jours du christianisme, alors que les Agathe, les Agnès et les Théodosie mouraient pour la foi, et s'offraient à l'Éternel comme des colombes sans tache.

Des femmes fortes, des mères de Macchabées nouveaux se sont montrées auprès de ces jeunes martyrs. Madame de La Biliais, condamnée à mort avec ses filles, remercie ses juges de ne l'avoir point séparée de ses enfants, et obtient d'eux d'être exécutée la dernière. Elle voulait être assurée que la peur ne ferait pas fléchir ses filles. Les voir mourir lui était moins affreux que de les laisser après elle au milieu des impies; et quand son tour vint, elle ne fit que bénir Dieu : car tous les liens qui l'avaient attachée à la terre venaient d'être rompus, et la mort lui rendait ses enfants.

M. de la Biliais l'avait précédée au séjour des justes. De la prison de Sainte-Claire, la veille de sa mort, il écrivait à celle qui avait fait le bien avec lui, pendant de longues années[1] :

« Je suis condamné, ma chère et tendre amie; le portefeuille qu'on dit avoir trouvé dans ma chambre est la cause de ma mort. Je ne me serais jamais attendu à pareil jugement ; j'espère que celui de Dieu que je vais bientôt subir sera plus doux à mon égard. Je ne regrette dans ce monde que toi et mes enfants. Je ne sais quel sort vous attend. Je crains que votre sort ne soit aussi rigoureux que le mien. Me voilà bientôt quitte des misères d'ici-bas. Puisse le Seigneur me faire la grâce de faire une bonne mort ! Mais malheureusement je me trouve privé de tous les secours spirituels, et abandonné à moi-même dans les derniers moments de ma vie. Prie Dieu pour moi, ma tendre et chère épouse; j'espère qu'un jour nous nous reverrons dans le ciel; c'est là ma seule et unique espérance. Je t'embrasse, ma chère femme et mes pauvres enfants ; je vous embrasse pour la dernière fois..... Mais j'aperçois pour vous un sombre avenir. Que la volonté de Dieu soit faite! Je remets tout entre ses mains. Adieu, adieu pour la dernière fois...

Un père aussi chrétien méritait d'avoir une famille de martyrs. Comme ses filles marchaient au

[1] Lettre authentique.

supplice, un officier républicain, voulant en sauver une : lui dit : « Viens avec moi, je t'épouserai. » Elle répondit : « Laissez-moi aller, j'aime mieux la mort que la honte de vous appartenir : vous êtes un ennemi de mon Dieu et de mon Roi [1] .»

Par un mélange d'humanité et de cruauté, les lois de ces temps affreux accordaient à la femme enceinte et à celle qui nourrissait, une grâce provisoire.

Madame de la Roche-Saint-André, coupable de son propre royalisme et du dévouement de son mari, fut arrêtée et condamnée à mort............. Elle déclara son état de grossesse, et fut reconduite de l'échafaud en prison. Peu de temps après elle accoucha; elle nourrit son enfant ; et ce petit être, né dans les cachots, prolongeait la vie de celle qui lui avait donné le jour. De combien de soins les amies, les compagnes de Madame de la Roche-Saint-André n'entouraient-elles pas cet enfant qui était toute la vie de sa mère !... Enfin une nuit il mourut. Le lendemain même l'homme qui désignait les victimes dit à madame de la Roche-Saint-André : « Ton enfant est mort ; nous ne t'avions laissé vivre que pour le nourrir ; tu mourras aujourd'hui. » Malgré

[1] Pendant le temps que monsieur et madame de la Biliais et leurs trois filles périssaient sur l'échafaud, trois de leurs fils combattaient à l'armée de Condé, où l'un d'eux, presque encore enfant, mourut honoré des regrets de tous ses camarades,

les larmes et l'héroïque dévouement d'une sœur, mademoiselle de Jasson, qui vint solliciter, comme une grâce, de mourir à sa place, l'infortunée, qui venait de voir mourir son enfant, fut punie de son malheur, et mourut sur l'échafaud en chrétienne résignée.

Les hommes qui l'avaient envoyée à la mort, et qui du haut de leur sanglant tribunal avaient rejeté la touchante prière de l'amour fraternel, avaient vu dans les traits de mademoiselle de Jasson tout le bonheur qu'elle ressentait en s'offrant à la place de sa sœur. Ils lui dirent : « Non, tu ne mourras pas ; tu serais trop heureuse de te sacrifier. » Comment ces âmes basses et cruelles avaient-elles pu deviner la joie sainte et le doux contentement que ressentent les cœurs généreux quand ils se sacrifient ? les réprouvés peuvent-ils donc concevoir les délices du ciel ?

Au fond des prisons, un représentant du peuple vient offrir la liberté à mesdemoiselles de Couëtus, filles du lieutenant de Charette ; il n'y met qu'une condition : c'est qu'elles iront trouver leur père, et l'engageront à se servir de son influence auprès du chef Vendéen, pour le décider à faire la paix... « Vous pouvez nous faire mourir, répondirent-elles ; mais nous ne nous déshonorerons point ainsi. Notre père fait son devoir ; nous ferons le nôtre. » Et elles restèrent en prison.

La Loire, que les révolutionnaires ont rougie de sang, avant de traverser Nantes, étend au loin ses sept bras. Plusieurs ponts, jetés d'une île à l'autre, forment l'entrée de la ville du côté de la Vendée.

C'est par ces ponts, que Charette, venant de son camp de la Jaunaye, entra le 26 février 1795, lorsqu'il vint traiter avec les représentants de cette république qui faisait trembler le monde.

Lors de son entrée (que l'on pourrait presque appeler un triomphe) le général des armées catholiques et royales n'avait point quitté ce panache blanc qu'il avait toujours porté au chemin de l'honneur, ni les couleurs de la fidélité ; il était ceint de son écharpe vendéenne et décoré de tous les insignes de son grade. Son état-major portait aussi la cocarde blanche. Les royalistes se rappellent encore l'enthousiasme que cette vue excita, et ces premiers cris de Vive le Roi! qui s'échappèrent des cœurs dévoués, si longtemps comprimés et forcés au silence par la sanglante terreur. J'ai vu de grosses larmes couler sur le visage de plusieurs en nous le racontant.

Charette et ses officiers se montrèrent sur les promenades publiques et à la salle de spectacle, et les femmes qui depuis longtemps vivaient cachées dans leurs familles, loin de tous plaisirs, y coururent avec des chapeaux à la Henri IV et des panaches blancs. Les amis, les parents s'embrassaient dans les rues ; des mères revoyaient leurs fils, des frères

retrouvaient leurs frères. C'était comme un arrangement, comme une trêve faite avec le malheur. Les bons s'empressaient, sans songer au lendemain, de jouir de cet instant où le poids de la révolution était soulevé. Hélas! la joie des royalistes était folle! Ils ne s'inquiétaient point des regards des méchants. Mais ceux-là épiaient tout, ils se promettaient bien de faire expier tant de joie. Ils comptaient les élans du bonheur, pour en faire des crimes, et marquaient les rues du triomphe pour en faire un jour des voies de douleur et d'humiliation.

Ce jour-là vint trop vite. Déjà Cathelineau, Bonchamps, d'Elbée, Lescure, La Rochejaquelein et Stofflet étaient tombés : Charette seul restait debout avec son drapeau blanc, et commandait encore la crainte et le respect. Son infatigable dévouement étonnait l'Europe, et le général Souwarow lui écrivait :

« Honneur des chevaliers français, brave Charette, illustre défenseur de la foi de tes pères et du trône de tes rois, l'univers est plein de ton nom : l'Europe étonnée te contemple ; moi, je t'admire et te félicite ; que le Dieu des armées veille sur toi ! »

Digne de cet honorable suffrage, le héros vendéen poursuivait son œuvre ; il voyait tomber autour de lui ses amis les plus chers ; sa grande âme s'attristait, mais ne se décourageait pas. Hoche et la république lui offraient les moyens de se retirer,

en Angleterre, répondaient de sa vie, assuraient sa fortune. Charette rejetait tout avec indignation. Il s'écriait : Je saurai périr les armes à la main ; mais fuir ! mais abandonner les braves Vendéens que je commande ! non, jamais. Je resterai avec eux jusqu'à mon dernier soupir. C'est pour la France que j'ai tiré l'épée ; c'est en France que je veux mourir...

Hélas ! c'est en France qu'il est mort ; mais non sur un champ de bataille ; mais non les armes à la main. Exténué de fatigue, blessé, et perdant son sang, il résiste encore. Les républicains qui l'entourent de toutes parts s'étonnent de son courage. Dans cet affreux moment, il éprouve encore un trait sublime. Un Allemand qui s'était attaché à lui, lui donne son chapeau, et prend le sien, garni du panache blanc qui le distingue. *Sauvez-vous !* lui crie-t-il, *ils me prendront pour vous, et ils me tueront.* L'étranger fut tué en effet, et Charette ne fut pas sauvé.

Vaincu par le nombre, le Vendéen fait prisonnier ne voulut rendre son épée qu'au général Travot : il lui remit aussi une ceinture remplie d'or. » Gardez votre or, répondit le républicain ; je vous ai arrêté, je suis satisfait. »

En effet, Travot devait être fier et satisfait d'une telle capture, il tenait en son pouvoir ce gentilhomme français qui, à force de courage, de tenacité et de talents militaires, s'était fait la terreur des

méchants, l'espoir des bons, la gloire de son pays et l'admiration des peuples étrangers.

Traîné de ville en ville, Charette ne se laissa point abattre par les revers. La joie inhumaine que faisaient éclater sur son passage les républicains, devait lui donner une haute idée de lui-même. Un seul homme était pris, et tous les républicains triomphaient ! Enfin, l'illustre prisonnier est jeté dans les prisons d'Angers ; les cachots lui deviennent un lieu de repos : il en est bientôt arraché. On l'embarque dans un bateau, avec une forte escorte. On le conduit à Nantes. A Nantes ! où se rattachaient pour lui tant de souvenirs d'enfance et de jeunesse ! tant de liens de famille et d'amitié ! A Nantes ! où il était entré en triomphateur, il y avait à peine une année ! Ah ! combien était différente cette seconde entrée ! Un soleil brillant avait éclairé la première; un peuple joyeux était accouru pour voir le héros vendéen. Celle-ci se fait au milieu des ténèbres : il était onze heures du soir, la garnison tout entière était sur pied. Les cris de triomphe des républicains apprirent aux Nantais l'arrivée de Charette. Quelques habitants se mirent aux fenêtres, les royalistes restèrent consternés, désespérant du salut de la monarchie : son plus ferme soutien allait périr.

En arrivant à la prison, le général des armées catholiques et royales trouva cinquante chasseurs, quatre grenadiers et un officier, chargés de le gar-

der à vue. « Je serai bien gardé, dit-il au capitaine, « vos chasseurs sont infatigables ; et pourtant, si « je n'avais pas été blessé, ils ne m'auraient pas « pris. »

Ces chasseurs républicains, tout ennemis qu'ils étaient des royalistes, ne purent souffrir qu'un nommé Caton vînt assaillir d'injures leur prisonnier ; ils éloignèrent ce misérable, qui ne savait pas respecter le malheur. Le général Duthil se plut aussi à prodiguer à l'impassible Charette les épithètes les plus grossières. Loin d'imiter le général Travot, il se fit une joie de toutes les peines de celui qui était tombé en son pouvoir. Ce fut lui qui ordonna cette longue et cruelle promenade, où l'on vit des généraux de la république tout brillants d'or, et tout enivrés d'orgueil, traîner à leur suite un des plus vaillants capitaines de la France, que le sort avait mis en leurs mains.

Sans égard pour son rang, sans pitié pour ses souffrances, les vainqueurs de Charette le forcèrent à parcourir au son d'une musique guerrière, les rues qui avaient été témoins de son entrée glorieuse, lors de la pacification. Je l'ai dit plus haut, dès-lors ils avaient juré de lui faire expier sa gloire ; et ce fut par un raffinement cruel qu'ils firent de la voie du triomphe une voie douloureuse.

Charette, pâle, abîmé de fatigue, souffrant des douleurs aiguës de ses blessures à la tête, soutint

pendant quelque temps cette marche barbare. Mais enfin, vers le milieu de la promenade de *la Fosse*, vaincu par ses souffrances, il s'évanouit.... Un être charitable sortit d'une boutique, et lui apporta un verre d'eau. Je voudrais savoir son nom pour le bénir : car c'était s'exposer alors que d'oser être humain. Ne se rappelle-t-on pas que la personne qui offrit un verre d'eau à Marie-Antoinette, lorsqu'elle était à la barre, paya de sa vie une action si simple !

Revenu de son évanouissement, l'illustre prisonnier continua sa marche qui dura deux heures encore. Il obtint cependant des hommes qui le traînaient à leur suite, de ne pas être conduit dans le quartier de la ville habité par sa famille : il pensait à sa sœur ; il voulait lui éviter un si triste spectacle. En arrivant au Bouffay, fatigué, rassasié d'outrages, il ne put s'empêcher de dire au général Duthil : « Si « vous étiez tombé en mon pouvoir, je vous aurais « fait fusiller sur-le-champ. »

Rentré en prison, il fut affable avec ses geôliers. Il demanda à voir sa sœur : déjà plusieurs fois elle s'était présentée pour obtenir le triste bonheur d'embrasser son frère. Enfin, elle fut admise avec mademoiselle Charette de la Gacherie, et mademoiselle Loisel, une de ses parentes. Charette courut au-devant d'elle, et se jeta dans ses bras. Le cœur de la pauvre malheureuse était près de se briser de douleur. Celui qui avait été si souvent son orgueil, celui

qui avait été l'espoir des royalistes et des chrétiens, celui qui avait été le compagnon chéri de son enfance, allait passer des fers à la mort. Elle ne put retenir ses larmes : elle laissa éclater ses sanglots. Ses compagnes pleuraient aussi.

« Ah ! leur dit le général attendri, ne pleurez pas ainsi ; n'affaiblissez pas mon courage. J'ai combattu pour Dieu et pour le Roi ; je vais mourir pour eux. J'ai besoin de toute ma fermeté ; je vous en supplie, retenez vos larmes. Ma sœur, tu me l'as dit souvent, on se retrouve dans le ciel. »

Comme s'ils avaient été jaloux de ses tristes épanchements, les juges firent appeler Charette. Il embrassa sa sœur, et ils se séparèrent en répétant tous les deux : *A demain* ! *à demain* !

Quand Charette ne gardait plus d'espoir pour lui, il pensait encore aux intérêts des autres. Il ne voulait pas que sa mort fît perdre quelque chose à un royaliste. Aussi, il envoya chercher le sieur Boitz Flamand, tailleur, qu'il avait employé pour lui et pour plusieurs officiers de son armée ; il voulait régler ses comptes avec lui ; mais les geôliers l'entraînant, il ne put dire que ces mots au royaliste éploré :

« Vous voyez que je ne suis pas libre, revenez demain matin ; ne manquez pas de revenir. »

Le lendemain, vers sept heures du matin, Flamand revint à la prison. En y rentrant, il vit l'officier de garde et plusieurs gendarmes debout, près

de la fenêtre, et qui parlaient bas; dans un coin de la chambre, sur un lit de sangle, le général vendéen, tout habillé, dormait d'un profond sommeil, sa figure était pâle; sa tête, enveloppée d'un mouchoir blanc tâché de sang, était penchée sur une de ses épaules; sa main blessée et supportée par une écharpe, reposait sur sa poitrine. En le voyant ainsi, immobile et décoloré, on aurait pu croire qu'il avait été assez heureux pour trouver la mort sur un champ de bataille, et que des mains amies l'avaient déposé sur ce lit avant de l'ensevelir et de le confier à la tombe... Mais non : le calice des douleurs n'était point encore épuisé; l'âme du Vendéen était encore captive... un pas restait à faire !...

Charette s'éveilla bientôt, et regarda les murs de sa prison, fit le signe de la croix, dit bonjour à ceux qui se trouvaient dans la chambre ; et ayant examiné le compte de Flamand, il lui témoigna le regret de ne pouvoir en payer la totalité. « Ma famille n'est pas assez riche, ajouta-t-il, pour payer les dettes de l'armée; mais je vais marquer ce qui concerne moi, mon frère, MM. de Baumelle et M. Ponce, et cela vous sera payé. Mon cher Flamand, vous êtes étonné de me voir ici : je pourrais être en Angleterre; mais j'avais fait le serment de rester avec mes braves Vendéens, et j'ai tenu parole. »

Et il lui tendit la main.

Après cinq heures d'interrogatoire, pendant lequel

le Vendeen ne démentit pas un seul instant la fermeté de son caractère et la noblesse de sa cause, ceux qui s'étaient faits ses juges prononcèrent contre lui la sentence de mort.

Il l'entendit sans émotion ; il resta impassible comme sur un champ de bataille. Soldat, il était prêt à mourir; chrétien, il demanda les secours de la religion. Un prêtre assermenté lui fut amené. Avant d'entrer dans la chambre de Charette, ce prêtre jureur demanda que le prisonnier fût fouillé. Charette s'indigna de sa frayeur, et s'écria : « Croit-il donc que le général des armées catholiques et royales soit un assassin ? Qu'il vienne, et qu'il ne tremble pas.»

L'intrus de la paroisse de Sainte-Croix entra alors et lui dit d'une voix émue : « Je viens, Monsieur, dans le moment cruel où vous vous trouvez, vous offrir les consolations de la religion.»

« C'est pour cela que je vous ai fait appeler, répondit le héros chrétien. J'abhorre vos principes, je ne vous reconnais pas pour légitime; mais je sais qu'à l'heure de la mort vous avez le pouvoir de m'absoudre. Je vous prie de m'entendre. Je ne veux point de vous d'exhortations, mais l'absolution.» Et, après ces paroles, il tomba à genoux devant le prêtre de Jésus-Christ, et confessa humblement ses péchés. Celui qui *croyait* comme Bayard, était sans peur comme lui. Il entendit le roulement des tambours.

Sa confession étant finie, il se releva, et resta seul devant la grande et solennelle pensée de l'avenir. Alors il put se dire comme Lescure : « J'ai servi mon Dieu et mon Roi ; je vais mourir pour eux, mon âme est tranquille. »

Le moment fatal était venu, la porte de la prison s'ouvre; du haut de l'escalier du Bouffay, Charette voit au-dessous de lui une foule immense qui remplissait la place et les rues adjacentes. Aux jours de sa gloire, le peuple était aussi accouru sur ses pas. Les grandes infortunes, comme les grands succès, attirent la multitude; il lui faut des spectacles : peu lui importe de quelle nature ils sont. Le prêtre marchait à côté du Vendéen, et tous les deux récitaient le *Miserere*, en descendant l'escalier de la prison. Un forcené s'élance au-devant de Charette, l'accable de menaces et d'injures ; le chrétien ne s'émeut point de ses nouveaux outrages; il lève les yeux au ciel, continue tranquillement sa prière, et suit le cortége composé des troupes de la garnison, de la garde nationale, des généraux et des états-majors. A ce cortége de mort, les républicains avaient donné tout l'éclat d'une fête; à force de pompe et d'appareil, ils avaient voulu étouffer la pitié; mais leurs efforts mêmes grandissaient la victime. Et l'attitude calme, noble et résignée de Charette attirait bien plus les regards que la magnificence qu'on avait déployée à dessein. La tête haute, le front serein, la démarche

assurée, le général des armées catholiques et royales marchait à la mort comme à une victoire. En passant dans une rue et devant une maison que sa sœur lui avait indiquée, tout à coup il baissa la tête et s'inclina avec humilité. Un vieillard, vêtu de noir et tenant un mouchoir blanc, était à une fenêtre de cette maison : c'était un prêtre catholique que la piété inquiète de mademoiselle de Charette y avait placé, et qui venait de donner au guerrier qui allait mourir pour Dieu et pour le Roi, l'absolution de ses péchés et la bénédiction du ciel.

Quelques royalistes, cachés dans la foule, devinèrent seuls pourquoi le Vendéen avait incliné ainsi son front, et dans leur âme ils bénirent le Seigneur qui accordait cette grâce au guerrier fidèle qui avait combattu pour la croix.

La victime, après avoir été promenée lentement à travers la ville, était enfin arrivée à la place de Viarmes, lieu fixé pour l'exécution. Là, toutes les troupes se forment en un vaste bataillon ; les généraux, à cheval, se groupent au milieu; leurs brillants uniformes, leurs plumets tricolores s'aperçoivent au-dessus des triples haies de baïonnettes. Charette à pied, couvert de poussière, blessé et touchant à son dernier instant, reste debout, calme, impassible devant ceux qui vont donner le signal de sa mort; il dédaigne de leur adresser la parole pour lui-même, mais il élève la voix en faveur du général

Jacob, qui venait d'être incarcéré, comme traître, par les républicains. Il justifie ainsi celui qui avait été son ennemi, et c'est là sa dernière action. Le prêtre, avant de se retirer, voulut le rassurer; le Vendéen lui répondit : « Je suis allé cent fois à la mort sans crainte, j'y vais aujourd'hui pour la dernière fois. » Il refusa le mouchoir qu'on vint lui offrir pour se couvrir la vue, et, s'avançant devant le piquet qui allait le fusiller, il présenta noblement sa poitrine, laissa tomber sa main blessée le long de sa cuisse, posa la droite sur son cœur, et dit aux soldats :

« Soldats, ajustez bien ; c'est ici qu'il faut frapper un brave..... Vive le Roi !.... Vive le Roi !... » Sa bouche proférait encore ce cri d'honneur et de fidélité, ce cri de toute sa vie, quand la mort le frappa.

Sept balles l'ont atteint; six ont traversé son corps, la septième l'a frappé à la tempe gauche. Et Charette, qui avait toujours été plus fort que le malheur, sembla un moment plus fort que la mort même : déjà il n'est plus, et il ne tombe pas encore.

« Le corps d'un homme qu'on fusille, dit le vénérable historien du héros vendéen (M. Bouvier Desmortiers), fait d'abord un mouvement en arrière, revient ensuite, et tombe sur la face. Celui de Charette, que la mort vient de frapper, reste debout devant elle. Dans cette attitude guerrière, l'œil encore fixé sur les soldats, on dirait qu'elle n'a pu

« l'atteindre. Sa chute, si l'on peut appeler ainsi « les mouvements de son corps, sa chute fut aussi « majestueuse que ses actions avaient été grandes. « D'abord il fléchit mollement; puis s'appuyant sur « le coude, il parut moins tomber que s'asseoir « dans l'éternité. »

Ainsi périt Charette. Les royalistes le pleurèrent; et les républicains, tout en versant son sang, rendirent justice à son courage. Aucun cri de joie ou de triomphe ne retentit quand il tomba sous le feu des soldats ; un morne silence régna sur la place de l'exécution, et la stupeur se répandit dans tout Nantes.

Le cercueil de Duguesclin prenait des villes; le corps du général des armées catholiques et royales aurait pu ranimer l'ardeur des Vendéens, en excitant leur vengeance. Il fut ordonné que ses restes seraient jetés dans une carrière sur la route de Rennes, et confondus avec les cadavres qui comblaient à demi cette vaste sépulture. Avant qu'ils y fussent précipités, un mouleur en plâtre, nommé Casanne, obtint de mouler son visage, et de prendre l'empreinte de ses traits; cette spéculation, ou, j'aime mieux le croire, cet hommage rendu au guerrier mort, fit accuser de royalisme le malheureux artiste. On prétendit qu'il avait soustrait le corps du général vendéen, et qu'il l'avait livré à ses anciens soldats. Pour se justifier, Casanne fut obligé d'aller, accompagné de gendarmes, le rechercher parmi les victimes en-

tassées dans la carrière. Plusieurs jours s'étaient déjà passés, et bien d'autres y avaient été précipités depuis Charette. Cet atroce travail fut long et pénible, *tant la mort se hâtait* alors de remplir les gouffres qui lui étaient ouverts ! Mais enfin le statuaire reconnut, malgré les ravages si rapides de la tombe, la figure de Charette, il la moula de nouveau, et fut ainsi justifié.

Sur cette carrière, en partie comblée avec les restes des royalistes immolés, rien ne s'élève ; pas une pierre pour redire leur dévouement ; pas une croix pour consacrer leur sépulture. Un de mes amis, M. H.... de La B...., avait eu une idée que je voudrais voir se réaliser ; c'était d'enclore ce terrain (que le propriétaire céderait volontiers pour cette pieuse destination), de le planter d'arbres verts, et de placer au centre, sur un piédestal de marbre noir, une grande croix de fer, avec cette simple inscription : *Pax illis.*

Ni ce projet, ni celui d'élever une chapelle à *Notre-Dame-de-Merci*, sur l'emplacement de l'ancien oratoire de ce nom, à l'endroit même où Charette est tombé, n'a été et ne sera exécuté [1]. Le monument

[1] Dans sa première édition, l'auteur, trompé par des renseignements inexacts, avait parlé d'un buste de Charette offert à la ville de Nantes, et refusé par son premier magistrat. Depuis, il a été prouvé à l'auteur que ce magistrat n'avait point dédaigné de répondre à l'homme respectable qui avait fa

pour lequel une souscription est ouverte, et qui va enfin acquitter une dette sacrée, ne sera point élevé dans cette ville, il sera placé sur terre vendéenne; et déjà plusieurs paroisses de ce noble pays ont demandé que la pierre qui sera consacrée à la mémoire de Charette soit confiée à la garde de ses anciens soldats.

Des villes de la Grèce se disputaient le berceau d'Homère, des villes de la Vendée se disputent le monument de Charette. Legé et Belleville prétendent à cet honneur. Adieu. Vous recevrez encore une longue lettre sur Nantes. J'y trouve tant de souvenirs..

Adieu.

cette offre, et que le refus d'alors ne pouvait avec justice lui être particulièrement imputé.

L'auteur se fait un devoir de reconnaître cette erreur involontaire, et sera toujours disposé à faire disparaître celles qui auraient pu lui échapper.

LETTRE XXVIII.

Eugène à Léon.

Nantes, 15 juillet.

Ma dernière lettre était par trop longue; voilà ce que c'est que de toucher à nos malheurs ; une infortune en rappelle une autre ; l'intérêt alonge le récit, et la piété l'écoute. On en finit plus vite avec la gloire : aussi les souvenirs que je vous ai envoyés sur le château de Nantes sont bien moins longs, bien moins nombreux que ceux sur le Bouffay. Ici, comme partout, l'histoire des malheurs est la plus longue. Vous ne vous étonnerez donc pas, mon cher Léon, si j'ai encore quelques lieux de douleur à vous décrire. Cette place de Viarmes, qui a reçu le sang de Charette, a été illustrée par d'autre sang fidèle : c'est près de cette même place que fut blessé à mort le *Saint* de l'Anjou, l'intrépide Cathelineau, alors que l'armée vendéenne assiégea Nantes, et que la valeur des Bonchamps, des d'Elbée, des Charette, de Fleuriot, des d'Autichamp, des Lyrot et des Talmont, vint échouer contre le courage des Nantais et de la garnison commandée par les généraux Canclaux, Bonvoust et Beysser. Malgré l'énergie républicaine du maire Baco, malgré le sang-froid et l'habileté du gé-

néral en chef, nous croyons (et l'historien Beauchamp l'assure) que Nantes serait tombée au pouvoir des royalistes, si Charette et ses douze mille hommes avaient pu agir. Mais, placés sur l'autre rive, ils ne firent qu'une faible diversion : les ponts étaient coupés, et la Loire ne pouvait être franchie. Les commissaires du gouvernement, Merlin et Gilet, et le général Bonvoust, avaient cru que la ville ne pourrait résister, et avaient ouvert l'avis d'abandonner la capitale de la Bretagne à ces soldats laboureurs qu'ils appelaient *brigands,* mais qui tant de fois avaient forcé les faisceaux de la république à s'abaisser devant leur rustique drapeau. Les Vendéens attaquèrent toutes les portes de la ville ; si une seule fût restée libre, les républicains se retiraient. Cette impossibilité de sortir fut un des moyens que le général en chef sut habilement employer pour décider les généraux à renoncer à l'idée de se retirer.

Dans une autre occasion, Nantes éprouva encore ce que l'intrépidité et l'audace des Vendéens pouvaient leur faire entreprendre. Avec trois mille hommes, le comte de Châtillon surprit la ville, y pénétra, et porta parmi ses habitants le tumulte, l'effroi et la mort. Le chevalier d'Andigné et le chevalier de Bregeot le secondèrent vaillamment dans cette entreprise hardie, qui se rattachait à un plan général. Le Mans et Saint-Brieuc furent attaqués, et d'autres villes devaient l'être en même temps.

Le comte de Châtillon, en entrant à Nantes, se porta directement au Bouffay, en ouvrit les portes, et délivra les royalistes qui y étaient détenus. Parmi eux, il y avait un prêtre qui devait être mis à mort le lendemain. Ce bon prêtre s'attacha à son libérateur, ne le quitta plus; et, aujourd'hui curé d'Asserac, il vieille sur les cendres de celui qui lui a sauvé la vie, et dont il a reçu le dernier soupir.

Dans la nuit où ce vrai ministre de Dieu fut délivré, il donna une grande preuve de foi et de courage. Il était déjà loin de la prison; il s'aperçut qu'il avait laissé dans une cache des saintes huiles et des objets consacrés. Il n'hésita point : pour les soustraire aux profanations, il retourna et rentra au Bouffay. La consternation était encore si grande, qu'il ne fut pas retenu, et qu'il put rejoindre les royalistes.

Dans le modeste cimetière du hameau d'Asserac, une pierre de marbre noir marque l'endroit où repose le comte de Châtillon. Je me suis assis devant cette tombe, et j'y ai rêvé, comme devant le monument d'un ancien *chevalier*. Celui qui y repose avait le cœur noble, vaillant et fidèle.

Revenus de leur première alarme, lors de cette attaque nocturne, les habitants de Nantes se rassemblèrent; on se battit dans les rues aux cris de Vive le Roi! Vive la république! Le Maire de la ville, M. Saget, eut la cuisse cassée d'un coup de feu; le commandant fut tué; et quand le jour vint, les roya-

listes, repoussés par le nombre, regagnèrent les campagnes avec les prisonniers délivrés, et laissant leur ennemi compter les preuves sanglantes de leur audace.

Ces attaques, ces résistances, ont laissé des souvenirs que le temps n'efface que lentement. La religion dit bien à celui qui a souffert de pardonner; elle lui fait un devoir de se résigner; elle lui défend la vengeance; mais elle ne change pas sa nature, elle ne lui ôte pas la mémoire; c'est beaucoup de lui ôter la haine. Elle l'a fait dans ce pays, et il ne s'y exerce aucune récrimination, aucune vengeance particulière; mais on y distingue encore le *pataud* et le *bleu*, du *royaliste* et du *Vendéen*. Ces souvenirs s'effaceront sans doute; mais ils existent, et sont encore comme un reflet de nos malheurs.

Comment cette orpheline qui passe à Nantes devant l'*Entrepôt*, où l'on entassait tant de victimes, et d'où sa mère fut arrachée pour être précipitée dans la Loire, comment, dis-je, exiger que l'infortunée oublie et les angoisses et la mort cruelle de sa mère? Qu'elle pardonne aux bourreaux, voilà tout ce que Dieu lui commande, tout ce qu'il exige d'elle. Il a fait le cœur humain, il ne lui demande que ce qu'il peut donner.

Cet entrepôt qui rappelle tant et de si affreux souvenirs, est un vaste bâtiment où se déposaient, avant la révolution, les denrées et les marchandises de nos

colonies. Pendant les jours de la terreur, les femmes et les enfants, les vieillards et les prêtres y étaient renfermés. La Loire n'est qu'à quelques pas, et quand la nuit venait, les bateaux à soupape, tout remplis de victimes, étaient poussés au large. A un signal convenu, les assassins se sauvaient, et les malheureux, attachés deux à deux, s'enfonçaient dans le fleuve. Les ombres cachaient ces cruelles noyades; les flots emportaient les cadavres; les bourreaux s'applaudissaient de leur infernale invention et faisaient d'horribles plaisanteries sur la *grande tasse* où ils désaltéraient les ennemis de la république; quelquefois cependant eux-mêmes furent épouvantés du nombre des victimes. Un jour ils publièrent que les femmes de Nantes qui voudraient sauver les enfants des Vendéennes et des royalistes incarcérées seraient admises à l'Entrepôt, et que chacune d'elles pourrait se charger d'une de ces petites créatures... On vit un grand nombre de femmes chrétiennes et charitables accourir à la prison : oh ! alors, quel déchirant spectacle ! ces Vendéennes, ces mères que rien n'aurait pu séparer des objets de leurs soins et de leur tendresse, se jetaient aux genoux des étrangères, et les suppliaient, en élevant vers elles leurs enfants, de les emporter et de les dérober à la mort... Nous allons mourir, s'écriaient-elles, au nom de Dieu, sauvez-les ! sauvez-les ! et quand leurs prières étaient accordées, quand les femmes que la compassion avait

amenées près d'elles voulaient emporter les enfants... alors les pleurs et les sanglots redoublaient; elles demandaient un dernier baiser, une dernière caresse.. et ces petits êtres, que la pitié venait d'adopter, s'échappaient des mains qui cherchaient à les sauver de la mort, pour recourir à leurs mères et se rattacher à elles.... Hélas! qui pourrait redire les angoisses, les recommandations, les déchirements et les prières de ces mères qui allaient mourir.... Qu'elles soient bénies les femmes qui ont sauvé de ces innocentes créatures! que leurs noms soient connus!

La veuve d'un Vendéen était au nombre des prisonnières, sa sentence était prononcée, le lendemain elle devait mourir... Elle vit parmi les femmes qui étaient venues à la prison pour sauver des enfants, une personne dont la mise annonçait l'aisance; la Vendéenne pensa que son fils serait mieux confié à elle qu'à une autre. Elle prit son enfant dans ses bras, et le porta à l'étrangère en lui disant:

« Madame, par pitié adoptez-le!

« — Oui, dit l'inconnue, je l'adopte, et je l'élèverai!

« — Soyez bénie, ajouta la Vendéenne; apprenez-lui à aimer son Dieu, à regretter son père qui est mort pour le Roi. Parlez-lui de moi.... de moi qui vais mourir pour la même cause.

« — N'ayez point d'inquiétude, répartit celle qui

tenait déjà l'enfant qu'elle avait promis d'adopter; il sera heureux : je suis riche, il ne manquera de rien; je lui apprendrai à aimer et à servir la république!

« — Rendez-moi mon fils! rendez-moi mon fils! s'écria la femme royaliste; vous perdriez son âme, j'aime mieux qu'il meure avec moi, que d'emporter la pensée qu'il serait perverti, qu'il oublierait son Dieu et son Roi!... » Et avec l'autorité et la force d'une mère, elle prit son enfant; et le lendemain, le pressant sur son sein, elle fut engloutie dans la Loire, et porta son fils pur et sans tache aux pieds de l'Eternel.

Ce n'étaient pas seulement les mères qui cherchaient et qui réussissaient quelquefois à sauver leurs enfants; les enfants sauvaient aussi de la mort ceux qui leur avaient donné la vie.

Un vieillard que Nantes vénérait, M. Hervé de La Bauche, dut son salut aux grâces touchantes de sa fille (madame de Codrosy) âgée de douze ans. Goulin, digne ami de Carrier, l'avait fait comparaître devant lui, et lui avait témoigné beaucoup d'égards; et, pour que son *incarcération lui fût moins pénible, il voulait*, disait-il, *l'arracher des prisons du Bouffay et l'envoyer à l'entrepôt*. Le vieillard, abusé, remercia le monstre; il lui demanda même que sa fille y vînt avec lui. Goulin, avec une hypocrite bonté, accéda à sa demande. C'était la mort qu'il leur accordait;

car il venait d'expédier l'ordre de faire périr, dans la nuit suivante, tout ce qui se trouverait à l'Entrepôt. M. de La Bauche s'éloigna du revolutionnaire avec reconnaissance, il le lui témoigna, et fut conduit à sa nouvelle prison, appuyé sur sa fille. Il y entrait; un soldat qui était de faction à la porte ne put se défendre de pitié en voyant cette enfant soutenir la marche chancelante de son vieux père. Hélas! se disait-il, c'est à la mort qu'ils marchent tous les deux; ils y arriveront ensemble, et cependant l'un est tout chargé de jours, l'autre est si jeune! Rempli de l'idée de les sauver, le garde national trouva le moyen d'avertir la jeune personne du dangér qui menaçait elle et son père. Il lui dit: «Tâchez de ne pas y entrer. — Oh! non, répondit-elle, nous sommes en sûreté ici. M. Goulin nous a dit que nous y serions mieux qu'au Bouffay. Il a été bien bon pour nous.»

L'enfance est si confiante que le soldat eut beaucoup de peine à détromper mademoiselle de La Bauche; enfin, quand elle fut convaincue du danger qui menaçait son père, elle courut à lui, elle lui répéta les paroles du factionnaire; lui aussi rejetait l'dée de tant de perfidie, et croyait à l'intérêt de Goulin. La vieillesse, comme si elle était lasse de défiance, finit par être crédule, et en cela ressemble à l'extrême jeunesse. A la fin cependant il se laissa convaincre, et céda aux prières de sa fille Elle se

présenta devant l'homme qui comptait les victimes, et obtint de lui d'être reconduite avec son père au Bouffay comme n'ayant pas encore été jugées. Le commissaire des prisons accorda cette demande : envoyer subir un jugement, c'était loin d'accorder la grâce. Il donna l'ordre, et cet ordre fut la vie pour le père et la fille. Dans la nuit même (comme l'avait dit le soldat) tout ce qui était à l'Entrepôt fut englouti dans la Loire !...

Madame de Jourdain périt de cette mort affreuse. Avec ses trois filles, elle fut conduite sur un bateau à soupape. Un républicain voulut sauver la plus jeune qui était remarquablement belle ; il l'arrêta au moment où elle allait être précipitée dans le fleuve ; elle se dégagea de ses bras et se jeta à l'eau pour patager le sort de sa mère : elle tomba sur des cadavres et n'enfonçait pas, et elle criait aux bourreaux de sa famille : « Poussez-moi ! poussez-moi ! je n'ai pas assez d'eau. » Ils lui accordèrent cette grâce. Mademoiselle de Cuissard, âgée de seize ans, eut le même courage et la même fin.

Une femme de chambre, je crois, celle de la vicomtesse de Lespinay, entend un officier dire à sa maîtresse : « Restez là, je vais revenir ; je jetterai mon manteau sur vous et je vous sauverai. « L'officier revient bientôt, et jette son manteau non sur celle qu'il voulait sauver, mais, par mégarde, sur la femme de chambre. Ce manteau était son salut, et

cependant elle s'en dégage avec un admirable sang-froid. Elle dit au républicain: « Monsieur, vous vous trompez: voilà ma maîtresse; c'est elle que vous voulez arracher à la mort: moi, je ne suis rien; je vais mourir. » Et elle suivit les bourreaux.

Quelle existence que celle de cette Agathe dont parle avec tant d'intérêt madame de La Rochejaquelein! Pendant huit jours cachée dans un bateau à soupape, elle a entendu les gémissements, les cris des malheureux que l'on noyait autour d'elle; c'était là l'asile qu'un monstre, nommé Lamberty, donnait à une femme qui avait su lui plaire, et qui, pour se soustraire à ses infâmes caresses, avait voulu se donner la mort. Ce bateau, qui avait servi à noyer des prêtres, avait été légué à Lamberty par son ami Carrier. Quelle amitié! et quel présent!

Je viens de vous redire des traits que cite dans ses *Mémoires* madame de La Rochejaquelein! elle parle de mesdemoiselles de Jourdain, de Cuissard et de la fidèle Agathe. Je veux vous transcrire encore quelques lignes qu'elle a écrites sur Nantes.

« Il y eut aussi beaucoup de personnes sauvées
« dans cette ville. Malgré l'horrible terreur qui y
« régnait, le petit peuple y était fort bon; et l'on
« pourrait citer de beaux traits de courage et de
« dévouement envers les proscrits. Tous les riches
« négociants se montraient aussi pleins d'humanité;
« ils avaient adopté les opinions du commencement

« de la révolution ; mais ils en détestaient les crimes ;
« aussi étaient-ils persécutés autant que les roya-
« listes. La classe féroce qui s'empressait aux mas-
« sacres, était composée de gens dont la plupart
« n'étaient pas Nantais. »

Ce passage m'a fait plaisir à lire. Il vous en fera aussi.

Pour arriver au moment actuel, j'ai été obligé de passer à travers les souvenirs sanglants de la révolution : les traces matérielles qu'elle avait laissées à Nantes, disparaissent chaque jour. Malgré tous ses malheurs, cette cité est restée une des premières de France. Sa population est de 75,000 âmes. Son commerce est loin d'être ce qu'il était autrefois; car les révolutionnaires n'ont pas seulement incendié les châteaux, renversé les chaumières ; mais leurs principes ont encore ôté à la mère-patrie les colonies qui augmentaient ses richesses.

Nantes, plus que toute autre ville du royaume, a souffert de la perte de Saint-Domingue; plus que toute autre ville, elle doit détester la révolution... N'est-ce pas la révolution qui a arrêté l'essor de ses nombreux vaisseaux, qui a fait cesser ces immenses constructions commencées, et qui, pendant tant d'années, n'a laissé d'activité qu'aux instruments de la mort?

Aujourd'hui on chercherait vainement à y agiter le peuple : l'expérience l'a rendu sage ; il sait dis-

tinguer ses véritables amis; il a deviné les hommes qui le flattent sans cesse, en lui parlant de ses droits ; et il a appris à estimer ceux qui lui rappellent ses devoirs. Ses devoirs, il les remplit : il craint Dieu, et honore le Roi; j'en atteste nos églises trop petites et trop peu nombreuses pour contenir la foule religieuse qui s'y porte dans nos solennités, qui y court dans nos malheurs : c'est alors, bien plus que dans les fêtes, qu'on peut juger l'esprit des peuples. Le plaisir n'est point une épreuve ; mais quand une grande calamité vient à menacer le pays, alors on est à même de connaître l'âme de ses habitants. Eh bien ! quand l'homme de l'île d'Elbe revint, qui ne se rappelle ces prières de quarante heures, cette multitude remplissant nos églises, ces fidèles qui, ne pouvant y trouver place, s'agenouillaient dans les rues, et demandaient au Dieu de la France de détourner le fléau? qui ne se souvient de ces hommes de tout âge, de toutes les classes, s'enrôlant pour défendre le Roi? Tous ces souvenirs attestent que Nantes est royaliste. Froissée par ses malheurs, épuisée de ses pertes, elle était restée pendant plusieurs années sans entreprendre aucun embellissement. De toutes les villes de France, c'était peut-être celle où l'on bâtissait le moins. Depuis quatre ou cinq ans, M. le comte de Brosses étant préfet, et sous la mairie de M. Lévesque, de grands travaux ont été entrepris et s'achèvent. Un hôtel des mon-

naies, des halles, des marchés couverts s'élèvent et embelliront le nouveau quartier ; le canal de Brest va se frayer un chemin à travers la vieille cité, et tirera ainsi la rivière d'Erdre de son obscurité. Rien n'interrompt plus la longueur des quais, depuis le château de nos anciens ducs, jusqu'aux chantiers des constructions maritimes. Des arbres plantés entre un grand fleuve et de beaux édifices forment une promenade qui a près d'une lieue d'étendue, et qu'animent sans cesse les travaux, les arrivages et les départs du port.

La Bourse se fait remarquer parmi les bâtiments qui ornent les quais. Un péristyle surmonté de statues décore son entrée, du côté de la promenade ; du côté de la place du Commerce, un grand balcon porte les statues de Duguay-Trouin, Duquesne, Jean-Bart et Cassard. C'est une heureuse idée que d'avoir offert à une ville maritime les images de ces marins illustres.

L'aspect qu'offre la promenade de la Fosse, le dimanche au soir, est tout à fait remarquable. Le peuple, dans ses beaux habits, s'y porte en foule, pour voir l'arrivée des bateaux à vapeur. Alors le soleil couchant dore les voiles des vaisseaux et les ondes du fleuve. Sur un ciel brillant, on aperçoit un nuage de fumée qui avance : c'est *le Courrier*, le premier et le plus léger de ces nouveaux bâtiments. Dans le lointain, d'autres tourbillons noirs s'élèvent et se déroulent : ils annoncent les deux

concurrents. Les trois bateaux entrent dans le port : ils fendent rapidement les eaux ; leurs ponts sont couverts de plusieurs centaines de passagers, vêtus de diverses couleurs. La brise agite les tendelets, les flammes et les pavillons blancs ; des chants joyeux se font entendre ; des femmes viennent au-devant de leurs enfants, qui sont allés voir la mer, et qui sont impatients de raconter leur premier voyage. Les artisans qui voient revenir leurs amis, projettent et arrangent cette partie pour le dimanche suivant, et à mesure que les voyageurs quittent les bateaux, les curieux y entrent pour les visiter. J'ai été témoin de tout ce mouvement, de toute cette joie. Ma pensée était bien loin de ces scènes affreuses que la Loire a vues et que je vous ai racontées ; je me reportais aux temps poétiques de la Grèce. Ces nefs élégantes poussées par une force invisible, ce peuple joyeux qui la recouvrait, notre beau ciel, la fraîcheur de nos îles, tout me faisait croire que j'avais remonté les siècles et que j'assistais au retour d'une de ces *théories* que la riante Athènes envoyait aux fêtes de Délos.

La Fosse, c'est ainsi que s'appelle le port, n'est pas la seule promenade ; le Cours est aussi digne d'attirer l'attention. Placé entre deux rivières, il déploie de longues allées de verdure et offre deux perspectives d'un genre bien différent, à l'une de ses extrémités, la vue s'étend sur la Loire et les

prairies qu'elles arrose ; à l'autre, elle s'arrête aux coteaux rapprochés de Barbin. Le canal de Brest va jeter beaucoup de mouvement dans cette partie du paysage.

Les statues de la duchesse Anne, d'Arthur de Richemont, connétable de France, d'Olivier de Clisson et de Bertrand Duguesclin décorent cette promenade, et font à merveille dans une ville bretonne. La statue de Louis XVI, placée sur la colonne, est aussi d'un bel et bon effet parmi nous.

La colonne qui porte la statue de Louis XVI fut érigée, en 1789, aux frais des architectes de la ville, et dédiée par eux *au Roi restaurateur des libertés françaises ;* c'est le *Roi martyr* qu'elle offre aujourd'hui à nos respects... Grande et terrible leçon ! trop de concessions brisent les sceptres, font le malheur des peuples et la perte des rois.

Quand les prétendus régénérateurs de la France eurent accompli l'œuvre du 21 janvier, ils décrétèrent une haine éternelle à la royauté, et ce fut en face de cette colonne que les autorités républicaines vinrent prêter leur serment... Nos églises, *vieux asiles de la superstition*, étaient alors fermées ou profanées, et c'était toujours en plein air, sur la place publique, et souvent auprès de la guillotine, que se célébraient les fêtes du dieu de Robespierre. Dans la grande allée du Cours, une montagne *en bois et en toile peinte* était élevée et portait sur la *cime*

l'autel de la déesse *Raison*. Appuyé sur cet autel, un orateur de ces temps de saturnales proposa de placer sur la colonne qui avait été destinée à l'image *d'un tyran*, la statue du *vertueux Jean-Jacques*. Cette idée patriotique parut sublime. En vérité, on rirait de ces farces civiques, de ces apothéoses impies, de ces monuments *éternels* de toile et de carton; mais il y a du sang sous tout cela, et l'horreur vient étouffer le rire du mépris.

L'Hôtel-de-Ville, bâtiment inachevé, d'assez mauvais goût, et qui n'avait pour l'ennoblir rien d'antique, se trouvait perdu dans des rues étroites et tortueuses; depuis quelques années, on y fait des travaux bien entendus, qui le régulariseront et l'agrandiront [1]. Un portique surmonté des armes de la ville et de deux jolies statues, la Loire, et la Sèvre, forme l'entrée de la cour; non loin de l'Hôtel-de-Ville, se trouve un cabinet d'histoire naturelle qui est digne d'être visité.

La préfecture (ancienne chambre des Comptes de Bretagne) et un bel édifice moderne, bâti à l'Italienne; sa principale façade donne sur une place qui n'est pas encore achevée; l'autre sur une belle chaussée bordée d'arbres, et qui bordera le canal de Bretagne. Ce bâtiment, quoique vaste, ne peut loger le préfet; il ne contient que ses bureaux. On

[1] Cet ouvrage est terminé, et est d'un très-bon effet.

parle de le distribuer de manière à pouvoir loger les familles préfectoriales qui se succèderont à Nantes. Je désire sans doute qu'un premier fonctionnaire soit bien logé ; mais il y a quelqu'un qui doit passer avant lui : c'est la justice. Après Dieu et les rois, c'est elle qui doit avoir les plus dignes demeures. Les tribunaux doivent être des espèces de temples et avoir leur *majesté*. A Nantes, ils n'ont pas même de *décence*.

La cour d'assises se tient tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, et toujours d'une manière inconvenante. Cependant le peuple est avide des causes qui s'y plaident, il s'y porte en foule, et, certes, l'aspect et le matériel de ces tribunaux provisoires ne lui apprendront pas le respect qu'il doit à la justice. Si j'avais l'honneur d'être du conseil général, je voterais donc pour que la justice eût un *palais* et que M. le préfet eût un *hôtel*.

J'applaudis de bon cœur à tout ce que l'on peut faire pour la commodité et l'avantage du commerce ; mais en voyant s'élever des marchés et des halles, je pense au tribunal et au musée qui manquent à Nantes, et je me dis : la justice, qui protège les hommes, et les arts qui les rendent meilleurs, ne devraient pas être ainsi dédaignés [1].

On a dit que l'on pouvait reconnaître les peuples

[1] Les vœux de l'auteur seront satisfaits : des fonds ont été votés, et pour un palais de justice et pour un musée.

aux édifices qu'ils s'empressaient de construire dans le pays qui leur était nouvellement soumis. A peine les Espagnols s'étaient-ils emparés d'une contrée lointaine, qu'ils y élevaient une *église*.

Les Anglais, nation toute marchande, bâtissaient des maisons de banque et des *comptoirs*.

Et nous autres Français, toujours amoureux de la gloire et du plaisir, nous pensions d'abord à un *fort* et à une *salle de spectacle*.

Ce qu'on a dit des différents peuples, on peut le dire des différents siècles; leurs monuments redisent leur esprit et trahissent leurs principes [1]. Cette pensée m'attriste quand je parcours le nouveau quartier de Nantes; j'y trouve bien ce qui atteste l'amour de l'or et du plaisir, une *bourse* et un *théâtre;* mais j'y cherche en vain un hospice ou une église moderne. Il est vrai que lorsque l'on bâtit, ou plutôt lorsque l'on acheva le quartier Graslin, un parti puissant se flattait d'anéantir la religion du Christ; la cognée et la hache étaient déjà aux portes de nos vieux temples; on spéculait par avance sur leurs richesses, et l'on se promettait bien de ne plus surcharger le sol de la liberté des *asiles de la superstition*. Mais aujourd'hui que l'esprit de vertige et d'erreur est passé, on sent, dans cette partie de la ville, le besoin d'une église. Celle de Saint-

1 Dans un siècle tout financier, le plus bel édifice bâti dans la capitale, c'est la Bourse.

Nicolas est trop petite. On parle de la reconstruire sur un beau et vaste plan. Le fruit du malheur, c'est la sagesse. Aujourd'hui qu'on a tant souffert et qu'on a tant pleuré, on a pensé au consolateur de toutes les infortunes, et l'on s'est dit : Ce n'est point assez d'avoir des halles et des greniers publics, il faut encore élever des temples au Dieu qui donne l'abondance à la terre et le bonheur aux nations. Deux églises nouvelles se bâtissent depuis quelques mois : l'une d'elles appartient aux missionnaires de Saint-François de Sales ; l'autre est construite par la ville [1]. Espérons que nos architectes donneront à ces édifices un caractère catholique et plus de solidité qu'à quelques-uns de leurs ouvrages. Au-dessus de la halle aux grains se trouve la bibliothèque publique. Elle se compose d'environ trente mille volumes. Les bustes de nos rois protecteurs des lettres, et de tous les grands écrivains, décorent l'intérieur. Par un rapprochement auquel on n'a peut-être pas songé, on a réuni dans le même édifice ce qui nourrit le corps et ce qui alimente l'esprit : au rez-de-chaussé, on vend le blé ; au premier, on livre aux hommes *les remèdes et les poisons de l'âme*...

En général, dans les villes de commerce, on fait peu de cas de l'imagination : on la regarde comme une chose inutile, comme la *folle du logis*, qui a

[1] Cette église est tout à fait manquée: on dirait un temple au *Matérialisme*.

plus dérangé de fortunes qu'elle n'a aidé à en faire. Aussi, à Nantes, l'on dédaigne peut-être un peu trop la littérature. Rappelons-nous que les deux premiers écrivains de notre temps, ceux qui se rapprochent le plus du grand siècle, sont deux *Bretons*, M. de Châteaubriand et M. de La Mennais. Soyons-en fiers, encourageons ceux qui cherchent à marcher sur leurs traces, et ne refusons pas notre reconnaissance aux hommes qui nous redisent les faits de notre histoire et les richesses de notre sol.

Deux ouvrages remarquables ont paru dernièrement à Nantes : un *Précis de l'Histoire de Bretagne*, et une *Statistique pittoresque du département de la Loire-Inférieure*, par M. Ed. Richer. Ils sont faits pour être appréciés par les gens instruits et de goût.

L'auteur de la *Bataille d'Hastings* et du poème de *Zénobie*, M. Dorion, est Nantais. Ses principes littéraires sont aussi purs que ses principes politiques ; et, sous plus d'un rapport, nos jeunes auteurs peuvent le prendre pour modèle. M. Ursin a fait preuve d'un talent poétique peu ordinaire. M. Hugo tient aussi à la Bretagne, sa lyre s'en ressent, tous ses chants sont religieux et monarchiques. Un autre jeune Nantais[1] occupe souvent la Société des Bonnes-Lettres de ses contes historiques,

[1] Édouard Mennechet, auteur de *Fielding* et de l'*Hermitage*.

et s'y fait applaudir, ainsi qu'au théâtre, où il a débuté par un succès. Ces exemples et plusieurs autres prouvent que le terroir est fertile, et qu'il n'a besoin que d'être cultivé. A présent que la politique commence à se taire, prononçons donc plus souvent dans nos salons les noms des Ancelot, des Millevoye, des Campenon, des Giraud, des Soumet, des Hugo, des Casimir Delavigne et des Lamartine. Ces enfants des muses n'y jetteraient-ils pas plus de charmes que cet éternel amour du positif avec ses froids calculs ?

Mais si dans cette ville on aime ce qui *rapporte*, on sait l'oublier pour suivre les nobles impulsions du cœur. Dans les cent jours d'épreuves, les fonctionnaires publics, en plus grand nombre qu'ailleurs, sont allés remettre aux autorités de l'homme de l'île d'Elbe les places qu'ils occupaient, plutôt que de se faire parjures. Le père d'une nombreuse famille n'hésita point entre l'abandon d'un emploi qui lui donnait près de cent mille livres de rente, et son serment de fidélité aux Bourbons. Il alla dire au au préfet d'alors sa noble résolution. L'homme du gouvernement de fait ne put le comprendre, et il répéta à plusieurs reprises au royaliste : « — Avant « de faire un tel abandon, avant de refuser le ser- « ment, avez-vous bien calculé toutes les chances ? « Elles sont toutes pour nous. »

« — Celui qui *spécule* doit *calculer*, répondit M.

« de Lauriston; l'homme d'honneur, quand il s'agit « de son devoir, ne calcule rien; il écoute sa cons- « cience, et fait ce qu'elle ordonne. »

Il appartient encore à Nantes ce jeune négociant[1] qui, en 1815, offrit au gouverneur d'une de nos îles tout ce qu'il possédait. Il entend dire que les fonds manquent dans les caisses du gouvernement; que le soldat, inquiet de sa paie, commence à murmurer; que les malveillants profitent de cette inquiétude pour hâter une défection; il court chez M..., et lui dit: « J'ai été assez heureux pour gagner, par mon travail, une somme de 600,000 francs; je la mets à votre disposition. Non-seulement mon sang, mais ma fortune est au Roi; je viens, pour son service, vous offrir l'un et l'autre. »

A l'époque des cent jours, il y eu de grands exemples de noblesse, de dévouement, de désintéressement, et peut-être à Nantes plus qu'ailleurs : trente-cinq fonctionnaires publics refusèrent le serment; les maires, les conseillers municipaux le refusèrent également, et on fut obligé de les laisser en place, personne ne voulant accepter; de telle sorte que l'administration municipale des campagnes était tout entière au Roi, et lui prouva son zèle. Tout ce qui était jeune, fort, vaillant, courut aux armes. Nous citerons au nombre de ceux qui rallièrent nos braves paysans :

[1] M. Formont, maintenant maître des requêtes au Conseil d'État.

ARMÉE D'ANDIGNÉE.

AVEC M. LE MARQUIS DE COISLIN.

A Guérande. A Savenay.

MM.

Le comte de Chevigné et son fils Auguste, âgé de 16 ans.
Richard de la Pervanchère.
Richard de la Rouillère (François).
De la Violaye (Alexandre).
De Gouëssin (Athanase et Louis).
De Quéhillac.
Charles Hersart.
De Soussay (César).
De Courson (Jean-Marie).
Vauguerin (Alexandre).
La Pecaudière.
Cadoret (Alexandre).
Duparc-Bessart (Julien et Fidèle).
Pierre Bouchaud.
Guilloré (Benoit).
De l'Isle du Dréneuf.
Louis Jambu.
Huet du Pavillon (deux frères).
Tregret (Rolland).
Chef-du-Bois (Louis-Valentin).
De Lesquen (Joseph et Bernardin).
Tenaud (Claude-François).
Blanchard (Pierre-Auguste).
Deligné.
Champulaume aîné.
Le Bahezre (Jean-François).
De Carheil (Jean-Marie).
Ménard (Michel).

MM.

Pigeaud (deux frères).
Jean Richard.
François Lemarié.
Des Rivières.
Jollan de Clairville (les deux frères).
Auguste Jeffredo.
De l'Escly.
Dumoustier.
Julien Mounier.
Martin (Pierre) lieutenant du 65e régiment.
Etc., etc., etc.

A Châteaubriand.

MM.

De Virel.
Terrien Cœur-de-Lion.
Le Maignan.
Roi, etc., etc.

A Ancenis.

MM.

Le comte de Landemont.
Ses quatre fils.
Plouzin.
Athanase de Charette.
François de Thouaré.
Henri de Galbeau Dufort.
Ardoux.
De l'Écochère.
De la Roche-Macé.
Danguiz.
Bec-à-vin.
Blandin, etc. etc.

Rive gauche. — AVEC MM. D'AUTICHAMP ET SUZANNET.

MM.

De la Roberie.
De la Vincendière.
De la Haye Moricaud.
Du Bois.
Vicomte Frédéric de Bruc.

MM.

Dudoré.
Théodore de Laubepin.
Chevalier Francis Walsh.
Tobin.
De Mauvillain.

MM.
Burot.
Prébois.
Gaillard.
Tiger.
Colonel de Kersabiec.
Colonel Bascher et son fils.
Guitton.
Maignan de l'Écorce.
De Cornulier.
Le marquis de Catuclan, colonel de cavaliers vendéens.
De Kerhemar, colonel.
Sarrebourse.
De la Roussière.

MM.
Comte de Martel.
Le Maignau, colonel.
Le Chauff.
Douard.
Le comte de Bruc de Livernières, colonel, ancien chef vendéen.
Et tant d'autres aussi dévoués, mais dont les noms, s'il nous échappent, ne seront point oubliés par l'histoire. Des lettres écrites à un ami ne sont pas des Annales.

Les scandales qui affligent, les médisances qui font tant de mal, les calomnies qui déchirent, se voient rarement dans la société de Nantes. La religion y exerce un empire que l'homme le moins chrétien est obligé de reconnaître et de bénir; car c'est la sauve-garde de sa propre garantie. Cette piété fervente et éclairée ne s'oppose point aux joies innocentes. Pour y attirer les jeunes gens et leur faire prendre le goût de la bonne compagnie, elle n'a point banni les plaisirs des salons. Quand les salons sont tristes et ennuyeux, les cafés se peuplent, et là que de danger...

Il y a ici une grande et belle salle de spectacle; elle est presque toujours vide.

Relisez, si vous en avez le courage, mon cher ami, mes trois dernières lettres, et vous verrez qu'il y a peu de villes en France plus dignes d'être visitées que Nantes. La Loire, l'Erdre, la Sèvre et d'autres petites

rivières l'embellissent de leurs ondes, l'opulence et la fertilité l'entourent ; cinq grandes routes viennent y aboutir. Une population nombreuse l'habite, l'industrie et le commerce l'enrichissent, les beaux-arts n'y sont point étrangers, et la religion y règne.

Dût votre modestie en rougir, mon cher Léon, je vous dirai que vos frères les missionnaires y ont fait un bien infini quand ils vinrent, il y a quelques années, ranimer la foi et semer des paroles de vie. Leur voix a fait sortir, comme par miracle, des ruines que la révolution avait faites, des abris pour toutes les misères, des asiles pour toutes les douleurs. Aujourd'hui, des femmes dégoûtées du monde, des âmes rêveuses trouvent des cloîtres chers à la méditation et à la piété. Le repentir a son refuge, l'enfance son enseignement, la vieillesse son lieu de repos. Tout cela est dû au zèle de vos frères ; qu'ils soient donc bénis, et qu'ils louent le Seigneur: car la puissance de créer a été donnée à leur parole, et de nos écoles chrétiennnes et de nos maisons de retraite, des voix s'élèvent pour redire qui a fait toutes ces choses et pour *bénir* ceux que l'impiété *maudit*...

Adieu.

LETTRE XXIX.

Léon à Eugène.

Mont-Valérien, 1er août.

J'ai reçu toutes vos lettres sur Nantes, mon bien cher ami. Ne craignez pas que je les aie trouvées trop longues : il y a un attrait triste, mais puissant qui nous fait revenir aux jours passés, alors même qu'ils ont été mauvais et troublés d'orages. L'homme qui cherche le plaisir, qui veut le bonheur dans le présent et dans l'avenir, ne craint pas de regarder les peines du passé ; il est avide de récits sombres et terribles.

A ceux que vous me faites des malheurs de Nantes, j'ai frémi et pleuré : que de crimes d'un côté ! que de vertus de l'autre ! Ah ! cher Eugène, remercions Dieu de nous avoir attachés à ce parti qui a tant et si noblement souffert ! Nous sommes les enfants, les frères des martyrs, soyons dignes de nos amis du ciel ; tendons les mains à ceux qui se repentent, et grossissons ainsi les phalanges de Dieu et du Roi.

Un homme auquel j'ai donné vos lettres à lire, me disait l'autre jour : A quoi bon rappeler les

cruautés que le temps et l'oubli allaient peut-être effacer? Je ne pense point comme lui. Je crois qu'il est politique de retracer les horreurs de la révolution : je soutiens qu'il est salutaire de mettre sous les yeux du *peuple* les crimes commis en *son nom :* il faut le dégoûter de cette couronne souillée de sang que des ambitieux avaient voulu lui donner à leur profit, alors qu'ils le proclamèrent *souverain*.

Il est bon de faire rougir les enfants de la révolution des turpitudes et des forfaits de leur mère. La honte peut les conduire à la haine du crime; et quand ils le détesteront, il pourront aimer la vertu... Mais nous, n'allons pas oublier que sans charité il n'y a pas de vertu : soyons doux et indulgents envers ceux qui ont erré, et qui viennent à nous : la politique le veut, ainsi que la religion.

Quand les vents soufflent dans le désert, les sables se meuvent, s'élèvent, obscurcissent les airs, retombent ; et tout disparaît ; le voyageur perd les traces de la route. Il en est de même de ces grandes tourmentes qui bouleversent le monde ; elles déchaînent les passions, elles aveuglent, et alors il est facile de s'égarer. Un seul instant d'oubli pousse dans la fausse route ; on y fait quelques pas, et quelques pas encore... c'est le chemin des abîmes... On le voit enfin... on veut revenir. Faudra-t-il crier au malheureux qui s'est égaré : Non, ne revenez pas, nous ne voulons plus de vous ; vous nous avez quitté,

il est trop tard ; poursuivez... nous vous repoussons, nous vous repousserons toujours.

Un grand écrivain l'a dit ; *Soyons tolérants pour les hommes, intolérants pour les principes* ; n'admettons pas dans nos rangs celui qui n'adore pas Dieu et qui n'aime pas le Roi ; repoussons celui qui professe de funestes doctrines, et accueillons celui qui abjure des principes impies ; ne rendons pas le repentir impossible ; il est déjà assez dur de convenir avec les hommes de ses fautes et de ses erreurs. Mon cher Eugène, croyez-en un missionnaire qui a consacré sa vie à *convertir*. Il y a des *conversions politiques* sincères ; je ne parle point de celles que les emplois et les places opèrent : celles-là n'existeront qu'autant que durera le bonheur du souverain qui distribue les grâces ; je parle des conversions qui sont l'ouvrage de la religion : beaucoup de nobles cœurs sont amenés à Dieu par le repentir, et bientôt Dieu les amène au Roi.

Dans un pays tel que celui que vous me peignez, où la fidélité à nos anciens rois et à notre vieille France a été si longtemps en présence de l'exaltation révolutionnaire et de l'amour des nouvelles doctrines, je conçois que les conversions soient plus difficiles qu'ailleurs : les couleurs tranchantes s'effacent moins vite que les nuances. Mais aussi la religion a plus d'empire dans vos contrées que dans le reste de la France, et c'est d'elle que j'espère des

rapprochements : elle est plus conciliante, plus habile que les hommes.

Ce que vous me dites de l'état actuel de la société de Nantes me fait grand plaisir. Nous n'aurons pas souffert en vain, si partout ceux qui sont dans une position à servir d'exemple, sont redevenus chétiens. La bonne compagnie, esclave des philosophes, avait été, il y a cinquante ans, prodigue de scandale ; elle applaudissait alors aux blasphêmes de Voltaire, de Diderot, de Condorcet et de tant d'autres !... Aujourd'hui elle est *chrétienne ;* elle *a souffert et a cru.* L'impiété n'est plus une chose de *bon ton ;* elle s'est réfugiée dans les tavernes. C'est déjà un grand bien. La mode est si puissante en France !...

Honneur aux écrivains qui, les premiers, après nos malheurs, sont venus nous en montrer la cause dans *l'impatience de tout joug,* et le remède dans *le retour àla religion !* Mais, pour amener à la religion une jeunesse superbe et indépendante, il fallait prouver que la foi de nos pères n'était ni ridicule, ni niaise, ni monacale ; il fallait, pour ainsi dire, que cette fille du ciel se parât d'ornements terrestres pour plaire aux hommes égarés.

Un grand génie le sentit et s'élança dans l'arène : c'était M. de Châteaubriand. Il venait défendre la Croix. Ses aïeux, jadis, avaient combattu pour elle, aux champs de l'Idumée ; il venait la replacer parmi nous, au milieu de nos ruines, comme pour

nous donner le courage d'espérer. Fort et touchant tour à tour, on le voit, comme Bossuet, terrasser l'ennemi du christianisme, ou, sur la lyre de Fénélon, chanter les premiers jours de lÉ'glise naissante.

Son noble exemple fait sortir du silence des défenseurs de notre foi ; les champions de notre vieille France, les Bonald, les Frayssinous, les Boulogne, les Fontanes, les Michaud, les Delille, les La Harpe, rappellent les bonnes doctrines et prouvent à la littérature qu'elle aurait tort d'être impie. Sur les ruines que l'incrédulité a faites, ils maudissent l'incrédulité, et les révolutionnaires s'étonnent de leur audace; le soldat qui venait *détrôner l'anarchie* applaudit à leur zèle ; car, au fond du cœur, il méptisait les sophistes, et, enfant de la révolution, il rougissait de sa mère.

Plus tard, les de Maistre, les Lamnenais, les Haler, les Bausset, apportent à la sainte cause leurs talents et leurs vertus. *Le Conservateur* paraît, et achève de rendre au néant des hommes qui n'auraient pas dû en sortir. Organe de la religion et de la monarchie, il renverse les colosses aux pieds d'argiles; il lutte pendant des années et finit par mettre les opprimés à la place des oppresseurs, et la fidélité à côté du trône. Honneur à ces vaillants athlètes ! ils ont noblement combattu. Les autres bons journaux se sont associés au triomphe du bien; sentinelles avancées, ils ont repoussé sans relâche les

traits empoisonnés des révolutionnaires, et se sont illustrés de la haine de l'ennemi.

Aujourd'hui, l'amour du bien est partout, et cela me donne l'assurance que notre France redeviendra la reine des nations. Si, comme moi, cher Eugène, vous aviez parcouru ses provinces, vous auriez vu que, dans les petits hameaux comme dans les plus grandes villes, on n'a qu'à désigner une bonne action pour qu'elle soit faite aussitôt; indiquer un malheur pour qu'il soit réparé; dénoncer une misère qui se cache pour qu'elle soit consolée. Il ne restait plus d'établissements religieux ; les lévites du Seigneur, les pauvres n'avaient plus d'asiles; les enfants en proie à l'oisiveté et à la corruption, erraient dans les rues et sur nos places publiques, et grandissaient sans instruction chrétienne. Des prêtres, manquant de tout eux-mêmes, ont parlé au nom de Jésus-Christ; ils ont imploré la charité des fidèles ; et de toutes parts, temples, hôpitaux, séminaires, maisons religieuses, tout renaît, tout s'élève, et le malheureux a trouvé des abris ! O ! mon cher ami, quand je vois toutes ces choses, je suis fier d'être Français, heureux d'être chrétien !

J'ai trouvé dernièrement une occasion sûre d'envoyer à René plusieurs de vos lettres ; j'en ai profité, Sa mère, à laquelle je lisais l'autre jour ce que vous m'écrivez, dans votre notice sur Nantes, sur les derniers moments de Charette, me raconta un trait qui

prouve bien le courage des Vendéennes. Souvent elles se battaient comme de vaillants soldats. « Mesdemoiselles de Couëtus et mademoiselle de La Rochette, qui suivaient l'armée royaliste, furent atteintes, dans la forêt de Grala, par des dragons républicains, peu de temps avant que Charette fût fait prisonnier : sommées de se rendre, elles résistèrent. Toutes les deux furent blessées en se défendant : l'aînée de mesdemoiselles de Couëtus reçut un coup de sabre à la tête, qui la fit tomber de cheval. Baignée dans son sang, à terre, sous les pieds des chevaux, elle criait encore : *Vive le Roi!* Des soldats la prirent et la jetèrent sur une charrette, pour être conduite aux Sables. Un officier de la république, touché de son malheur, et qui avait admiré son courage, lui jeta un mouchoir, pour mettre sur sa blessure, et s'éloigna au galop. Quand elle voulut étancher son sang avec ce mouchoir, elle s'aperçut qu'il y avait plusieurs pièces d'or attachées dans un nœud. Mademoiselle de La Rochette, aujourd'hui madame de Chantereau, ne fut prise qu'après avoir reçu sept coups de sabre. Malgré toutes ses blessures, elle restait debout au milieu des balles qui sifflaient sur sa tête, et se défendait avec un courage admirable, en pensant qu'elle retardait des hommes qui auraient pu s'emparer de Charette. Toutes les pensées de la Vendée étaient pour lui; on se résignait à la mort pour prolonger sa vie.

Quand ces dames furent amenées devant le général Travot, il les complimenta sur leur valeur et fit panser leurs blessures. Lui, a toujours su respecter le malheur, Charette l'a reconnu. Parmi les dévastateurs de la Vendée, les traits d'humanité sont rares ; quand il s'en trouve, on doit les citer.

Le général Quetineau fut un des premiers qui osa élever la voix en faveur des Vendéens prisonniers. Les chefs royalistes lui en surent gré ; les républicains lui donnèrent la mort.

Il y a quelque chose d'antique dans la manière dont Bonchamps accueillit Quetineau, lors de la prise de Thouars. Ces deux hommes, ennemis sur le champ de bataille, couchèrent dans la même chambre, et Bonchamps réprimanda ses soldats, qui témoignaient de la défiance.

Malgré les assurances de leur chef, les Vendéens ne se tranquillisèrent pas; et, comme le raconte madame de La Rochejaquelein, plusieurs d'entre eux passèrent la nuit dans l'escalier et devant la porte de sa chambre pour le garder.

Son garde-chasse même, lorsqu'il crut son maître endormi, ouvrit doucement la porte, et s'alla coucher au pied du lit.

Ce Quetineau, homme simple, loyal et brave, était prisonnier au château de Saumur, quand les royalistes s'en emparèrent. M. de Lescure voulut en vain le décider à prendre parti dans les rangs ven-

déens. Il résista toujours, et s'obstina à rester en prison pour être jugé. Il fut conduit à Tours; de là à Paris, où il fut condamné à mort et exécuté. Sa femme décidée à ne pas lui survivre, cria : *Vive le Roi!* à l'audience du tribunal qui venait de juger son mari, et la mort qu'elle cherchait lui fut donnée le jour même.

Ce couple était digne d'être de notre parti.

Adieu, cher Eugène. J'ai voulu joindre des noms honorables à tous ceux que vous me citez. La France est une terre d'honneur. On le retrouve partout; c'est le fruit du pays.

Adieu encore.

LETTRE XXX.

Eugène à Léon

La Mouchetière, près le Loroux-Bottereau, 16 août.

La santé de ma mère est tout à fait rétablie, et c'est à sa prière que je viens d'accepter l'invitation qu'un de mes anciens amis me faisait depuis longtemps, d'aller passer quelques jours chez lui. Depuis avant-hier, j'ai quitté Nantes ; je suis sur une *terre vendéenne*, à un demi-quart de lieue de Loroux-Bottereau. Vous vous rappelez, mon cher ami, que les *gars de Loroux* sont fameux entre tous les braves ; que Charette les appelait ses *grenadiers* et qu'ils furent les premiers qui, avec des bâtons ferrés, emportèrent des batteries de canons.

Leur vaillance et leur fidélité n'ont point dégénéré. En 1815, ils ne voulurent jamais consentir à voir un drapeau tricolore flotter sur leur église. Ils n'en firent descendre leur vieux drapeau blanc que pour le porter à de nouvelles batailles où les fils des soldats de Charette rivalisaient de dévouement et de bravoure avec les vétérans des anciennes armées catholiques et royales.

Dès les premiers jours de mai 1815, un grand nombre de ces braves gens allèrent chercher un jeune

officier qui, après avoir affronté les dangers d'Austerlitz et de Wagram, était venu, depuis quelque temps, habiter parmi eux; ils lui dirent : Vous êtes brave et fidèle, vous aimez le Roi; mettez-vous à notre tête, et marchons... Fier d'une telle confiance, l'officier des armées françaises se fit Vendéen, et joignit ce beau titre à tous les titres de fidélité dont sa famille s'honore. Nous avons vu sa demeure, le Jauné, nouvellement bâtie sur les ruines d'un ancien castel appartenant à la famille des d'Apchon. Cette habitation est tout à fait dans le genre anglais; elle s'élève au milieu des gazons et des massifs d'arbres verts. Sur la pelouse, jouant parmi les fleurs, j'aperçus un enfant vêtu de noir : c'était le maître du Jauné. Sa mère est morte à dix-neuf ans; son père est ce jeune officier dont René a vu la tombe à Bayonne. Il a été amené tout enfant aux braves paysans du Loroux et de la Chapelle-Heulin; il a été en quelque sorte adopté par les anciens compagnons d'armes de son père. Un d'eux disait en l'embrassant : « Pauvre « orphelin, nous te prenons en nourrice; tu aimeras « le Roi comme nous; tu le serviras comme notre « commandant. »

Ah ! que ce vœu soit entendu, et que celui qui n'est plus revive dans son fils!...

Auprès du Jauné, dans un vaste commun, se trouve le petit hameau de Bas-Briacé. Je le traversais avec le curé de Loroux; nous parlions du bon esprit des

habitants de ce canton. Il me montra une croix de bois dont la base est entourée d'un mur à hauteur d'appui. Dans la petite enceinte circulaire, il me fit remarquer les débris d'une ancienne croix : le temps les a recouverts d'une mousse grisâtre et desséchée.

Ici, me dit le prêtre, a coulé le sang d'un martyr. Un homme de ce village nommé Ripoche, soldat des armées catholiques et royales, fait prisonnier par les bleus, fut amené près de cette croix ; et là, les républicains lui dirent :

« Tu as été pris les armes à la main, ton arrêt de mort est prononcé. Voilà la chaumière où tu es né ; ton père y est encore ; tu vivras si tu veux obéir. »

Le Vendéen regarda sa cabane ; les larmes lui vinrent aux yeux. Il demanda :

« Pour obtenir la vie, que faut-il faire ? »

Un soldat de la république lui répondit :

« Prends cette hache et abats cette croix. » Ripoche prit la hache ; ses compagnons de malheur, ceux qui avaient été faits prisonniers comme lui, détournèrent la tête : ils crurent que le Vendéen allait abjurer son Dieu ; ils frémissaient.

Ripoche brandissant la hache dont on venait d'armer ses mains, s'élance sur le piédestal de la croix ; et, élevant son arme, il s'écria d'une voix qui retentit au loin : « Mort à celui qui insultera la croix de Jésus-Christ ! Je la défendrai jusqu'à mon dernier soupir. »

Adossé au bois sacré, il agite sa hache ; une divine ardeur brille dans ses yeux ; une force surnaturelle semble l'animer. Pendant quelques instants, il parvient à éloigner les sacriléges. Tant de courage les frappe de stupeur ; ils n'osent avancer. Mais bientôt rougissant d'être arrêtés par un seul homme, poussant d'affreux cris, ils fondent sur le vaillant chrétien ; le nombre l'accable : il est blessé de toutes parts. Il tient encore la croix, les monstres en détachent ses bras, ils le couchent sur le piédestal ; ils appuient leurs baïonnettes sur son cœur, et lui répètent : « Abats ce signe de la superstition, et tu vivras...

« C'est le signe de ma rédemption, s'écria le Vendéen ; je l'embrasserai encore... » Et, par un dernier effort, ses bras se rattachèrent à l'arbre du salut ; ses bras se raidirent à l'entour : car ce fut ainsi qu'il reçut la mort.

Les meurtriers laissèrent leur victime et abattirent la croix. La nuit, de pieuses Vendéennes vinrent en secret ; ayant creusé une fosse au pied du Calvaire, elles y déposèrent le soldat chrétien, et couvrirent la terre fraîchement remuée avec les morceaux ensanglantés de la croix.

Digne abri de ces saints ossements ! digne tombeau d'un martyr ! Depuis le retour du Roi, les restes de Ripoche ont été portés au cimetière de la Chapelle-Heulin. Ah ! la terre où ils avaient été déposés était sainte. Le sang du martyr l'avait consacrée !

Je vous ai dit que le Jauné était dégagé de tous les murs qui faisaient autrefois comme des prisons de nos demeures. De toutes parts, ces clôtures commencent à tomber ou à se cacher. Le domaine des yeux l'agrandit, et ces éternelles murailles blanches, bariolées d'espaliers, disparaissent peu à peu avec les carrés du parterre, les bordures de buis et les ifs taillés. Sans proscrire les jardins potagers, on les met à l'écart; et les pelouses verdoyantes que percent quelques beaux cèdres isolés, et que bordent des massifs variés, ont remplacé, dans beaucoup de maisons de campagne, les ignobles légumes que l'on étalait jadis, avec complaisance, sous les fenêtres du château.

La maison d'où je vous écris a subi tous ces changements. De la pelouse qui s'étend jusqu'à la porte du salon, je domine au loin sans obstacles, par-delà les prairies de Saint-Julien, qui se déploient à mes pieds, comme une vaste nappe de verdure; j'aperçois le cours de la Loire, et au-dessus des arbres qui bordent ses rives, je vois les voiles blanches des bateaux glisser, en se dessinant sur l'ombre des côteaux de Clermont.

De l'autre côté du fleuve, Nantes et sa haute cathédrale s'offrent encore à ma vue. Avec des murs de clôture, tout cela serait caché; sans murs, tout cela semble continuer le domaine et en faire partie. L'œil s'en empare, et jouit ainsi du bien d'autrui. Voilà,

mon cher Léon, la seule usurpation que je me permette et que je conseille à mes amis.

Ceux qui avaient déclaré la guerre aux châteaux avaient mis le feu à la Mouchetière, et l'homme aimable qui s'était plu à l'embellir étant mort dans les cachots où la révolution renfermait la vertu et l'honneur, son fils, quand il revint des camps de Charette, ne retrouva que des ruines et d'honorables souvenirs. C'est avec les débris de l'ancienne maison paternelle, que M. Roger vient de se faire une charmante retraite. L'esprit du salon a mis son cachet sur les murs, et l'originalité et l'élégance distinguent cette demeure, que la grâce et la bonté habitent, et que les pauvres connaissent si bien.

Comme je vous l'ai dit, il n'y a qu'un quart de lieue de la Mouchetière au Loroux. C'est là que nous allons à la messe. Une nouvelle église vient d'y être bâtie; son clocher italien se fait remarquer au loin, et semble demander grâce pour le reste de l'édifice, qui est beaucoup trop bas, et qui, de plus, a tous les défauts des constructions du jour. Le premier de tous, c'est de n'avoir pas le caractère convenable à une église catholique. Cela ferait un joli temple protestant; mais certes ce n'était pas ce qu'il fallait sur terre vendéenne, où tout est catholique et royal.

Au lieu de chercher leurs modèles en Grèce, ceux qui sont chargés d'élever des temples au Dieu de nos

pères, devraient bien étudier la *Gaule chrétienne*[1]; c'est là qu'ils trouveraient des inspirations dans la réminiscence de l'architecture des ancêtres, c'est là qu'ils apprendraient que notre culte étant mystérieux et rêveur, il lui faut des ombres pour la méditation.. L'architecte qui a bâti l'église de Loroux ne s'est douté de rien de tout cela; aussi la lumière l'inonde-t-elle de toutes parts, et n'y laisse pas une petite place à la douleur et au recueillement.

En déversant le blâme sur l'architecte qui n'a pas compris ce que devait être une *maison de prières*, je dois louer la piété des fidèles de cette paroisse : ils se sont plu à enrichir le sanctuaire. L'autel est d'un très-bon goût, la chaire est remarquable par ses jolies sculptures. Une Vendéenne (madame le Mesle), que la religion peut seule consoler de la mort d'une fille unique, a fait de grandes largesses à cette église, auprès de laquelle elle a marqué l'emplacement de sa tombe.

On assure qu'un prince auguste va envoyer aux anciens grenadiers de Charette un tableau pour le maître-autel. Un péristyle *grec* décore la façade de ce petit temple ; mais la croix y avait été tout à fait oubliée ; elle n'a été placée qu'après coup, et presque comme hors-d'œuvre.

Sur une place circulaire, entourée d'arbres, et qui

[1] Ou l'*Ancienne France*, de MM. Taylor et Nodier.

conduit à l'église, s'élève une statue de Louis XVI, donnée à la fidèle commune de Loroux par M. le comte de Brosses. Ainsi une petite ville de la Vendée possède ce que la capitale de la France n'offre pas encore à nos respects, un monument au roi martyr.

Nous avons été frappés de l'effet que produisait cette statue éclairée par le soleil du soir, et entourée de plus de trois mille Vendéens, qui suivaient pieusement la procession du vœu de Louis XIII. Le regard du juste couronné, élevé vers le ciel, sa bouche entr'ouverte, semblait prier pour cette population qui lui avait été si fidèle. Jamais statue ne fut plus à sa place. Reconnaissance à celui qui l'a donnée !

Le plus bel ornement des fêtes religieuses, ce n'est pas la magnificence ni la pompe du cortége, c'est le recueillement et la piété de ceux qui y assistent. En suivant la procession du Loroux, on se sentait vraiment sur terre chrétienne ; on concevait la *fidélité* de ses habitants, en voyant leur *religion ;* on se rappelait que c'était aussi en chantant les litanies de la Vierge que les Vendéens marchaient aux combats.

Le Loroux-Bottereau est une des paroisses les plus anciennes du diocèse : les légendes en parlent dès l'année 550. Cette petite ville a eu jadis ses seigneurs particuliers ; leur vieux château s'y voit encore, ses ruines dominent un côteau dont la base est baignée par un étang solitaire, où le roseau se balance à côté du glayeul à feuilles de lance et du nénuphar à larges

feuilles. Ce site est d'une grande tristesse ; ces tours démantelées ont été habitées par ce fameux Landais, favori de notre duc François II, et longtemps possédées par les hauts et puissants seigneurs de Goulaine. Aujourd'hui, par une dérision de la fortune, elles appartiennent à un serrurier et à un tailleur !...

Je viens de prononcer le nom de Goulaine, un des plus beaux de notre Bretagne. A quelque distance du Loroux, cette famille avait un vaste et magnifique château ; il existe dans un état d'abandon qui fait peine. Les pierres en ont déjà été marchandées, et l'on a spéculé sur la poussière d'or que l'on pourrait retirer de ses plafonds à culs de lampe et à peintures *azurgueule et or*.

Ce qui reste de cette belle demeure, ses grandes salles à boiseries gothiques, délicatement sculptées, sa chambre de Louis XIV, avec ses portraits historiques, et sa balustrade dorée à l'entour du lit du Roi ; toutes ces choses redisent la grandeur de la famille qui l'habitait jadis.

L'extérieur n'est point achevé ; un aile manque à sa régularité. Sur une des portes en ogive d'une des tours d'entrée, on voit un buste de femme : la tête est coiffée d'un casque, et un poignard est rapproché du sein. C'est une Yolande de Goulaine, qui, dans l'absence de son père, défendit le château contre les Anglais. Elle avait résisté plusieurs semaines, les provisions manquaient aux assiégés ; il fallait se

rendre. Elle préférait la mort, elle allait se la donner ; du haut d'une tour, elle aperçut des hommes d'armes : c'était le sire de Goulaine qui les amenait. Avec ces renforts, il battit les Anglais, sauva sa fille et le toit de ses pères.

En 1100, un Alphonse de Goulaine fut arbitre entre les rois de France et d'Angleterre. Il remplit si bien cette haute mission, que les deux rois lui permirent de porter leurs armes sur son écu, mi-partie France, mi-partie Angleterre, avec cette devise : *De celui-ci, de celui-là, j'accorde les couronnes.* Le fameux Abeilard rédigea le traité d'union entre les deux souverains que le sire de Goulaine avait *mis d'accord.*

Avant de faire un pèlerinage à un de nos vieux monuments, je recherche toujours les souvenirs qui l'illustrent. Je rappelle le passé pour *enchanter* les ruines et les débris.

Avant de partir pour Goulaine, je m'étais fait raconter sa gloire ; j'avais l'esprit plein de ses anciennes grandeurs et de ses fêtes modernes. Je ne rêvais que noblesse et magnificence, chevaliers, pages et damoiselles. Il me semblait entendre le cor du nain monté sur la tourelle ; que les ponts-levis allaient s'abaisser ; que des varlets, aux livrées de France et d'Angleterre, allaient venir au-devant de nous, tenir nos palefrois et nous faire introduire dans les vastes salles. Déjà, je croyais voir la dame châtelaine as-

sise à son métier de tapisserie, dans la profonde embrâsure d'une fenêtre gothique, sous les vieilles voûtes. Je saluais la jeune fille du château, travaillant aux côtés de sa mère. Aux murs de la salle étaient appendus des armures, des bannières et des gonfalons. Ce n'était qu'un rêve; qu'il était loin de la réalité !... Où étaient la dame châtelaine, sa jeune fille et les galants chevaliers ?... Hélas ! dans mon imagination, et nulle part ailleurs.

De retour à la Mouchetière, il faut, mon cher Léon, que je vous raconte une histoire vendéenne qui y appartient, et qui a eu pour moi un grand charme, dite sur les lieux mêmes où la scène s'est passée.

Dès le commencement de la guerre de la Vendée, un fermier nommé Héric, dont j'aperçois la chaumière en vous écrivant, avait quitté sa femme et ses quatre enfants; leurs larmes, leurs embrassements n'avaient pu le retenir. Le noble cri de guerre de ces jours de péril et d'honneur, *Dieu et le Roi*, avait retenti jusqu'à lui. Il partit, et fut bientôt un des vaillants soldats de Charette. A la suite de plusieurs combats, il y eut un moment de repos. Héric, tourmenté du désir de revoir sa femme et du besoin d'embrasser ses enfants, en profite; il s'éloigne pour quelques jours de l'armée; il se hâte à grands pas de reprendre le chemin si connu de sa chaumière. Bientôt il aperçoit les arbres qui l'entourent; il redouble d'ardeur; il va revoir sa famille; il va reposer

quelques instants sous le toit où il est né; son cœur bat avec force. Il avance... il regarde.... il écoute.... Sa femme, ses enfants n'accourent point au-devant de lui.... Il arrive.... Oh ! quel spectacle vient le frapper d'horreur ! La chaumière a été incendiée; les débris fument encore. Que sont devenus ceux qui l'habitaient ?... Massacrés, cruellement massacrés !... Le corps de sa femme, les corps de ses quatre enfants sont là, gisant devant ses yeux; il les voit, les contemple et ne peut verser une larme. Debout, muet, immobile, le Vendéen reste au milieu des ruines d'incendie et de sang.

Des pleurs s'échappent enfin de ses yeux; il reprend assez de force pour creuser de ses propres mains une fosse à tout ce qu'il aimait; puis il rejeta la terre sur leurs restes, en priant Dieu d'avoir pitié des pauvres victimes.

J'ai vu l'éminence de gazon où repose la famille d'Héric; elle s'élève auprès d'une haute croix d'ardoise, au carrefour d'un chemin.

N'ayant plus rien à aimer dans ce monde, Héric retourna à l'armée. Quand la pacification fut faite, il revint vers ses ruines. Sa chaumière brûlée fut recouverte; et, comme le temps allège toutes les douleurs, Héric se remaria. Ne lui en voulez pas trop : il était si seul aux lieux où il avait été aimé !

Sa nouvelle femme était obligée d'aller en journée pour gagner sa vie. Après son travail, quand les

ombres du soir descendaient sur la campagne, elle reprenait le sentier de la prairie qui conduit à sa demeure; mais ce sentier passe auprès de la tombe de la première femme d'Héric. Quand elle en approchait, un vague effroi la faisait tressaillir; elle murmurait tout bas la prière des morts; et puis, arrivée devant le tombeau, au pied de la croix, elle se penchait vers la terre, et disait à celle qui y repose et qui avait aimé Héric avant elle : « Oh ! ne me fais pas de mal ! j'ai bien soin de ton Héric ! »

Que la confiance de cette pauvre paysanne est touchante! Elle ne doute pas que sa voix ne soit entendue de l'épouse massacrée; elle la supplie de ne pas lui en vouloir d'aimer *son Héric ;* elle semble craindre la jalousie de celle qui est dans la tombe : elle veut se la rendre favorable, et elle répète : « J'ai bien soin de ton Héric ! »

LETTRE XXXI.

Eugène à Léon.

La Mouchetière, 25 août.

Il y a telle contrée où le cœur bat mieux qu'ailleurs. J'éprouve cette plénitude de vie dans les environs de Loroux : ma pensée s'y agrandit comme l'horizon. Ces hauts côteaux de la Loire, ces vastes prairies entrecoupées de massifs de saules et de peupliers, ces collines couvertes de vignes, tout ce luxe de la nature qui se déploie à mes pieds, me fait croire au bonheur des habitants de ce beau pays, et m'y attache. Aussi, mon cher Léon, vous aurez plusieurs lettres de moi datées de ce lieu. Je me laisse aller aux enchantements de l'amitié et je m'oublie sous son toit. Je vous ai raconté l'histoire d'Héric : en voici une bien différente, mais qui m'a été également dite au pays, écoutez.

Un ancien ami de tous les miens, le chevalier Tobin, auteur du *Chant de la Vendée,* habite non loin d'ici, dans l'endroit le plus sauvage de la contrée. Sa solitude est embellie par les vertus aimables de sa femme et par les talents et les grâces de ses filles. J'étais allé passer une journée avec lui ; les instants avaient fui rapidement, à parler des temps qui ne

reviendront plus, et d'amis qui ont passé comme les jours écoulés. Le soir étant venu, je repris mon bâton de promeneur et me remis en route. Le soleil se couchait dans un amas de nuages gris et pluvieux; aucune de ses belles teintes ne colorait les côteaux et les arbres, et la journée finissait par une espèce de deuil.

Après avoir traversé le lit rocailleux de la Divatte, j'allais visiter une grotte appelée le *Perthuis-Cheurin*. On raconte qu'une femme pénitente y vécut longtemps; les paysans en font tout de suite sainte *Magdeleine*, et prétendent que c'est dans ce rocher qu'est venue mourir la pécheresse de Jérusalem. Dans tous les temps, dans tous les lieux, les hommes ont eu besoin du repentir, et il n'existe guère de pays où l'on ne montre quelque caverne consacrée par les austérités de la pénitence et les larmes de la contrition.

Celle-ci a servi d'asile dans nos dernières guerres. Souvent les persécutés y cherchèrent un refuge; et là, où une Sainte avait prié jadis, les malheureux ont trouvé plus d'une fois, de nos jours, un abri et la vie.

La nature seule a creusé cette grotte dans le flanc d'un rocher qui porte sur sa cîme les ruines d'une vieille église : c'est celle du bourg de Barbe-Chat. Toutes les maisons du village ont disparu; une seule chaumière est encore debout auprès des débris.

Un vénérable prêtre, M. l'abbé Rousseau, après toutes les tempêtes de la révolution, était venu se reposer parmi ces ruines; il trouvait un grand charme dans cette solitude sauvage; la prière et l'étude remplissaient ses derniers jours, qui étaient sans remords, parce que sa vie avait été sans reproche. Fidèle à son Dieu, il avait suivi l'armée vendéenne; et, vieux et infirme, il était allé jusqu'à Grandville, exhortant par ses paroles et par ses exemples les soldats de l'autel et du trône.

Revenu de cette agitation des champs, le prêtre ne trouva plus dans son pays les moyens d'existence qu'il avait eus jadis. Il était pauvre et résigné, et ce fut sur les côteaux de la Divatte qu'il vint se reposer et prier.

Souvent on le voyait, avec son bréviaire, assis à l'entrée de la grotte; *les petits enfants venaient jusqu'à lui;* et là, comme l'ermite du rocher, il leur enseignait à connaître et à aimer le Dieu du ciel et de la terre.

L'âge avait un peu courbé sa haute taille; et quand il apparaissait le soir avec ses cheveux blancs, sur les hauteurs du côteau, debout parmi les ruines, il avait quelque chose de si imposant et de si vénérable, qu'on ne l'approchait qu'avec crainte et respect.

Dans le cimetière de l'ancienne église, il s'était plu à rassembler des fragments d'antiquités, des mor-

ceaux de tombes. Les roses qu'il cultivait fleurissaient parmi tous ces débris.

Assis entre ces fleurs et les restes des tombeaux, le vieillard pensait aux choses éternelles et attendait son heure.

Qu'elles devaient être graves et solennelles les méditations du prêtre, alors que la nuit venait ajouter son calme au repos de ces lieux solitaires ! alors que, de sa retraite, il regardait en pitié nos troubles et nos orages.

> Et dans la solitude enfin enseveli,
> Se nourrit d'espérance et s'abreuve d'oubli,
> Tel que ces esprits purs qui planent dans l'espace,
> Tranquille spectateur de cette ombre qui passe;
> Des caprices du sort à jamais défendu,
> Il suit de l'œil ce char dont il est descendu !...
> Il voit les passions sur une onde incertaine
> De leur souffle orageux enfler la voile humaine ;
> Mais ces vents inconstants ne troublent plus sa paix ;
> Il se repose en Dieu, qui ne change jamais...
>
> (De Lamartine.)

Je connais peu de sites d'un aspect plus sévère que les bords de la Divatte, rivière dédaignée en été, mais terrible et puissante, quand l'hiver et les torrents ont grossi ses ondes.

Du haut des côteaux, j'examinai son cours. J'aperçus, groupées sur un rocher de la rive opposée, les filles de mon ami; elles répétaient en partie un vieil air breton que l'on chantait du temps de la duchesse Anne, et que j'avais entendu chanter par

quelqu'un qui n'est plus.... Ces accords d'une merveilleuse douceur venaient jusqu'à moi, à travers l'espace, comme un souvenir à travers le passé... Je restai immobile à les entendre. Les douces voix cessèrent... et bientôt je vis les robes blanches disparaître derrière les arbres.

En passant au village de Bois-Guillé, je me rappelai que la tradition peuplait de *sorciers* cette sauvage contrée... C'est sans doute pour se garantir de leurs maléfices, que l'on a planté tant de croix autour de ce hameau. Quand je le traversai, il me parut inhabité. Je cherchai la cause de cette absence générale : les tintements d'une cloche me l'apprirent. Je regardai du côté de l'église, et je vis tout ce qui vivait au village, rassemblé dans le cimetière et entourant une fosse. Je m'approchai aussi. Celui qu'on allait y déposer avait été bien pauvre..., tout me le disait, car la tombe a aussi sa misère !

Quelques pelletées de terre eurent bientôt tout recouvert. Je priai pour cet inconnu qui me précédait. Les larmes et les sanglots des assistants prouvaient qu'il avait été bon : le pauvre ne peut acheter de faux regrets et de feintes douleurs. Les pleurs que je voyais couler étaient sincères... Cela me donna l'envie de connaître le mort. Le curé dont le pieux recueillement m'avait frappé, était rentré dans son église : je ne pus le questionner. Je vis un vieillard qui prenait le chemin que je devais suivre;

je me hâtai de le rejoindre, et je lui demandai quel était *celui* que le village pleurait.

« Celui que l'on vient de mettre en terre, me répondit le vieux paysan en essuyant une larme, était mon plus ancien ami... nous étions du même âge : aussi, sa mort m'avertit que la mienne approche... Que la volonté du bon Dieu soit faite !... mais j'espérais bien m'en aller avant lui. Nous avons été si souvent au feu ensemble, nous aurions dû mourir le même jour, et sur le même champ de bataille... »

— Vous avez donc servi tous deux ? ajoutai-je.

« Oui, répliqua le vieillard, le Roi, et rien que le Roi !... Ce fut celui qui *est là*, dit-il en me montrant le cimetière, qui vint me trouver quand la république voulut nous enlever nos enfants et nos prêtres ; il me parla ainsi : « — Ami Pierre, voilà les mauvais jours qui commencent : c'est le moment de l'épreuve ; veux-tu venir avec moi ? »

« Je lui demandai où il comptait aller.

« — A Saint-Florent ! s'écria-t-il, soutenir nos enfants ; Cathelineau y sera, et nous empêcherons nos fils de partir.

« — Je le veux bien ; mais nous n'avons point d'armes.

« — Nous en prendrons ; nous avons du cœur, Dieu est avec nous, car nous défendrons sa cause... et nous crierons encore Vive le Roi !..

« — Vive le Roi ! répondis-je, et je suivis mon ami. Dans notre route, nous trouvâmes beaucoup de jeunes gens qui se rendaient au chef-lieu du district ; ils marchaient par bandes, et avaient l'air très-déterminés à la résistance. Comme nous passions dans un village, nous entendîmes des cris ; c'étaient des femmes qui cherchaient à délivrer un vieux prêtre que les *patriotes* voulaient arracher de son église, parce qu'il avait refusé le serment à la nation. En nous voyant, elles crièrent : « A nous ! les gars ; sauvez monsieur le curé ! »

« Il ne nous en fallut pas davantage. Tous à la fois nous levâmes nos bâtons et courûmes sur les *bleus* en criant *Vive le Roi!* Ils ne purent soutenir notre choc et se mirent à fuir, laissant le recteur, tout meurtri de leurs coups, attaché à l'un des piliers de son église. Mon ami s'empressa de délier ses mains ; et, tombant à genoux devant le saint vieillard, il lui dit :

« O mon père ! bénissez-nous, et priez pour nous ; nous allons résister à la république. »

« Hommes et femmes l'imitèrent, et tous prosternés, nous reçûmes la bénédiction du vénérable pasteur que nous venions de délivrer.

« Cette bénédiction nous porta bonheur.

« Quand les républicains appelèrent nos jeunes gens, ils refusèrent de marcher.

« On les menaça ; ils résistèrent.

« On pointa un canon contre eux, ils ne tremblèrent pas.

« Et quand on fit feu, ils se précipitèrent tous comme des lions sur les soldats de la république, qui, n'ayant pas Dieu pour eux, abandonnèrent leur pièce de canon à des paysans sans armes.

« Voilà notre première victoire. Cela donna du cœur aux plus faibles. Vingt-deux paroisses se réunirent à nous. Bientôt ce nombre augmenta. Il nous fallait un chef. Nous dîmes : Il y a un saint parmi nous, il est aimé de Dieu ; il faut le choisir : c'était Cathelineau. Nous lui offrîmes le commandement. Il n'en voulait pas, nous le forçâmes à le prendre.

« Alors il nous dit : « Vous me prenez pour commandant : eh bien ! jurez de m'obéir : les ordres que je vous donnerai seront tous pour la gloire de Dieu et le service du Roi. »

« Nous criâmes tous du fond du cœur : « Nous le jurons ! Vive le Roi ! Vive Cathelineau ! En avant ! en avant ! »

« Depuis ce jour, mon ami et moi, nous n'avons jamais quitté l'armée royale ; nous étions au siége de Nantes, et nous avons vu mourir le *Saint* de notre pays.

« Nous avons passé la Loire à Saint-Florent, et nous avons entendu les dernières paroles de Bonchamps. A Fougères, nous avons porté le cerceuil de M. de Lescure.

« A Grandville, j'ai été blessé; mon ami me pansa, et je criai : *Vive le Roi, quand même !*...

« A Savenay, nous étions de ceux qui ont tenu jusqu'au bout avec MM. de Marigni, Dessessart, La Voyerie et Fleuriot. Nous nous battîmes tout le jour ; nous vîmes qu'il n'y avait plus rien à faire. Le bon Dieu voulait nous éprouver. Nous nous cachâmes ; et avec bien de la peine, et après bien des jours de fatigue, nous revînmes au pays. Ma mère avait été massacrée par les *bleus*. La femme de mon ami était morte d'inquiétude et de chagrin. Nos chaumières avaient été brûlées, notre héritage vendu ; il ne nous restait plus rien là où nous avions été à l'aise. Nous quittâmes Saint-Aubin. Moi, j'allais m'établir dans un village près d'ici ; lui, au Bois-Guillé, où il est venu se reposer et mourir. Depuis le retour du Roi, nous avions obtenu, tous les deux, cent cinquante francs de pension ; avec ce secours et son travail, il était heureux, et, deux jours avant que Dieu ne l'appelât, il me disait encore :

« Ami Pierre, nous sommes pauvres ; mais nous avons notre conduite, et je t'assure que cela vaut mieux que des richesses mal acquises, comme il y en a tant. Nous emportons nos œuvres avec nous ; les riches n'emportent point leurs trésors.... Ami ! bénissons Dieu, bénissons le Roi : nous les avons servis ensemble, ensemble nous les verrons là-haut ! »

« Voilà, Monsieur, me dit le vieux paysan, les dernières paroles de celui pour lequel vous nous avez vus prier et pleurer. Il avait été toute sa vie honnête homme, fidèle sujet, bon chrétien, en un mot, et il est mort pauvre..... Je mourrai pauvre comme lui, et je ne m'en répentirai pas. Je pourrais vous montrer la demeure d'un enrichi. Celui-là était né sans fortune, et aujourd'hui il a un beau logis, des troupeaux et des domestiques; mais le bonheur n'est pas plus sous son toît que la paix dans son âme; et, dès cette vie, la main du Seigneur pèse sur lui et sur sa famille.

« Jamais le mendiant ne s'arrête à sa porte; le voyageur se hâte de passer devant sa demeure : car, le jour, on entend des jurements et des blasphèmes; la nuit, des cris effrayants et des chants sacriléges. »

J'avais écouté avec un grand intérêt tout ce que je viens de vous redire; mon compagnon de route avait mis dans son récit une sensibilité naïve qui avait quelque chose d'antique. C'était à la fois le langage de la simplicité et de l'honneur.

Tout en l'écoutant, j'étais arrivé à un embranchement de chemins où nous devions nous quitter : j'en avais regret; mais il était tard. Nous nous dîmes adieu, et nous nous séparâmes.

Pendant notre entretien, la nuit avait tout à fait remplacé le jour. La lune, qui s'élevait à l'horizon, dissipait à peine les ombres; à sa lueur incertaine,

je cheminais seul. Tout ce que j'avais vu et entendu de triste revenait dans ma mémoire et pesait sur mon âme. J'étais arrivé à une lande. Un nuage noir et épais voilait la lune ; incertain de mon chemin, j'hésitais. Tout à coup une voix grêle et perçante retentit au milieu du silence : elle chantait un refrain de la révolution. Étonné, j'écoute, et je distingue ces affreuses paroles :

Du sang ! du sang ! il faut du sang !
Pour régénérer la république !

Saisi d'horreur, j'écoutais encore ; la voix cessa. Alors un rayon de la lune perçant une déchirure du nuage, je vis non loin de moi une femme... assise sur les ruines d'un calvaire où la croix n'avait point été rétablie. J'approchai ; elle ne se leva point, elle resta immobile, les yeux fixes : ses lèvres proféraient des sons confus... Subitement elle fit entendre une plainte, un gémissement, un cri impossible à redire : c'était comme le dernier cri d'un mourant. Je frissonnai et je frissonne encore en cherchant à vous peindre ce que j'ai entendu. Jamais son si plaintif et si lugubre n'avait frappé mon oreille... Je crus que j'avais effrayé la malheureuse que je voyais devant moi, et je lui dis : « Je viens vous demander le chemin, n'ayez pas peur... »

« Peur ! répéta-t-elle. Oh ! je n'ai jamais peur, moi ! c'est moi qui fais peur aux autres.... Quand les petits enfants m'aperçoivent dans les champs,

ils se mettent à s'enfuir et à crier : *Voilà la fille de la Punition* !... Aussi, je ne sors que la nuit, et je viens m'asseoir ici, et pour me distraire, je chante. » Et avec un éclat de voix que les échos redirent au loin, elle répéta :

Du sang ! du sang ! il faut du sang !

Un cri semblable à celui que j'avais déjà entendu, et qui m'avait fait frémir, s'échappa de sa poitrine et interrompit l'horrible refrain.

Alors je contemplai l'être que j'avais devant les yeux : son corps était athlétique ; une tête énorme pesait sur ses épaules, un large chapeau de paille, rejeté en arrière, n'était retenu que par un ruban rouge qui traçait autour de son cou comme une raie de sang, et qui laissait voir des cheveux raides qui tombaient en désordre ; ses bras, à moitié nus, étaient maigres, et ses mains d'une grandeur démesurée. Tout ce que la laideur a de hideux, tout ce que l'imbécillité a de triste, se trouvait sur son visage ; sa vue inspirait plus d'épouvante que de pitié.

En me voyant la regarder, elle ne semblait point embarrassée de mes regards ; les siens restaient toujours fixes. Une de ses mains tenait un couteau. Je vis du sang sur son vêtement gris. A ses pieds, un agneau saignait encore. Elle me le montra et me dit :

« Mon père m'a ordonné de le tuer.... C'est moi

qui les tue quand il nous en faut.... C'est mon plaisir lorsque j'enfonce mon couteau dans le cou d'un petit agneau. J'appelle sa mère, elle vient pleurer auprès de moi, et moi, ça me fait rire. »

Et, proférant ces mots, elle riait d'un rire satanique.

Je remarquai, abattus sur l'herbe, les restes moussus de la Croix; la figure d'un Christ, grossièrement sculptée, s'y voyait encore. La fille aliénée posait indifféremment ses pieds sur l'image sacrée. Cela ajouta à mon horreur.... Tout à coup celle qui s'appelait la Fille de la Punition se leva, jeta encore son cri épouvantable, et s'éloigna chargée de son agneau sanglant. Bientôt j'entendis d'autres voix se mêler à la sienne: des jurements, des blasphèmes vinrent jusqu'a moi.

Je me dis: c'est sans doute la famille dont me parlait naguère mon compagnon de route; je suis près de cette maison maudite où le pauvre ne s'arrête jamais... L'aliénée que je viens de voir est peut-être la fille de la maison.

La lune, dégagée de nuages, s'élevait dans le ciel, et me montrait le chemin que je devais suivre. Je me hâtai de le prendre; et déjà, à travers les peupliers de la colline, j'apercevais une lumière briller: c'était celle du salon où j'étais attendu. L'astre hospitalier redoubla ma vitesse. J'arrivai bientôt. On me reprocha de revenir si tard. Pour m'excuser, je

redis tout ce que j'avais vu et entendu, et la grotte de la Sainte, et les chants harmonieux, et les funérailles du soldat Vendéen, et l'horrible vision du calvaire en ruines...

« Quoi ! me dit un de ces vieux royalistes qui ont toujours suivi les armées vendéennes, et qui connaissent les points les plus cachés du pays, vous avez vu ce monstre !

« — Oui, répondis-je, et je frissonne encore en pensant à son aspect horrible. Quelle est cette femme? Elle m'a dit que dans le pays on l'appelait la Fille de la Punition.

« — En effet, répliqua le royaliste, c'est ainsi qu'on la nomme. Elle est la terreur de la contrée. Plusieurs fois je l'ai trouvée, quand j'étais tard dans les chemins; et, comme à vous, son souvenir me fait mal. J'ai appris qui elle était.

« — Ah ! racontez-nous son histoire ! » fut un cri général. On se rapprocha de la table; les femmes abandonnèrent leur ouvrage; le plus grand silence régna dans le petit salon, et le Vendéen nous dit ce que je vais vous répéter mot pour mot :

« Une famille de *patauds* habite dans ces contrées; je me garderai bien de vous dire si c'est à dix ou à deux lieues, si c'est au levant ou au couchant, si c'est sur une colline ou dans un vallon : il faut montrer au doigt l'homme de bien pour qu'on l'imite ; mais il ne faut pas désigner le méchant de peur

d'éveiller la vengeance. Laissons Dieu et la justice se charger du soin de découvrir et de punir. A nous n'appartient que la haine du crime.

« Cette famille était composée du mari, de la femme et d'un fils. Ils ne s'étaient pas crus en sûreté dans la nouvelle habitation qu'ils venaient d'acquérir : le voisinage de nos soldats les inquiétait, et ils étaient allés augmenter, à Nantes, le nombre des familles réfugiées. De temps en temps, la femme quittait la ville, et venait, en secret, visiter son nouveau domaine. Dans ses excursions, elle épiait les royalistes qui se trouvaient éloignés de l'armée ; avec une cruelle adresse elle savait découvrir les infortunés qui se cachaient, et se hâtait de les dénoncer au comité de Salut Public. On dit que plus d'une fois elle-même contribua activement à arrêter des femmes vendéennes.

« Quand elle était à Nantes, son plus grand plaisir, son plaisir de chaque jour, était d'aller passer ses matinées sur la place du Bouffay. Dès le commencement du jour, elle envoyait garder *sa place pour de l'argent*, et ne quittait le lieu des exécutions que lorsque la lassitude du bourreau laissait en repos l'instrument fatal.

» Cette femme (je rougis de lui donner ce nom) continua de repaître sa cruauté de ces sanglants spectacles, et cependant elle était enceinte ! ! !...

Nos bourreaux lui laissèrent peu de jours *sans*

plaisir ; et, tout le temps de sa grossesse, elle ne manqua pas de venir, avec son ouvrage, à sa place accoutumée. Elle trouvait un grand attrait dans les apprêts du supplice. Elle aimait à insulter aux victimes jusque sur l'échafaud. Mais ce qui la faisait hurler d'une infernale joie, c'était le dernier cri que poussaient les suppliciés. Dans cet instant, elle se levait ; ses yeux brillaient comme les yeux du tigre qui va boire du sang ; elle trépignait de délire, et criait : Mort ! mort aux aristocrates !

« Dieu a été juste envers elle. Un enfant lui est né : c'est l'Enfant de la Punition, c'est le monstre que vous avez vu. Cette fille est hideuse comme l'âme de sa mère ! horrible comme le souvenir du crime ! Imbécille dès son enfance, elle n'a rien pu apprendre ; elle ne sait que le cri des mourants : elle l'a appris dès le sein maternel, et un effroyable tic le lui fait répéter à chaque instant du jour. Quand ses parents veulent oublier le passé, quand ils rassemblent des gens de leur espèce, et qu'ils cherchent à s'étourdir, l'Enfant de la Punition est là, comme un remords incarné, et l'affreux cri vient retentir et arrêter la joie qu'ils voudraient avoir. A table, le jour, la nuit, ils sont condamnés à l'entendre. Il s'échappe involontairement du sein de cette malheureuse. C'est en vain que, pour lui faire étouffer ce cri, ils la battent et la maltraitent. Pour éviter leurs coups, elle n'ose fuir au dehors, elle sait la peu

qu'elle inspire. Alors elle passe les journées cachée dans quelque coin obscur, et ce n'est qu'à la nuit qu'elle sort de l'enclos de la maison maudite.

« La Fille de la Punition avait un frère. Il était né avant la révolution. Quand il fut d'âge à marcher comme conscrit, il demanda à son père de le racheter : il était dans le cas de le faire, car il avait plus que de l'aisance. Sa fortune lui avait peu coûté. Il ne voulut pas faire le plus léger sacrifice : l'argent lui était plus précieux que son fils... Le jeune homme fut obligé de partir. Après quelques campagnes faites sans gloire, il revint, exténué de fatigues, de misère et de débauches, mourir chez ses parents.

« Il revint, comme guidé par la colère divine, pour ajouter au châtiment de la famille coupable. Un soir, son père étant debout devant la porte, vit un homme qui s'avançait vers lui en se traînant avec peine ; il lui cria :

« Étranger ! passez votre chemin ; on ne donne pas ici !... L'étranger répondit : Je sais bien que l'on ne donne pas ici... et il s'avançait toujours.

« La femme venait de descendre. Que nous veut ce mendiant ? dit-elle avec emportement.

« L'inconnu continua d'approcher en disant : Ne me connaissez-vous pas ? Je suis votre fils....

« Le père repartit froidement : Nous te croyions mort. La mère ajouta : Tu as donc un congé ? Pour combien de temps ?

« Pour toujours, répondit le soldat.

« C'est impossible ! s'écria le père. Nous sommes devenus pauvres ; nous ne pouvons te garder.

« Eh ! vous ne me garderez pas, vous m'enverrez au cimetière... Je ne viens pas vivre, je viens mourir chez vous, dit le jeune homme... Ma mère, j'ai soif. La mère appela sa fille. La fille vint et ne reconnut pas son frère !...

« Au bout de quelques jours, le soldat fut plus mal, il sentit sa fin s'approcher. Jamais ses parents ne lui avaient parlé de Dieu. Il les appela près de lui ; et, dans ses souffrances affreuses, il leur dit : J'ai voulu que vous fussiez témoins de ma mort. C'est vous qui m'avez tué. Pour un peu d'or, vous m'avez laissé partir. Et quels conseils m'avez-vous donnés pour me défendre du vice ?... Vous m'avez poussé hors de la maison paternelle, en vous réjouissant d'avoir un enfant de moins à nourrir. Eh bien ! cet enfant revient, non pour mourir plus doucement sous votre toit, mais pour que sa mort vous soit une peine. Ma mère, vous vous êtes souvent réjouie de voir couler le sang, et ma sœur est là pour vous rappeler sans cesse le cri des suppliciés !... Mon père, j'ai voulu que vous eussiez aussi votre souvenir. Ma fosse sera ici, près de vous, pour redire que vous avez sacrifié votre fils à quelques pièces d'argent !...

« Pendant qu'il parlait ainsi, les deux coupables

restaient debout près du lit, et gardaient un morne silence.

« Le malade s'agitait et étendait les bras.

« Y a-t-il un Dieu? y a-t-il un Dieu? s'écria-t-il de temps en temps.

« Et les parents continuaient à se taire !

« Un prêtre! proféra-t-il d'une voix mourante; amenez-moi un prêtre !

« Alors le père dit à sa compagne : Femme viens-t'en. Tu le vois bien, il a le délire.

« Ils sortirent tous les deux ; et, quand ils rentrèrent, ils trouvèrent leur fille assise sur le lit de son frère. Elle chantait !... il était mort!... »

FIN DU PREMIER VOLUME.

Paris. Imp. de ÉDOUARD BLOT, rue Saint-Louis, 46
(Tiré sur des clichés fournis par l'éditeur.)

PARIS. — [illegible]